



L
ID
33





RECUEIL
DE
DIVERS OUVRAGES.

TOME QUATRIÈME.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

RECUEIL

DE

DIVERS OUVRAGES

EN PROSE ET EN VERS.

Par le P. Br. de la C. de J.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,

Chez JEAN-BAPTISTE COIGNARD ;
Imprimeur du Roy , rue Saint Jacque.

M D C C X L I.

Avec Approbation & Privilege de Sa Majesté.

Csp

AC

23

BT65

1741

V.4

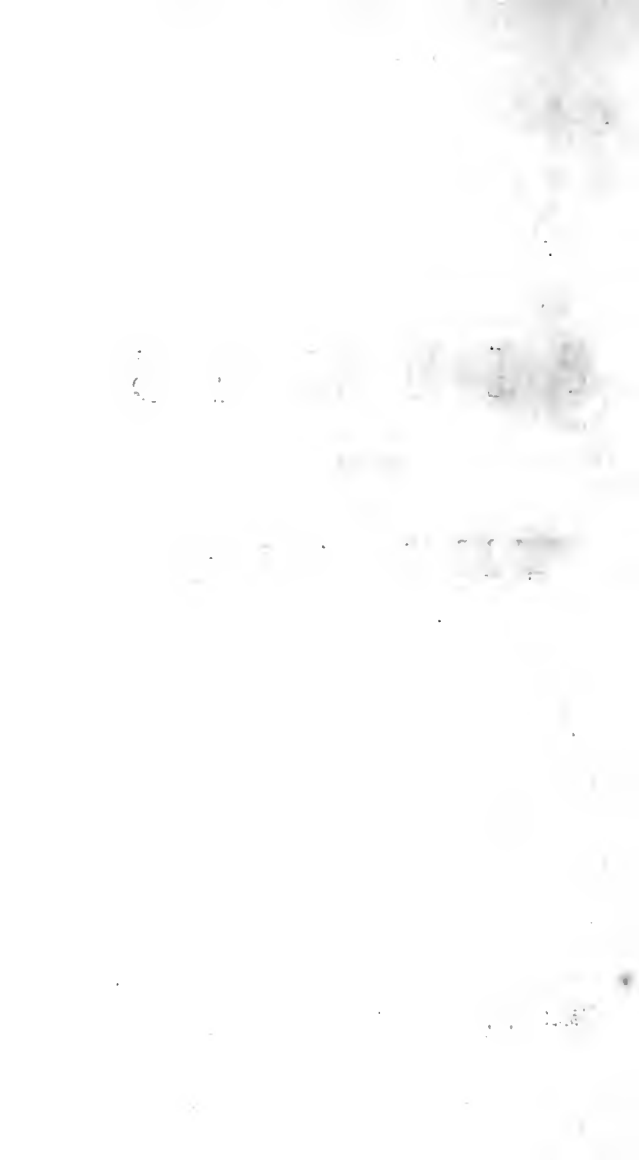
P I E C E S

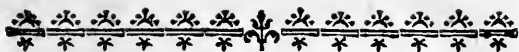
D E

T H E A T R E.

Tome IV.

A





AVERTISSEMENT

POUR

LES PIÈCES DE THÉÂTRE.

ON prie le Lecteur de ne considérer les trois Pièces suivantes que dans le point de vuë où l'Auteur les a placées en les composant. Il est des Théâtres supérieurs & inférieurs, publics & particuliers, pour les hommes & pour les enfans. Le vrai but de tous est d'être utiles. Le secret est de plaire en instruisant, de corriger les vices en ménageant les bonnes mœurs, d'inspirer la vertu sans paroître y songer. Voilà ce qu'exige du Théâtre le libertinage même : sublime éloge pour la vertu !

La destination des trois petites Pièces tirées de l'Ecriture Sainte,

4 *AVERTISSEMENT.*

regarde uniquement l'éducation des jeunes élèves des deux sexes, dont on s'efforce dans la retraite de former l'esprit & le cœur par la déclamation, en quelque sorte publique ; moyen nécessaire & autorisé. Il n'est pas besoin de remonter jusqu'à l'inimitable Racine, pour sentir combien il seroit à souhaiter qu'il y eût (s'il étoit possible, & pourquoi ne le seroit-il pas ?) quantité de ces Pièces, qui, sans atteindre, même de loin, à Esther & Athalie, concourussent au même dessein. Rien ne seroit plus avantageux à la jeunesse, par les raisons que ce grand Poëte a si bien exposées, & que le succès vérifie.



ISAC,

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

ABRAHAM.

ISAC,
ISMAEL, } Fils d'Abraham.

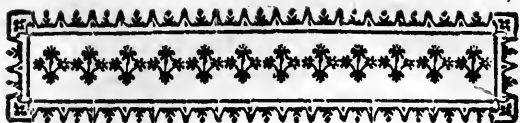
Z A E L , Prêtre des faux Dieux.

ELIEZER , Officier d'Abraham.

D A M A S , fils d'Eliezer.

PHARÈS , Officier
NACHOR , Confident } d'Ismaël.

La Scene est dans un Bocage , sur la montagne où Abraham devoit sacrifier Isac , & où l'on suppose qu' Ismaël s'étoit retiré , après avoir été chassé de la maison paternelle.



ISAC,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ISMAEL, NACHOR.

ISMAEL *à quelqu'un de sa suite.*



APPELLEZ de nos Dieux l'Interprète
ordinaire ;

Je veux le consulter dans ce bois so-
litaire.

(*à Nachor.*)

Demeure ici , Nachor , toi qui connois mon cœur ,
Souffre que dans ton sein je verse ma douleur.

Témoin de mon exil , rappelle en ta memoire
D'Ismaël fugitif la douloureuse histoire :

Tu sçais qu'encore enfant , contre Isac animé ,
Je souffrois du bonheur d'un frere trop aimé ;

A iiii

Des fils d'un autre hymen une mere envieuse
 Supporte rarement la rivale odieuse.
 Sara fiere d'un fils si longtems souhaité ;
 Ne put souffrir d'Agar l'humble félicité :
 Abraham seconda cette orgueilleuse mere ;
 Et chassa pour toujours le fils de l'étrangere.
 Ce titre est tout mon crime , & déplorable aîné ;
 L'on a puni dans moi le malheur d'être né.

N A C H O R.

Bannissez loin de vous cette idée importune ,
 Seigneur , & ne songez qu'aux biens dont la fortune
 A daigné dès l'enfance ici vous prévenir.

I S M A E L.

Et comment de mes maux perdre le souvenir ;
 Si la nuit & le jour une funeste image
 Me retrace sans cesse un si sanglant outrage ,
 Si toujours interdit , épouvanté , confus ,
 Je pense qui je suis , quel autrefois je fus ?

N A C H O R.

Vous futes un proscrit , & vous cessez de l'être :
 Cheri dans nos hameaux , vous commandez en
 maître ;
 Tout prévient vos desirs , & tout cède à vos loix :
 Tel est votre destin , quel fut-il autrefois !

I S M A E L.

Tu m'entends peu , Nachor ; la fortune propice ,
 De mon sort , il est vrai , repare l'injustice ;
 Mais lorsque tout ici semble rire à mes vœux ,
 Si mon cœur souffre encore , en suis-je plus heureux ?

Nachor , je te l'avoue , une rage secrète ;
Qui répand son venin dans mon ame inquiète ,
Par ce fatal poison corrompt tout mon bonheur ;
Et ne me permet pas d'en goûter la douceur.
Du Dieu que j'ai quitté j'éprouve la vengeance.

N A C H O R.

D'autres Dieux plus humains prennent votre défense :

Par un honteux retour , adorateur soumis ,
Oublierez-vous l'état où son bras vous a mis ?
Voulez-vous encenser . . .

I S M A E L.

Apprends à me connoître ;
Innocent jusqu'ici , je me lasse de l'être ;
Puisque ce Dieu s'obstine à me persécuter ,
Son courroux est injuste , il faut le meriter.
Quoi , je pourrois benir une main qui m'opprime !
Non , non ; pour la braver n'épargnons pas le
crime ,
Présentons notre encens aux favorables Dieux ;
Qui m'offrirent jadis un asyle en ces lieux.
Je vais interroger leur fidelle ministre :
Puisse-t-il dissiper un présage sinistre ,
Et rappeler dans moi le repos qui me fuit !

N A C H O R.

Mais , Seigneur , quel remords si longtems vous
poursuit ?

Quand le soleil commence & finit sa carrière ,
Errant dans les forêts vous fuyez la lumière ;
Comme un timide cerf des chasseurs menacé ;

I S A C ,

Et qui porte par-tout le trait qui l'a blessé.

I S M A E L.

'Ami , je t'ouvre un cœur que le dépit dévore :
Abraham , quoiqu'absent , me persécute encore :
A peine le sommeil vient-il fermer mes yeux ,
Que l'esprit occupé de songes odieux ,
Je le vois , je l'entends , d'une voix menaçante ,
Me présenter d'Isac la fortune naissante ,
Me reprocher le ciel & son Dieu negligé.
Cette nuit , le dirai-je ? il l'a même vengé :
Meurs , m'a dit Abraham , frémissant de colere ,
Meurs pour venger le Dieu d'Isac & de son pere .
Qu'ainsi puissent périr tous ses fiers ennemis !
Il frappe , il disparoit ; je doute si je vis :
A mon reveil l'horreur d'un si triste présage ,
Me laisse beaucoup moins de frayeur que de rage.
Ouy , je suivrai des Dieux la souveraine loi ;
Si le Ciel me poursuit , l'Enfer sera pour moi.

N A C H O R.

Effrayé comme vous de ce terrible songe ,
J'entre dans les foudres où votre ame se plonge :
Commandez , j'obéis ; Zaël vient . . . le voici ,
Du sort qui vous attend vous serez éclairci.

I S M A E L.

Va préparer , Nachor , un pompeux sacrifice.

N A C H O R.

J'y vole , & je réponds d'un destin plus propice.

S C E N E I I.

Z A E L , I S M A E L.

Z A E L.

Tous mes enchantemens ont été superflus ;
Seigneur , tout est changé ; nos Dieux ne
parlent plus.

A mes yeux étonnés leurs faveurs salutaires
Ont toujours dévoilé les plus sombres mystères ;
Aujourd'hui vainement interrogés cent fois ,
Ces Dieux muets & sourds n'entendent plus ma
voix.

I S M A E L.

Quoi-donc tout me trahit ! invoquons-les encore ;
Répondez , justes Dieux , Ismaël vous implore ,
Parlez.

Z A E L.

Toi que jamais je n'invoquois en vain ,
Descends , divin Génie , aujourd'hui dans mon sein ;

I S M A E L.

De ce songe fatal que faut-il que je pense ?

Z A E L.

Dieux , que dois-je augurer de cet affreux silence !

I S M A E L.

Si je vous ai payé les vœux qui vous sont dûs ,

Z A E L.

Si je l'ai mérité par mes soins assidus ;

Helas ! à vos faveurs ne mettez point d'obstacle ;

Z A E L.

Pour le fils d'Abraham dîtez-nous un oracle :

I S M A E L.

Soyez touchés des maux dont je suis accablé.

Z A E L.

Couronnez les bienfaits dont vous l'avez comblé :

I S M A E L.

Par la terre & le ciel , grands Dieux , je vous
conjure ;

Z A E L.

Par votre noir empire & toute la nature.

I S M A E L.

Le sang de mes agneaux rougira vos autels :

Z A E L.

Je vous offre l'hommage & l'encens des mortels.

Vous le voyez , Seigneur , tout se tait . . . mais
que dis-je ? (*Symphonie vive.*)

Quel feu vient me saisir ! justes Dieux , quel pro-
dige !

Je me trouble . . . je tremble . . . une secrète horreur
S'empare de mes sens , y jette la terreur . . .

Genie impérieux , dont l'abord m'effarouche ,

Laisse-moi respirer . . . & parle par ma bouche . . .

Viens , écoute , Ismaël . . . tu pourras te venger . . .

Ton songe s'accomplit . . . je vois un étranger . . .

Il exile tes Dieux . . . vers le mont il s'avance . . .

Un effort souverain me condamne au silence.

Abraham . . .

I S M A E L.

Achevez.

Z A E L *revenant à lui.*

Je me tais , c'en est fait.

I S M A E L.

Encore une parole , & j'étois satisfait.

Retirez-vous , allez immoler des victimes ;

Et lisez dans leurs flancs mon destin & mes crimes ;

S C E N E I I I.

I S M A E L , E L I E Z E R , D A M A S.

I S M A E L *seul.*

DE cet oracle en vain je veux trouver le sens :
Un étranger , dit-on , rend mes Dieux im-
puissans ,

Et je puis me venger ! quel est donc ce mystère !

Ouy je me vengerai , dût-ce être sur mon pere ,

J'irai... mais qu'ai-je vû ? deux inconnus , ô
Dieux !

Répondez : quel sujet vous amène en ces lieux ?

E L I E Z E R.

Je suis Eliezer , Caldéen de naissance ,

Esclave d'Abraham connu par sa puissance ;

Ce jeune homme est mon fils. Je vais à l'immortel ;

Pour faire un sacrifice élever un autel.

D A M A S.

Abraham qui nous suit viendra dans ce bocage ;

Offrir avec son fils au Très-Haut son hommage.

I S M A E L *à part.*

Quelle confusion ! mon pere doit venir.

(*à Eliezer.*)

Eliezer , suis-moi , je veux t'entretenir.

S C E N E I V.

D A M A S , I S A C *chargé des choses
nécessaires au sacrifice.*

D A M A S *seul.*

Q U E notre hommage pur , Dieu juste , vous
appaîse.

(*à Isac.*)

Mettez bas , cher Isac , ce fardeau qui vous pèse ;
Deviez-vous malgré moi , Seigneur , vous en
charger ?

I S A C.

Que ce fardeau m'est doux ! qu'il me semble léger !
Quand je fers l'Eternel , Damas , rien ne me coûte.

D A M A S.

Abraham sur nos pas a-t-il suivi sa route ?
Dans les détours des bois n'est-il point égaré ?

I S A C.

Non ; mais sombre & rêveur , de douleur pénétré ;
Pendant ce long voyage il sembloit fuir ma vûe :
De quelqu'affreux chagrin son ame est combattue :
Je l'ai vu chancelant , surpris , embarrassé ,
Interrompre cent fois un discours commencé.

D A M A S.

Mes yeux n'ont point cru voir cette sombre tristesse ,

Seigneur , à vous tromper votre cœur s'intéresse ;

I S A C.

Damas , d'un tendre fils l'amour ingénieux ,

Pour ce qui touche un pere , a , crois-moi , d'autres yeux.

Mais laissons ces propos , à l'ombre de ce hêtre ,

Erigeons d'un autel le monument champêtre ;

Souvent de notre Dieu l'auguste Majesté

Aime à voir des humains l'humble simplicité ;

Sans qu'il pèse nos dons , un cœur pur & sincère ,

En tout tems , en tout lieu , seul a droit de lui
plaire ,

Et souvent la vertu sous de rustiques toits

Charme plus ses regards que les palais des Rois :

Isac & Damas dressent l'Autel en disant ce qui suit :

D A M A S.

Qu'il confonde les Dieux que ce país adore !

I S A C.

Que son nom soit connu du couchant à l'aurore !

D A M A S.

Contre ses ennemis qu'il commence à s'armer !

I S A C.

Ah ! puissent-ils plutôt le connoître & l'aimer !

D A M A S

Terre , Ciel , bénissez l'Auteur de la nature.

I S A C.

Bénissez-le , ruisseaux , par votre doux murmure.

D A M A S.

Oiseaux , qu'il soit chanté par vos tendres accens !

I S A C.

Arbres , qu'il soit loué par vos fruits renaissans !

D A M A S.

Pour élever l'autel , arrangeons ce feuillage.

I S A C.

Heureux mont , tu sçais peu quel est ton avantage.

D A M A S.

Qu'en ton honneur , Dieu saint , ce bucher allumé

(Il arrange le bucher.)

Soit l'image d'un cœur de tes feux consumé.

(Il met sur l'autel les liens & les bandelettes.)

Que ces sacrés liens , ces fleurs , ces bandelettes ;

Des muets animaux éloquens interprètes ,

Objets mystérieux , nous disent qu'être à toi ,

C'est être heureux captif , c'est être plus que Roi.

(Il met la coupe sur l'autel.)

Quand de son sein ouvert , la victime fumante

Distillera son sang dans la coupe écumante ,

Que la terre rougie & le sang de l'agneau ,

De la tendre genisse ou du fougueux taureau ,

Que la victime enfin nous dise en son langage :

*Du suprême Seigneur , homme , tu fus l'ouvrage ,**Et tiré du limon par son souffle animé ,**Tu dois rendre ta vie au Dieu qui t'a formé.*

I S A C.

Toi , quelle que tu sois , victime fortunée ,

Si tu sçavois , hélas , quelle est ta destinée ,

(Il met le glaive sur l'autel.)

Tu verrois dans ton flanc ce glaive sans effroi :

Pour un Dieu que ne puis-je expirer comme toi !

Mais

Mais d'où vient qu'Abraham tarde tant à se rendre ?
 Fatigué du chemin , je vais ici l'attendre ;
 Laisse-moi. Sur l'autel que nous venons d'orner ;
 Au sommeil un moment je veux m'abandonner.

(*Damas se retire : Isac se couche & s'endort sur le gazon. On joue une symphonie douce.*)

S C E N E V.

ABRAHAM, ISAC *endormi.*

ABRAHAM *sans appercevoir Isac.*

ME voilà donc, grand Dieu, sur la fatale cime
 Où de tes loix Isac doit être la victime.
 Voilà le terme affreux que tu m'avois montré :
 J'accepte ton arrêt , & je l'accomplirai.

(*Il veut se jeter sur le gazon , il aperçoit son fils*)

Ciel , Isac endormi ! quel objet pour un pere !
 Quel fils ! quel sacrifice ! ô victime trop chere ,
 Tandis que je me livre en proie à mes douleurs ,
 D'un tranquille sommeil tu goûtes les douceurs ,
 Et tu ne songes pas que sur cet autel même ,
 Un pere au désespoir va perdre ce qu'il aime.

(*Abraham tire son cimeterre.*)

Frappons , & qu'à jamais il ignore son sort ;
 Qu'il passe en un instant du sommeil à la mort.
 Frappons... non, je ne puis : je dois attendre encore ;
 Isac meurt pour son Dieu , faut-il donc qu'il l'i-
 gnore ?

Tome IV.

B

Différons. Cher Ifac, reconnoissez ma voix.

I S A C *reveillé.*

Ah, Seigneur, pardonnez, enfin je vous revois ;
A benir le Très-Haut cet autel vous anime ;
Vous voyez, tout est prêt ; où donc est la victime ?

A B R A H A M.

Je sçaurai la trouver, quand j'en aurai besoin,
N'en demandez pas plus ; le Ciel en prendra soin.
(*à part.*)

Auroit-il pressenti le malheur qu'il doit craindre ?

I S A C.

Du pere le plus tendre oserai-je me plaindre ?
J'ai surpris des soupirs sans cesse entrecoupés,
Et j'apperçois des pleurs malgré vous échappés :
Je ne retrouve plus dans toutes vos caresses,
ni la même candeur, ni les mêmes tendresses.
Vous m'avez aujourd'hui moins souvent embrassé.
Sans le sçavoir, hélas, vous aurois-je offensé ?

A B R A H A M.

Non, j'atteste d'un Dieu la Majesté suprême,
Jamais je ne t'aimai comme aujourd'hui je t'aime.

I S A C.

Faut-il donc des sermens pour me le protester,
Mon pere, pensez-vous que je puisse en douter ?
Et pour me le prouver, n'est-il point d'autre gage ?
Quand un pere s'exprime, est-ce-là son langage ?
De ces nouveaux transports je ne sçai qu'augurer,
Et sur eux mon esprit ne peut se rassurer :
Ne puis-je deviner l'ennui qui vous accable ?
Le Ciel à vos desirs n'est-il plus favorable ?

A B R A H A M.

Le Ciel de ses bienfaits m'a trop favorisé.

I S A C.

Craignez-vous son courroux ?

A B R A H A M.

Que ne l'ai-je apaisé !

I S A C.

Quel coupable mortel attire sa colere ?

A B R A H A M.

Le juste quelquefois éprouve un Dieu sévère.

I S A C.

Sur qui peuvent tomber de si cuisans soucis ?

En ferois-je l'objet ?

A B R A H A M.

Vous le sçavez, mon fils.

Sortez. (*à part*) Contrains enfin la nature à se taire,

Grand Dieu, pour t'obéir je suis encore trop Pere.



A C T E S E C O N D.

S C E N E P R E M I E R E.

P H A R E S *seul.*

D'Abraham que je cherche en vain je suis les
pas.

Venu de Canaan, moi seul en ces climats

J'adore le vrai Dieu qu'Ismaël abandonne.

Pourquoi chercher ailleurs le remords qui l'étonne ?

Cette noire vapeur, qui trouble ses esprits,

De sa désertion est le trop juste prix.

B ij

Voilà de ses pareils le supplice ordinaire.

Malheureux maître , hélas , que pensera ton pere !

S C E N E I I.

ISMAEL , PHARE'S.

I S M A E L.

A B R A H A M en ces lieux ! qui l'auroit cru ;
Pharès !

P H A R E ' S.

Je l'ai longtems cherché dans ces vastes forêts.

Ah Seigneur , croyez-moi , respectez sa présence ;

Il vous aime : quittez un culte qui l'offense.

I S M A E L.

Ne m'importune plus de tes conseils. Adieu.

Je veux braver Isac , & mon pere , & leur Dieu.

P H A R E ' S *à part en se retirant.*

Prenons pour le calmer un temps plus favorable.

S C E N E I I I.

ISMAEL , ISAC.

I S M A E L *seul.*

J'AI du moins la douceur dans ma haine impla-
cable ,

De les voir se jeter d'eux-même entre mes bras.

Mais j'apperçois Ifac. Il ne me connoît pas ;
Ne nous découvrons point. (*à Ifac.*) Quel est ce
téméraire ?

Qui vous conduit ? parlez : que prétendez-vous
faire ?

I S A C.

J'allois sur la montagne adorer l'Eternel.
Peut-être ignorez-vous, infortuné mortel ,
Jusqu'au nom de ce Dieu qui vous a donné l'être.
Je puis , si vous voulez , vous le faire connoître :
Tout l'annonce ; les cieux , les étoiles , les mers.
Il fait en sa faveur parler tout l'Univers.
Un langage si doux est facile à comprendre ,
Mais tout homme n'a pas le bonheur de l'entendre.

I S M A E L.

Chacun fait ici-bas ses Dieux selon son goût :
Je vous ai sur ce point écouté jusqu'au bout ;
C'en est trop. Mais enfin quelle audace vous guide
Dans une région où moi-seul je préside ?

I S A C.

Les thrésors dont peut-être abondent vos climats ,
Pour en être enlevés n'ont point conduit nos pas.
Nous jouissons , heureux dans notre sort modeste ,
Des biens que nous tenons de la bonté céleste.
Libres d'inquiétude , exempts de passion ,
Nous ne voulons devoir rien à l'ambition :
Mais soumis à la voix du Dieu qui nous inspire ,
Je suis aveuglément un pere qui m'attire ,
Pour offrir avec lui mes vœux dans ces hameaux ,
Et nous ne venons point troubler votre repos.

B iij

I S A C ,

I S M A E L.

Quel est donc votre Pere ?

I S A C.

On voit dans nos contrées
 Son pouvoir redouté , ses vertus réverées.
 Chez les Cananéens tout reconnoit ses loix ,
 S'il n'est pas Roi , du moins sçait-il dompter les
 Rois.

De la paix , de la guerre , Abraham est l'arbitre.
 Mais de tous ces beaux noms le plus superbe titre ,
 Et le bien que son cœur met au suprême lieu ,
 C'est le titre d'esclave & d'ami de son Dieu.

I S M A E L.

Et votre mere ?

I S A C.

Helas , sa douleur m'inquiette.
 Que je plains les soucis où mon départ la jette !
 Elle n'aime que moi. La trop tendre Sara
 Soupire après le jour qui me ramenera.

I S M A E L.

Elle n'aime que vous ! (*à part.*) Marâtre impi-
 toyable !

I S A C.

Sa tendresse pour moi , Seigneur , n'est pas croyable ;
Pars , me dit-elle , Isac , sui les ordres Divins ,
Et reçois cette robe ouvrage de mes mains.
Puisse de ma tendresse un si sincere gage
Etre de ton retour un assuré présage !
 Puis , l'esprit occupé de cent vaines terreurs ,
 Ma mere en m'embrassant me baigna de ses larmes.

I S M A E L *à part.*

Puisse-t-elle à son tour me payer par ses larmes,
Ce qu'elle m'a coûté de soucis & d'alarmes !

(*haut.*)

N'est-il point d'autre fils pour calmer ses regrets ?

I S A C.

Helas , non. Cher objet de ses pieux souhaits ,
Et fruit miraculeux d'une extrême vieillesse ,
Je suis seul , & ce titre augmente sa tendresse.
Il est vrai qu'Abraham eut d'Agar Ismael . . .
Je pleure quand je songe à leur destin cruel :
Seigneur , dispensez moi d'un recit qui m'afflige.

I S M A E L.

Non , parlez : je le veux.

I S A C.

Dispensez-m'en , vous dis-je :
Peut-être votre cœur en seroit trop ému.

I S M A E L.

N'importe , poursuivez.

I S A C.

Ismael , (qui l'eût cru !)

Souhaité de Sara fut l'objet de sa haine.
Se voyant seule mere , Agar devint hautaine.
Je naquis , & deslors je ne sçai quel destin ,
L'arrêt même du Ciel , que vous dirai-je ? enfin
D'Ismael & d'Agar l'humeur un peu trop fiere ,
Concourut à bannir & le fils & la mere.
Epargnez-moi le reste , & jugez par mes pleurs
Si d'un frere exilé je ressens les malheurs.

I S A C ,

I S M A E L *à part.*

Est-ce Ifac que j'entends ! (*à Ifac.*) Ce fils vit-il encore ?

I S A C .

Il vit , nous le sçavons ; en quel lieu , je l'ignore ;
Il vit loin de son Dieu qui l'accable d'ennui :
Le repos est sorti de son cœur après lui ;
C'est ce qu'un bruit confus m'en apprend dans la
suite :

Abraham ne dit point quels climats il habite ;
Autrement pour le voir , quoi qu'il en dût coûter ,
Soyez certain qu'Ifac eût osé tout tenter.
Par là j'aurois vaincu son indomptable envie.

I S M A E L .

Il vous haïssoit donc ?

I S A C .

Malgré sa jalousie ;
Pour être aimé de lui je n'ai rien épargné :
Le tems eût fait le reste , & je l'aurois gagné.

I S M A E L *à part.*

A travers ce discours de trompeuse apparence ,
Je sens qu'il me méprise , & son amour m'offense.

I S A C .

Vous me semblez rêveur : je crains que ce récit
Bien loin de vous toucher , n'ait lassé votre esprit.
Pardonnez, mais hélas ! vous le sçavez vous-même,
On parle volontiers , Seigneur , de ce qu'on aime.
Je me retire. Adieu.

I S M A E L .

Non , Ifac ; demeurez ;

Je dois vous écouter , & vous me connoîtrez
Plus que vous ne croyez , Ismael m'intéresse.

I S A C.

Genereux inconnu , d'où naît cette tendresse ?

I S M A E L *à part.*

S'il n'étoit pas mon frere il pourroit m'émouvoir.

(*à Isac.*)

Que direz-vous , Isac , si je vous le fais voir ?

I S A C.

Qui ? mon frere ? ah Seigneur , que dites-vous , de
grace ?

Vous me le feriez voir !

I S M A E L.

Admirez votre audace.

Cet homme plein de fiel , sans Dieu , sans foi ,
sans loi ,

Ce banni , ce pervers , cet Ismael . . . C'est moi.

I S A C.

Vous ! mais ce n'est point là , Seigneur , son ca-
ractère :

Pourriez-vous à ce prix vouloir être mon frere.

I S M A E L.

C'est moi , croyez ces noms.

I S A C.

J'en crois plutôt mon cœur ,

Qui bien mieux que ces noms parle en votre
faveur.

Cher Ismael , c'est vous ! permettez que j'em-
brasse . . .

I S M A E L.

Arrêtez.

I S A C ,

I S A C .

Quel accueil ! cette froideur me glace

I S M A E L .

Vous ne me connoissez encore qu'à demi :

Isac dans Ismael retrouve un ennemi.

I S A C .

A quoi dois-je imputer un abord si sauvage ?

I S M A E L .

Je dois tout soupçonner d'un si triste voyage.

I S A C .

Hé quoi , toujours en proie aux injustes soupçons ;

N'écoutez-vous point les aimables leçons

Que dicte la nature à des ames bien nées ,

Quand la tendre amitié rejoint leurs destinées ?

Pour en voir la beauté , pour sentir sa douceur ,

Que n'avez-vous , mon frere , & mes yeux & mon
cœur !

Depuis le jour fatal , jour à jamais funeste ,

Qu'éclata contre vous la colere céleste ,

Je ne vous dirai point les pleurs que j'ai versés ;

Ceux que je verse encor vous le disent affés :

Et quand vers Ismael le hazard me ramène ,

Lorsqu'en le revoyant j'en crois mes yeux à peine ;

Loin de me rassurer d'un souris caressant ,

Il fait passer dans moi le trouble qu'il ressent.

I S M A E L .

Le digne favori d'une équitable mere

Voudroit-il avouer l'amitié d'un tel frere ;

De qui ? d'un fils d'esclave ; & sans se faire tort ,

Pourroit-il s'abbaïsser jusqu'à plaindre mon sort ?

Tandis que tout lui rit , qu'à ses vœux tout conspire ,

Est-il juste après tout qu'il pleure & qu'il soupire ?

Non ; l'aspect de mes maux répandroit trop de fiel

Sur les tranquilles biens qu'il a reçus du Ciel.

C'est à moi de pleurer & de gémir sans cesse :

Les pleurs ne sont-ils pas le seul bien qu'on me laisse ?

Il est vrai que les Dieux dont l'ordre a prévalu ,

M'ont fait moins malheureux que l'on n'auroit voulu . . .

I S A C.

Que l'on n'auroit voulu ! c'est donc moi qui désire

Que votre sort . . .

I S M A E L.

C'est toi , puisqu'il faut le redire :

Quand ta perfide mere ourdissoit mes malheurs ,

Tu puisois dans son sein sa haine & ses noirceurs.

I S A C.

Je ne m'attendois pas que de pareils reproches

Me dussent faire un jour redouter vos approches.

Qui l'auroit cru ! mais non , sans doute vous feignez ,

Et voulant m'éprouver , au fond vous me plaiguez.

Aux dégouts de Sara quand vous étiez en bute ,

Helas , encore enfant je pleurai votre chute.

Je vous ai plaint. C'est peu : je veux vous relever ;

Cependant . . .

I S M A E L.

Dis plutôt que tu veux me braver.

C'en est trop. Abraham justifiera mon zele :
D'Ismael reconnu portons lui la nouvelle.

Je l'attends.

S C E N E I V.

N A C H O R , I S M A E L.

N A C H O R.

JE ne puis sans trahir mon devoir ,

Vous cacher plus longtems ce que je viens de voir.
J'ignore à quel chagrin votre pere se livre ;
Pardonnez , la douleur m'empêche de poursuivre ,
Et de ses noirs projets je suis épouvanté.

I S M A E L.

De quels pressentimens me sens-je tourmenté ?
Je ne sçai quelle horreur dans mon sein répandue ;
D'Abraham qui me fuit me fait craindre la vue :
Mais dis-moi , cher Nachor , que viens-tu m'annoncer ?

N A C H O R.

Tremblez pour vous , Seigneur , il est tems d'y penser ;

Connoissez de Sara l'insatiable envie :
Sa haine dure encore & n'est pas assouvie.
Ce pere qui sembloit devoir vous consoler ,
Cet Abraham . . .

I S M A E L.

Hé bien,

N A C H O R.

Il vient vous immoler.

I S M A E L.

Moi !

N A C H O R.

Vous.

I S M A E L.

Voilà l'effet du songe qui m'étonne :

O rage , à tes transports Ismaël s'abandonne.

N A C H O R.

Abraham s'approchoit. Ses yeux mal assurés

Jettoient sans s'arrêter des regards égarés :

Quand tout-à-coup il fuit , & court dans le bo-
cage ,

Pour cacher les chagrins tracés sur son visage.

Je m'y coule après lui sans en être aperçu.

(Pourrai-je repeter ce que mes yeux ont vu !)

Là donnant aux soupirs une libre carrière

Il commence à livrer son ame toute entiere

A sa vive douleur qu'il exhale en ces mots

Cent fois interrompus de pleurs & de sanglots :

*Ah fils infortuné , faut-il que je t'immole !**Un Dieu l'ordonne , hélas , & ma plainte frivole**Ne te sauvera point de ses bras toutpuissans.**Tu mourras . . .* A ces mots l'horreur que je ressens

M'empêche d'avancer , & d'entendre le reste

De ces cris effrayans dont le recit funeste

Fait glisser dans mes sens l'épouvante & l'effroi

A l'aspect du peril , Seigneur , où je vous voi.

Justement étonné du coup qui me menace ;
 Je frissonne , & mon sang dans mes veines se glace :
 Un pere tient sur moi son glaive suspendu ;
 Orgueilleuse Sara , suis-je assez confondu !

N A C H O R.

Rassemblons nos bergers , & pour votre querelle ;
 Armons de nos amis une troupe fidele.
 J'y cours : & dût mon zele enfin vous outrager ,
 J'épouse votre haine , & prétends vous venger.

S C E N E V.

I S A C , I S M A E L.

I S A C.

A L'ombre des palmiers qui bordent la colline
 D'où s'écoule un torrent dans la plaine
 voisine ,

J'ai vu mon pere seul. Ses yeux étincelans ,
 Sa tête radieuse , & ses soupirs brûlans ,
 Dans les divins transports d'une priere ardente ;
 Montroient du Dieu vivant la Majesté présente.
 Abraham paroissoit l'entendre & lui parler :
Ismaël , a-t-il dit , *sçaura me consoler.*
 Je m'approche en tremblant. Surpris il me renvoye
 Sur ce jour fortuné vous annoncer sa joye.
 Bientôt vous le verrez calmer votre courroux ;
 Et tous nos entretiens n'ont roulé que sur vous.

I S M A E L.

Je prends comme je dois ces excuses outrées :
Mais quel pressant motif l'attire en ces contrées ?

I S A C.

Cet appareil vous dit qu'il vient sacrifier.
C'est tout ce qu'en partant il m'a pu confier :
Le reste est un secret pour nous impénétrable ;
Mais je vois qu'il vous tend une main secourable :
Sur ce projet , ce semble , Abraham ne s'est tû ,
Que pour mieux m'enchanter d'un plaisir imprévu :
Voilà tout le mystère , & ce que j'en puis dire.

I S M A E L.

De ce mystère moi , je vais mieux vous instruire.
Ne m'interrompez point. Persecuté , haï ,
Une marâtre , un pere , un frere m'ont trahi.
Malgré tant d'ennemis je trouve un sûr asyle ,
Et contre leur fureur je crois vivre tranquille ,
Lorsque leur Dieu , dit-on , osant me condamner ;
Isac dans mon exil vient pour m'assassiner.

I S A C.

Ah Ciel !

I S M A E L.

Ce n'est pas tout. Voilà le sacrifice ;
Qui faisoit de ma mort un Dieu même complice.
On vouloit que ton bras , du Ciel favorisé ,
M'accablât sous le poids d'un crime autorisé ,
Et pour mettre le comble à cet énorme crime ,
Un pere étoit le prêtre , & son fils la victime.
Voilà le lieu , l'autel des mains d'Isac orné ,
Voilà pour ce forfait le glaive destiné.

Repondez maintenant :

I S A C.

L'innocence opprimée

A se justifier n'est point accoutumée.

C'est mon pere & le Ciel que j'excuse à vos yeux ;

Pour moi que l'on noircit d'un soupçon odieux ,

Contre un frere irrité je n'ai pour ma défense

Que d'inutiles pleurs , & ma foible innocence.

Si vous ne les croyez , consultez votre cœur ,

C'est dans lui que je cherche un secret défenseur.

Mon amour peut encore m'assurer ce refuge ,

Et je ne veux enfin que votre cœur pour juge.

Ah que ne pouvez-vous pénétrer dans le mien !

Vous y verriez . . . Mais quoi , vous ne répondez rien.

De vos premiers malheurs quand je serois coupable,

De ce honteux projet me croiriez-vous capable ?

Rien ne peut vous fléchir. Par quels affreux sermens ,

Puis-je vous assurer de mes vrais sentimens ?

Souffrez qu'à vos genoux...

I S M A E L.

Retire-toi , perfide ;

Ne porte pas sur moi cette main parricide.

Voy briser à tes yeux le sacrilege autel

qu'érigea pour me perdre un frere criminel.

Voy ce fer , dont t'arma ton implacable mere ;

Je pourrois le tourner contre toi , contre un pere ;

Si je ne respectois malgré ta cruauté ,

Un sang que tu n'as pas toi-même respecté.

SCENE

S C E N E V I.

I S A C *seul.*

CHARGE' du crime affreux que mon frere m'impute ,

Et n'ayant pour appui que des pleurs qu'il rebute ,
De quelle main pourrai-je implorer le secours ?

C'est à toi seul enfin , grand Dieu , que j'ai recours.

Je verse dans ton sein ma tristesse & mes plaintes ;
Daigne les écouter , & dissiper mes craintes.

Si le sang d'Abraham doit être repandu ,
Contente-toi du mien ; ce supplice m'est dû.

D'un frere trop longtems j'ai causé la disgrâce ;
Peut-être ai-je avancé le coup qui le menace.

Falloit-il écouter un indiscret devoir ,
Et devois-je engager Abraham à le voir ?

Il vouloit l'éviter , & son ame flottante
N'a cédé qu'aux désirs d'une ardeur imprudente.

Helas , seroit-il vrai , malheureux Ismaël ,
Que mon fatal amour t'eût conduit à l'autel ?

O funeste souci ! cruelle inquiétude !

Non , je ne puis languir dans cette incertitude :

Allons trouver un pere auteur de mon ennui ,
Et sauvons Ismaël , ou mourons avec lui.



ACTE TROISIEME.
SCENE PREMIERE
ISMAEL, PHARE'S.

ISMAEL.

Viens , Pharès , je consens que ta vertu décide ,

Dois-je laisser agir , ou punir un perfide ?

PHARE'S.

Mon zèle qui pour vous braverait le trépas ,

Jusques à vous flatter ne s'avilira pas ;

Et si pour vous complaire il faut louer un crime ,

Je rougis d'avoir pû mériter votre estime.

ISMAEL.

Pour me justifier , mets toi devant les yeux

Une mere mourante & ses tendres adieux.

Je crois encor la voir de secours dépourvue

Me cacher sous un arbre , & détourner la vue.

Je ne te verrai point , disoit-elle , expirer :

Pour mourir loin de toi je vais me retirer.

D'un songe trop certain voi la terrible suite ,

Considere Abraham qui me cherche & m'évite ;

Vois Ismael enfin abbatu sous ses coups ,

Voi triompher Isac , Pharès , & juge nous.

PHARE'S.

La vertu d'Abraham , Seigneur , est trop connue ,

Pour oser affermir le soupçon qui vous tue :
Mais dût-il être vrai , je ne puis concourir . . .

I S M A E L.

Ta barbare vertu me verroit donc mourir ?

P H A R E' S.

Non : mais voyez un pere , & sçachez le connoître.

I S M A E L.

Je ne reconnois plus dans ce pere qu'un traître.

P H A R E' S.

Vous lui devez le jour.

I S M A E L.

Je veux le conserver ;

Et je ne lui dois plus ce qu'il veut m'enlever.

P H A R E' S.

Mais comment excuser un attentat énorme ?

I S M A E L.

Pharès , je ne dis point les projets que je forme ;

Mais de la trahison pour prévenir l'effet ,

Tout attentat est juste , & n'est plus un forfait.

P H A R E' S.

Prenez pour vous venger un moyen légitime.

I S M A E L.

Contre des criminels n'employons que le crime.

P H A R E' S.

Mais de ces criminels vous êtes frere & fils ,

Songez . . .

I S M A E L.

Je ne suis plus fils ni frere à ce prix.

P H A R E' S.

Pour vous persuader je n'ai donc que mes larmes.

Pour défendre Ismaël ce sont de foibles armes :
Lâche , va loin de moi verser d'indignes pleurs ;
Il faut verser du sang pour finir mes malheurs.

P H A R E' S.

Je ne résiste plus , j'entre dans votre peine ,
Seigneur , mais suspendez l'effet de votre haine :
D'Abraham & d'Isac sondons les sentimens ;
Epreuvez votre pere au moins quelques momens ;
A pénétrer Isac moi-même je m'engage.

I S M A E L.

Sondons-les , j'y consens.

P H A R E' S.

Caché sous ce feuillage ;
Soyez témoin secret de tout notre entretien :
Il vient , vous jugerez de son cœur & du mien :

(à part.)

O Ciel , daigne en benir l'innocent stratagème !

(*Ismaël se cache.*)

S C E N E I I.

ISAC , PHARÈS.

I S A C *sans appercevoir Pharès.*

A BRAHAM ne vient point ; ma surprise est
extrême.

En vain pour le trouver , j'ai parcouru ce bois :
Helas , les seuls échos répondent à ma voix :

A C T E III.

37

Me fuit-il ! (*appercevant Pharès,*) Ah Pharès, n'as-tu point vû mon pere ?

P H A R E' S *pleurant.*

Cher Ifac... la douleur me contraint de me taire.

I S A C.

Mon pere est-il parti ? Ciel ! que m'annonces-tu ? Vit-il ?

P H A R E' S.

Il vit encore, & n'a que trop vécu.

I S A C.

Qu'entens-je ?

P H A R E' S.

Mais...

I S A C.

Poursui.

P H A R E' S.

Je ne puis.

I S A C.

Quelle atteinte !

Quelle perplexité ! tout me saisit de crainte :

Ne sçaurois-je éclaircir...

P H A R E' S.

Votre frere... Ismaël

Vient...

I S A C.

Quoi ?

P H A R E' S.

Vient d'éprouver le sort le plus cruel ;

Il n'est plus.

I S A C ,

I S A C .

Il n'est plus !

P H A R E' S .

Pour comble de misère ,
Le coup qui l'a frappé part . . . de la main d'un
pere.

I S A C .

D'Abraham !

P H A R E' S .

On l'a vû vers son fils s'avancer ;
Prendre à témoin le Ciel , gémir , & le percer.

I S A C .

Ismaël ne vit plus ! ô voyage funeste !

O mon frere ! ô mon pere ! ô vengeance céleste !

Par quel severe Arrêt l'avez-vous fait périr ?

Ne suis-je donc venu que pour le voir mourir ?

Pour détourner ce coup , tandis que je m'empresse ,

Quand je veux de mon sang te sceller ma tendresse ,

Abraham me prévient. Tu meurs , cher Ismaël ;

C'est pour toi que mes mains ont dressé cet Autel !

Triste & cruel effet du destin qui t'accable ,

Tu meurs , & de ta mort tu m'as jugé coupable !

J'ai causé tes soupçons , je sçaurai m'en punir :

Expions une erreur que je n'ai pû bannir.

Mourons...déjà mes yeux se couvrent d'un nuage...

De mes sens , la frayeur me dérobe l'usage.

(Il s'évanouit , & tombe sur Pharès.)

P H A R E' S .

Il se pâme... Ismaël... Isac... vivez , Seigneur ,
Votre frere l'ordonne... O fatale langueur !

I S A C *revenant à lui.*

Quelle importune voix malgré moi me rappelle ?
Hélas ! j'entrois déjà dans la nuit éternelle.
Je revois la lumière , & prêt à la quitter
Mille remords cuisans viennent me tourmenter.
Ismaël... Je l'entends... il me presse , il me crie :
C'est toi , cruel Isac , qui m'arraches la vie.
Grand Dieu , qu'ai-je donc fait ? contre lui t'ai-je
armé ?

Si je suis criminel , c'est de l'avoir aimé.
Cependant je crois voir son ombre ensanglantée
Accabler de ses cris mon ame épouvantée ,
L'œil en feu , le teint blême , & les cheveux épars ,
Elle lance sur moi d'effroyables regards.

P H A R E' S.

Seigneur , que faites-vous ? quel phantôme terrible

Vous trace de sa mort cette peinture horrible ?
Aux projets d'Abraham vous n'avez point trempé ;
Vous vouliez le sauver : l'effet vous a trompé.

I S A C.

N'importe , à son destin je ne sçaurois survivre :
Pourquoi m'arrêtes-tu quand je cherche à le suivre ?

(Il veut se retirer.)

Ismael , attends-moi. Chere Ombre , je te suis.
La mort seule , Abraham , pourroit unir tes fils :
Peux-tu dans cet état souhaiter que je vive ?
Rappelions , s'il se peut , son ame fugitive.
Peut-être a-t-il encore un reste de chaleur ;
Embrassons-le du moins , & mourons de douleur.

C iiiij

S C E N E I I I.

ISMAEL, ISAC, PHARÈS.

H *ISAC rencontrant Ismaël.*
 Ay !

ISMAEL à part.

Non à me venger je ne puis me résoudre ;
 Isac est innocent ; son amour doit l'absoudre.
 Isac , que craignez-vous ?

ISAC.

Est-ce une illusion ?

ISMAEL.

Non , Isac , jouissez de ma confusion.

PHARÈS à Isac.

Pardonnez à mon zèle un rapport peu sincère ;
 Qui dissipe ma crainte , & qui vous rend un frere ;
 A feindre en sa faveur je m'étois engagé.

ISAC.

Voi l'état où je suis ; est-il assez vengé ?

ISMAEL à part.

Ne puis-je donc aimer un frere trop aimable !

ISAC.

Jetez sur lui du moins un regard favorable ,
 Ne me trompé-je point ? Ismael , est-ce vous ?
 Parlez.

ISMAEL.

Non , ce n'est plus cet Ismael jaloux ;

Qui pour sauver ses jours veut que son frere
meure :

C'est Ismael tranquille , & digne qu'on le pleure ,
Tel que tu veux enfin , contraint de t'estimer ,
Qui t'admire en secret , & qui pourra t'aimer.

I S A C.

Ismael m'aimeroit ! il deviendrait sensible !
Et je pourrois toucher sa rigueur inflexible !
Ah d'un si doux espoir pouvez-vous me flatter !
Aux dépens de mon sang j'aurois dû l'acheter.

I S M A E L.

Vivez , Isac , vivez ; c'est moi qui vous en prie !
Avec vous pour toujours je me réconcilie.

I S A C.

Ainsi vous vengez-vous , frere trop genereux :
Ést-il dans l'univers un mortel plus heureux ?
Mais comment meriter cette éclatante grace ,
Et pour me faire aimer que faut-il que je fasse ?
Faut-il ceder mes droits ? je vous les cede tous ;
Et je fais mon bonheur de dépendre de vous.
Que ne ferois-je point ? j'ai pû livrer ma vie :
Jouïssiez de mes biens que je vous sacrifie.
Ést-il quelque peril que je doive affronter ?
Qui prodigue ses jours n'a rien à redouter.
Contre vos ennemis je sçaurai vous défendre.

I S M A E L.

Vous me promettez plus que je ne puis attendre.

Il vous faudroit braver de si chers ennemis ,
Que vous refuseriez mon amour à ce prix.

I S A C ,

I S A C.

Nommez-les moi , Seigneur.

I S M A E L.

Votre Dieu , votre Pere.

Voilà mes ennemis.

I S A C.

Je ne puis donc vous plaire.

Je ne sçaurois si cher acheter votre amour ,

Rendez-moi vos mépris , ravillez-moi le jour.

Mais Dieu ne vous hait point , votre pere vous aime ,

Et vous allez bientôt l'entendre de lui-même.

Vous verrez les soucis que vous-seul lui causez ,

Et vous le haïrez après , si vous l'osez.

S C E N E I V.

I S M A E L , P H A R È S.

P H A R E' S.

JE sauve donc Isac par mes avis fideles :

Vous l'aimez , & vos mains ne sont point criminelles.

I S M A E L.

Ne va pas réveiller mon courroux endormi ,

Pharès , je ne pardonne encore qu'à demi.

Dans les bouillans accès de ma mélancolie ,

Je ne vois qu'à regret le bonheur de sa vie.

Sa piquante douceur , & sa tranquillité

Semblent me reprocher mon infidélité.
Je le hais innocent aussi bien que coupable ,
S'il étoit moins heureux , il me seroit aimable ,
Et malgré ma raison , un mouvement jaloux
Le condamne en secret , tandis que je l'absous.

P H A R E' S.

Ah ! si vous écoutiez la voix de la nature ,
Vous chéririez , Seigneur , une vertu si pure.

I S M A E L.

Non par mille remords mon esprit combattu
Dans ce frere innocent hait jusqu'à la vertu.

P H A R E' S.

Quel faut-il donc qu'il soit pour dompter votre
haine ?

I S M A E L.

Chargé de mes forfaits , prêt d'en subir la peine ,
Coupable & malheureux , en un mot tel que moi.

P H A R E' S.

Daigne le Ciel touché des maux où je vous voi ,
Vous ramener un jour les vertus exilées ,
A des Dieux impuissans si longtems immolées !
Mais Abraham paroît : en éprouvant son cœur ,
Du vôtre adoucissez , s'il se peut , la rigueur.



S C E N E V.

ABRAHAM , ISMAEL *sans être apperçu
d' Abraham.*

ABRAHAM *se croyant seul.*

D'ESSERTS inhabités , régions inconnues ,
Mont fatal , dont le front s'élève dans les
nuës ,

Torrens impétueux , & vous sombres forêts ,
Soyez les seuls témoins de mes derniers regrets.

ISMAEL *sans être vu d' Abraham.*

Cachons-nous , & voyons quel chagrin le dévore :

ABRAHAM.

Je confie à vous seuls un secret qu'on ignore.
Tandis que l'Eternel après mille Dieux vains
Laisse errer à leur gré le reste des humains ,
D'une famille unique il fait son héritage ,
Il veut , dit-il lui-même , être notre partage.
Depuis mes premiers ans je l'adore & le fers ,
Et pour prix de mes soins , cher enfant , je te perds :

ISMAEL *sans être vu d' Abraham.*

Je n'en puis plus douter , la trame est découverte ;
Le traître dans son cœur a résolu ma perte.

ABRAHAM.

Par tes propres bienfaits , Seigneur , tu me punis ;
Comblé de tes faveurs il me manquoit un fils ;
Je deviens deux fois pere , & quoiqu'un nom si
tendre

Soit le plus cher des dons où tu me fis prétendre ,
Par mille ardens souhaits je l'ai trop acheté ,
Et j'ignorois alors tout ce qu'il m'a coûté.
Exilé par ton ordre , Ismael dégénère ,
Il fuit un Dieu vengeur , & brave sa colere.
Isac... fors de mon cœur , douloureux souvenir ;
Mon bras est prêt , pourquoi viens-tu le retenir ?

I S M A E L *sans être vu d'Abraham.*

Le barbare ! il se plaint de ce qu'Isac l'arrête.

A B R A H A M.

Je puis , si je le veux , conjurer la tempête ;
En n'obéissant pas je te sauve le jour.
Non , tu couterois trop à mon fatal amour :
Mourons , c'est le parti que je dois plutôt suivre ;
Mourons , puisqu'aussi-bien sans toi je ne puis
vivre.

Abraham , est-ce-là ce qu'exige ton Dieu ?
N'est-ce que pour mourir qu'il t'appelle en ce lieu ?
Lâche , tu ne voudrois prodiguer que ta vie !
As-tu donc oublié le serment qui te lie ?
C'est un plus noble effort qu'on demande à ton
cœur ;

Le Ciel veut ton supplice , & non pas ton bonheur.

Mais le Ciel m'a promis un Héros de ma race ,
Qui doit de l'Univers changer toute la face ,
Naîtra-t-il... taisez-vous , importune raison ,
Vos conseils contre un Dieu ne sont plus de saison.
Allons... mais quel objet vient de frapper ma vue ?
Isac...

(*Ismael se retire & revient.*)

S C E N E V I.

ISMAEL, ABRAHAM.

C I S M A E L.
C'EST Ismael.

A B R A H A M *à part.*

O rencontre imprévue !

I S M A E L.

Mon pere , si ce nom m'est encore permis ,
Me comptez-vous toujours entre vos ennemis ?
Quel est votre dessein ? puis-je esperer d'un pere
Après tant de malheurs un regard moins severe ?
Venez-vous réparer par d'utiles bienfaits
Les maux que votre épouse & votre fils m'ont faits ?
Car je veux bien sur eux en rejeter la haine ,
Et croire qu'en secret vous partagez ma peine.
Oui , je consentirai d'oublier à ce prix
Des maux que ni le tems , ni les lieux n'ont gueris.

A B R A H A M.

J'en souffre comme vous , & plus que vous peut-
être ,
Mon fils , vous pourrez mieux aujourd'hui me
connoître.

Et si de votre exil vous fûtes allarmé ,
Vous avouerez enfin que vous étiez aimé.

I S M A E L.

Pourquoi donc votre main le désavouoit-elle ?

A B R A H A M.

Des peres malheureux pourquoi suis-je un modèle ?

Pour me justifier je vous en dis assez :

Je suis à plaindre , hélas , plus que vous ne pensez.

I S M A E L.

Malgré vous , je le voi , l'interêt d'une femme

Plus que celui d'un fils a sçu toucher votre ame.

A B R A H A M.

Sans accuser Sara d'un courroux impuissant ,

Qu'Abraham étoit prêt d'étouffer en naissant ,

Ne l'imputez qu'à Dieu ; c'est lui , je l'en atteste ,

Qui dicta contre vous un arrêt si funeste.

Sévère malgré moi , j'obéis à sa voix :

Que ne bornoit-il là ses redoutables loix !

I S M A E L.

Croirai-je que le Ciel par un lâche caprice

Goûte un cruel plaisir à former mon supplice !

Si ce Dieu non content de l'exil ordonné ,

Eût prescrit mon trépas , m'auriez-vous condamné ?

A B R A H A M.

Le Dieu que nous servons , maître de notre vie ,

Peut sans doute exiger qu'on la lui sacrifie.

L'arbitre de nos jours peut les redemander ,

Et tout doit obéir , quand il veut commander.

I S M A E L.

Je vous entends , suivez cette affreuse maxime ,

Egorgez Ismael ; voici votre victime.

O Ciel ! qui vous a dit ?

I S M A E L .

Pere ingrat , tu pâlis ;

Je sçaurois te punir , si je n'étois ton fils .

Sara seule est ton Dieu : vois de quels sacrifices ;

Tu pourras honorer ses orgueilleux caprices :

Mais ne crois pas pouvoir me traîner à l'autel ,

Et jusques sous le fer crains encore Ismael .

A B R A H A M .

Coupable envers un Dieu que votre haine offense ;

Par un prompt repentir prévenez sa vengeance .

Ni lui ni moi , mon fils , n'en voulons à vos jours ;

Malgré tous vos forfaits il vous chérit toujours ;

C'est moi-seul qu'il menace : apaisons sa colere ,

Vous sçaurez ce qu'il m'ôte en vous rendant un pere .

Adieu .

S C E N E V I I .

I S M A E L , Z A E L .

I S M A E L .

POUR accomplir l'oracle de nos Dieux ;
Apprenez d'Abraham les funestes adieux .

Z A E L .

Vengez-vous , je sçai tout ; je sçai qu'il vous im-
mole ,

Servez-vous comme lui d'un prétexte frivole .

C'est

C'est aux Dieux chez lesquels vous vivez exilé ,
Et par leur ordre exprès , qu'il doit être immolé .
A ce sceau respecté marquons un parricide ,
Et par ses propres traits punissons le perfide .
Rendez crime pour crime , & qu'un remords confus .
De cent scrupules vains ne vous allarme plus .
Je vous l'ai déjà dit , consacrons la vengeance :
Et si nos Dieux muets s'obstinent au silence ,
Laissez-moi vous couvrir d'un voile spécieux ,
Qu'ils me prêtent leur nom , je parlerai pour eux .

I S M A E L.

Ah que me dites-vous ! mon cœur malgré ses crimes ,

N'a point encore éteint des remords légitimes .

Trop austère vertu , vois où tu me réduis :

Feignons un attentat , c'est tout ce que je puis .





ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ABRAHAM *seul.*

MALHEUREUX qu'ai-je fait ? dans ma douleur
extrême

Je me suis à leurs yeux presque trahi moi-même.

Ismaël étonné de mon fatal projet.

Croit que de ma colère il est l'unique objet.

Peut-être que sa main aux forfaits enhardie ,

Va pour s'en garantir attenter à ma vie :

Tandis qu'Isac séduit par mille vains discours ,

Ignore qu'il a vu le dernier de ses jours.

Que vas-tu devenir , épouse infortunée ,

Lorsqu'en me revoyant , interdite , étonnée ,

Tu recevras , pour fruit de tes vœux assidus ,

Cet oracle accablant , Ton Isac ne vit plus !

Je crois déjà la voir en mere impatiente

Voler à ma rencontre , & d'une voix tremblante ,

Me dire en m'abordant , *Qu'est devenu mon fils ?*

Que lui répondre ! ô Ciel ! quel désespoir ! quels
cris !

Quand pour toute réponse à ses plaintes funestes ,
Elle verra d'Isac les déplorables restes !

Ah ! si tu veux sa mort , Dieu puissant , Dieu jaloux ,

Fais mourir dans mon sein & le pere & l'époux.

S C E N E I I.

I S A C , A B R A H A M.

I S A C.

QUEL lieu vous déroboit à mon impatience ?
Ignorez-vous le trouble où nous met votre
absence ?

Ignorez-vous , Seigneur qu'Ismael en courroux ,
Veut vous ravir le jour qu'il a reçu de vous ?
Occupé d'un soupçon qu'un vain songe a fait naître ,
Que la crainte nourrit , que la haine fait croître ,
Et que peut-être enfin vous-même entretenez ,
L'un & l'autre à la mort il nous a condamnés .
Si vous sçaviez , hélas , le cruel artifice ,
Dont pour sonder mon cœur s'est servi son caprice ;
De quel art on l'a peint sous le couteau sacré ,
Expirant à l'Autel que j'avois préparé ,
Avec quelles couleurs on m'a tracé sa rage ,
Et votre main encore fumanté de carnage !
A cet affreux recit , que suis-je devenu !
Ismael m'écoutoit : enfin il m'a connu .
Mais vous...

A B R A H A M.

Tel que je suis je veux aussi paroître ;
Et bientôt à mon tour je me ferai connoître .
Ismael aujourd'hui trop prompt à soupçonner
Verra , n'en doutez point , que je sçai pardonner .

D ij

Cessez d'être inquiet ; j'ai vu ce fils rebelle :
Ce n'est point pour sa mort qu'ici mon Dieu m'appelle.

Un tout autre holocauste encore plus précieux...
C'est une autre victime en un mot que je veux.

I S A C.

Quelle victime donc peut vous être plus chère ,
Qu'Ismael immolé par les mains de son pere ?

A B R A H A M.

Que vous connoissez peu l'homme & sa profondeur !

Son plus grand sacrifice est celui de son cœur ,
Dompter ses passions , ses desirs , sa vengeance ,
Avec Dieu qui punit , être d'intelligence ,
Voilà son holocauste ; & je sçai tel effort ,
Qui coûtera bien plus à mon cœur que la mort .

I S A C.

Et quel est cet effort que le Ciel vous demande ?
Ne puis-je deviner enfin ce qu'il commande ?
Est-il quelque projet , est-il quelque danger ,
Qu'avec vous votre fils ne doive partager ?

A B R A H A M.

Vous le partagerez , mon fils ,

I S A C.

Hé bien mon pere ,
Cachez-moi , j'y consens , ce surprenant mystère ;
Il suffit qu'Ismael n'ait rien à redouter :
Mais , Seigneur , ôtez-lui tout sujet d'en douter .
Sa frayeur , je l'avoue , au moins je le souhaite ,
Est le fruit des soupçons où sa haine le jette

Et le Ciel au trépas ne l'a point destiné ,
Il est vrai , mais croyez que s'il l'eût ordonné ,
Votre Isac en mourant auroit rejoint son frere ,
Et la douleur eût fait ce qu'il n'auroit pu faire.
Que vois-je ? vous pleurez !

A B R A H A M.

Pourquoi dans ce transport
Viens-tu me présenter l'image de ta mort ?
Conçois-tu la douleur dont mon ame est saisie ,
Quand je songe qu'Isac a pu perdre la vie ,
Moi que cent fois on vit pâle & tremblant d'effroi ,
Au plus leger des maux que je craignois pour toi ,
Moi qui te cheris plus que je ne puis le dire !

I S A C.

Faut-il qu'à votre ennui la tendresse conspire !
Par quel funeste soin vous laissez-vous ronger ?
D'une mort qui n'est pas , pourquoi vous affliger ?
Rappelez-vous plutôt ces heureuses années
Dont le Ciel a daigné marquer mes destinées.
Songez que ce Messie annoncé mille fois ,
Nous devra la naissance issu de tant de Rois ,
Et qu'un jour notre race en miracles féconde ,
Aura le Ciel pour guide , & pour bornes le monde.
Votre cœur au plaisir peut-il se refuser ?

A B R A H A M *à part.*

Malheureux , tu concours toi-même à t'abuser !

à Isac.

Moins à plaindre jadis j'ai goûté cette gloire ,
Un Dieu nous la promet , & nous devons l'en
croire ,

Mais d'un plus noble espoir l'homme juste flatté
 Ne s'enorgueillit point de sa prospérité.
 Sans suivre aveuglément une ombre passagère ,
 Il pense qu'il habite une terre étrangère ;
 Qu'ici bas rien n'est sûr , & que le tems qui fuit ,
 Nous enveloppe tous dans l'éternelle nuit.
 De ces biens sans orgueil nourrissez l'espérance ,
 Et songez qu'après tout la plus belle apparence
 Passe comme l'éclair qu'on voit s'évanouir ,
 Que l'homme n'est point fait enfin pour en jouir.

I S A C .

Je sçai que des vrais biens d'une gloire future ,
 Ceux que l'on nous promet ne sont que la figure.
 Mais vous-même autrefois charmé de mon bonheur ,
 Ne m'animiez-vous pas à benir le Seigneur ?
 Pouvez-vous condamner une innocente joye ,
 Que justifie assez le Ciel qui nous l'envoie ?
 Prétendez-vous toujours , fidèle à vos chagrins ,
 Vous cacher aux regards des perfides humains.
 Venez...

A B R A H A M .

Ce ne sont pas les humains que j'évite :
 Mortels ainsi que moi , je crains peu leur poursuite.

Mais est-il sur la terre un antre assez profond ,
 Pour me cacher à l'œil du Dieu qui me confond ?

I S A C .

Nul remords ne vous force à fuir devant sa face.
 Vous n'avez point , mon pere , encouru sa disgrâce.

SCENE III.

Z A E L , A B R A H A M , I S A C .

Z A E L .

O U sont ces étrangers dont l'abord odieux
Trouble nos régions , épouvante nos Dieux ?

(à Abraham .)

Sous quel astre conduit , sans craindre leur tonnerre ,

Téméraire , osez-vous leur déclarer la guerre ?

Que t'a fait Ismael , pere dénaturé ,

Pour te revoir encor de son sang altéré ,

Par un trait inouï signalant son supplice ,

Au Dieu qui le trahit , l'offrir en sacrifice ?

Apprends que contre toi nos Dieux l'ont protégé ,

Et qu'aujourd'hui par eux il se verra vengé .

Redoutable à son tour il porte leur réponse ;

Tremble , voici l'Arrêt que leur courroux prononce :

Un mortel nous contraint d'abandonner ce mont ,

Par le sang d'Abraham effacez cet affront ,

Que l'on venge Ismael , & les Dieux en colère ,

Et qu'on sauve le fils en immolant le pere .

Telle est leur volonté ; je t'annonce ton sort ,

Et je vais t'épargner un crime par ta mort .

S C E N E I V .

ISAC, ABRAHAM.

I S A C .

NON ; ne dévoilons pas ce terrible mystère ;
 Ismael veut du sang , il faut le satisfaire :
 J'y cours.

A B R A H A M .

Restez ; le tems n'est pas encore venu ;
 Ce n'est point à ses Dieux que votre sang est dû.

S C E N E V .

PHARÈS, ABRAHAM, ISAC.

P H A R E ' S à *Abraham*.

QUITTEZ , quittez , Seigneur , une terre mau-
 dite ,
 D'où j'ai vû de tout tems l'innocence proscrite.
 Tout s'émeut. Ismael armé contre vos jours
 De ses Dieux , pour vous perdre , emprunte le
 secours ;
 Et sans cesse occupé du soupçon qui l'entraîne ,
 Sous le titre de zèle il fait agir sa haine :
 Zaël d'un faux oracle appuyant sa fureur ,
 Verse dans les esprits la rage & la terreur.

Les bergers d'alentour que votre fils anime ,
Dans le temple assemblés attendent leur victime ;
Dérobez-vous , Seigneur , à leurs perfides mains ;
Et craignez que leurs coups...

ABRAHAM à *Pharès*.

C'est Dieu seul que je crains ;
Sortez : dans ce combat pour un pere si rude ,
Je veux seul d'Ismael fixer l'incertitude.
Sans rien appréhender ni de moi ni de lui ,
Sçachez que c'est mon Dieu qui m'afflige aujour-
d'hui.

I S A C.

O Ciel reprends ma vie , ou rends vaine ma
crainte.

S C E N E V I.

ZAEL, ISMAEL, ABRAHAM,
I S A C.

I S M A E L.

SANS vous importuner d'une inutile plainte ;
Je ne viens point ici prêt à dissimuler ,
Vous ravir un secret que vous voulez céler.
Je prétends encor moins vous cacher un oracle ;
Qui met à vos desseins un légitime obstacle.
Oui ; les Dieux que j'adore , à vous perdre obti-
nés ,
Vous préparent le fort que vous me destinez ;

Votre Dieu , je le vois , leur a donné l'exemple ;
 Cet Autel autorise un crime dans leur temple ;
 Vous suivez avec peine un devoir rigoureux :
 Ismael plus sensible , & non moins généreux ,
 De leur ordre inhumain autant que vous soupire ,
 Mais un aveugle égard me force d'y souscrire.

A B R A H A M.

Si vous croyez vos Dieux , s'ils l'ordonnent ,
 Frappez.

I S A C *se jettant entre le pere & le fils.*
 'Ah Ciel !

Z A E L *à Ismaël.*

L'ordre est porté , que tardez-vous ?

I S M A E L *à Zaël.*

Sortez :

A mon devoir , Zaël , je sçaurai satisfaire...

(*à Abraham.*)

Menacé du trépas , que me falloit-il faire ?

Pour vous plaire , à l'Autel devois-je donc courir ?

A B R A H A M.

Il falloit craindre Dieu , l'appaiser , & mourir.

Mais non : ce n'est point là ce que le Ciel de-
 mande ,

Et pour lui vous feriez une trop vile offrande.

I S M A E L.

Comment donc expliquer ces mots dont je frémis ;

Et qu'à votre douleur on a deux fois surpris ?

Voulez-vous me payer d'une excuse frivole ?

A B R A H A M.

Ne te suffit-il pas , ingrat , de ma parole ?

I S A C à *Ismaël*.

Mon frere , par ce nom si cher à mes desirs ;
Car je ne parle point ici de mes soupirs ,
Et je compte pour rien mes soucis & mes larmes ;
Des mains de vos faux Dieux faites tomber les
armes ;

Et ne me forcez pas dans votre désespoir ,
A détester le jour où j'ai pû vous revoir.
Ouvrez les yeux : voyez quelle est votre victime !
Avez-vous pû , cruel , enfanter un tel crime ?
Votre bras contre un pere est-il bien assuré ?
Ne frémissiez-vous point à ce nom si sacré ?
Par les droits les plus saints que votre cœur abjure ;
N'allez point contre vous soulever la nature ,
Et si pour vous toucher votre sang parle en vain ;
Renouvellez plutôt les horreurs de Caïn ,
Osez percer un frere , un exemple vous guide ;
Mais ne devenez pas le premier parricide.

A B R A H A M.

Quoi , vous vous abaissez , Isac , à supplier !
C'est ce perfide fils qui doit s'humilier.
De ses iniquités il comble la mesure :
La foudre va punir l'ingrat & le parjure ,
Si de tous ses forfaits dès ce jour expiés ,
Il ne vient implorer le pardon à mes pieds.

I S M A E L à *Abraham*.

Protégé par mes Dieux , menaces & prières
Ne m'épouvantent plus , & ne me touchent guères.
Cependant aujourd'hui contre eux je vous défends ,
Mais songez que demain il n'en fera plus tems.

Courons dès ce moment écarter cet orage ;
Je ne vous quitte point.

A B R A H A M *seul*.

Acheve ton ouvrage :
De mes fils & de moi , Ciel , remplis le destin ;
Je t'en sacrifie un , l'autre est mon assassin.

S C E N E V I I .

ELIEZER , A B R A H A M .

ELIEZER.

TEL est le précipice où le destin vous mene ;
Victimes du devoir ou d'une aveugle haine ;
L'un ou l'autre oubliant ce que vous vous devez :
Ismael vous poursuit , & vous le poursuivez.
J'ai dû le pressentir ; mais mon ame abusée ,
A cet affreux soupçon s'est toujours refusée.
Et quel autre en effet auroit pû deviner
L'effort où votre Dieu semble vous condamner ?
C'est en vain qu'Ismael à sa rage se livre ,
Par les mains de son pere , il va cesser de vivre.
Dieu l'ordonne , il est vrai ; j'adore en frémissant ;
L'oracle qu'Abraham reçoit en gémissant.
Mais que dis-je ! à présent d'un esprit insensible ,
Vous m'écoutez , Seigneur , & paroissez paisible.
Hé quoi ! dans votre cœur la sombre inimitié ,
Auroit-elle étouffé l'amour & la pitié ?

Sans doute un autre fils du premier vous console :
Cet Isac...

A B R A H A M.

Et c'est lui que l'on veut que j'immole !...
Ah ! qu'ai-je dit ? cruel , tes détours m'ont trompé :
Le mot , le mot fatal enfin m'est échappé.
Tu consultois mes yeux , & ta perfide adresse ,
En me sondant le cœur , a surpris ma tendresse.
Je te pardonne , hélas , pourvû que dans l'oubli
Mon secret pour toujours demeure enseveli.

E L I E Z E R.

Il est donc vrai , Seigneur , qu'une main paternelle
Doit dans le sang d'un fils devenir criminelle :
C'est pour mourir qu'Isac est venu dans ce lieu ;
Vous l'avoûez ! ô Ciel , qui vous l'ordonne ?

A B R A H A M.

Dieu.

E L I E Z E R.

Et vous acheverez cette horrible entreprise ?

A B R A H A M.

Dès ce jour.

E L I E Z E R.

Pensez-vous que le Ciel l'autorise ?

A B R A H A M.

Il parle : j'obéis.

E L I E Z E R.

Quoi , sans vous émouvoir ;
Vous suivrez les leçons d'un austère devoir ?

A B R A H A M.

J'obéis : ç'en est fait.

Cessez donc d'être pere,
 Et rayez, s'il se peut, ce sacré caractère,
 Que la nature en vain eût gravé dans nos cœurs,
 Si le Ciel approuvoit de semblables rigueurs.
 J'en dis trop peu, Seigneur : il faut cesser d'être
 homme ;
 Car comment, dites-moi, voulez-vous que je
 nomme
 Un pere, qui d'un fils devenu le bourreau,
 Dans son sein palpitant va plonger le couteau ?
 Jamais aucun mortel transporté de furie,
 Osa-t-il à ce point pousser la barbarie ?
 Et Dieu commanderoit de pareils attentats !
 Ah, s'il le fait, il veut qu'on n'obéisse pas.
 Lui-même il haïroit cette vertu farouche.
 C'en est assez : je vois que la raison vous tou-
 che ;
 Vous soupirez enfin.

A B R A H A M.

Malheureux, que dis-tu ?
 Si tu plains Abraham, respecte sa vertu ;
 Contente-toi du moins de l'avoir étonnée.

E L I E Z E R.

La mort d'un fils si cher ne peut être ordonnée :
 Perdrez-vous dans Isac tant de peuples divers,
 Que par lui le Seigneur promet à l'Univers.
 Dieu donc en promettant est-il ce que nous som-
 mes,
 Inconstant & léger comme les foibles hommes ?

Comment accordez-vous son ordre & ses sermens ;
Il souffre , croyez-moi , des adoucissmens ;
Et contre un fils si cher la sentence portée ,
Sur ce qu'un Dieu promet veut être interprétée.

A B R A H A M.

Ah ! cesse d'ébranler un cœur mal affermi :
Je suis contre moi-même un trop fort ennemi ;
Vante-moi bien plutôt le prix d'un sacrifice ,
Le plus grand que le Ciel souhaitât que je fisse.
Mais non : retire-toi , ce cœur trop agité
Me semble criminel pour t'avoir écouté.
Perfide , porte ailleurs un art que je déteste.
Je n'éludai jamais la volonté céleste :
Fidèle , je benis le saint enchantement ,
Qui fait évanouir tout vain raisonnement.
Que d'aveugles humains fiers d'un spécieux titre ;
Prenant entre eux & Dieu la raison pour arbitre ,
Par de fausses lueurs se laissent ébloüir ;
Quand l'Oracle a parlé , je ne sçai qu'obéir :
Dût en frémir l'orgueil d'une raison frivole ,
Je n'examine point la Divine parole ;
Humble & simple brebis , je hais l'art imposteur ;
De fermer mon oreille à la voix du pasteur ,
De rendre purs & saints des vœux illégitimes ,
Et de mettre le Ciel du parti de mes crimes.
Fuis : déjà le poison que tu viens d'exhaler ,
Malgré moi dans mon sein commençoit à couler ;
Fuis-donc : chaque soupir me paroît un parjure.

E L I E Z E R.

Ciel , en faveur d'Isac fais pencher la nature.

S C E N E V I I I .

A B R A H A M *seul.*

RENDU seul à moi-même après tant de combats ,

Les pleurs que je répands ne me trahiront pas.
Mes larmes devant toi ne seront point coupables ;
Dieu juste , tes Arrêts les rendent excusables.
Fut-il pere en effet plus à plaindre que moi ,
Et reçut-on jamais une pareille loi ?
Miserable Abraham , contre un fils sans défense
Pourras-tu prononcer cette horrible sentence !
Lui dire , il faut mourir , & mourir par mes mains !
Dieu terrible , voilà le combat que je crains.
Si tu voulois proscrire une tête si chere ,
Que ne te servois-tu d'une main étrangère ?
Peut-on exiger plus d'un pere infortuné ,
Et n'est-ce pas assez de l'avoir condamné ?
Du moins accorde-moi cette faveur cruelle ,
Tu seras obéi sans me voir infidèle ;
Laisse agir Ismael ; la victime est à toi ;
Mais souffre qu'il dispose & d'Isac & de moi.
On ne m'écoute plus , cependant le tems presse :
Ce délai me trahit & nourrit ma foiblesse.
Reviens à mon secours , sainte simplicité ,
Eteins de ma raison l'orgueilleuse clarté.
Plus j'écoute sa voix & sa douce imposture ,
Moins je retrouve en moi cette foi simple & pure ,

Qui

Qui captivant l'esprit par un charme nouveau ,
Lui tient lieu de raison , de guide , & de flam-
beau ,

Cette foi dont un jour les vives étincelles
Animeront les cœurs d'un peuple de fidèles.
Mais quoi ! serai-je encor le pere des Croyans?...
Dieu du sein des rochers peut tirer ses enfans.
Sans déchirer le voile & fonder ses miracles ,
Laissons-lui tout le soin d'accomplir ses ora-
cles.

Nature , c'en est fait , je vais malgré tes cris ,
Immolier ma raison , ma tendresse , & mon fils.





ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

ELIEZER *seul.*

A Mes désirs enfin Abraham moins contraire.
 A paru s'amollir , & redevenir pere.
 Mais qui sçait si ses yeux d'accord avec son cœur
 N'en cachent point le fond d'un voile séducteur ?
 S'il étoit vrai , malgré le serment qui m'enchaîne ,
 Ma langue , cher Isac , se dénouroit sans peine :
 Et quand même il faudroit me perdre & le haïr ,
 Pour garantir tes jours , je pourrois le trahir.
 Mais puis-je sans raison être parjure & traître ?
 Si pourtant je me tais , tu périras peut-être.
 Que faire ? par mes soins tous deux seront servis ;
 Et sans trahir le pere , on sauvera le fils.

SCENE II.

DAMAS, ELIEZER.

ELIEZER.

SANS vouloir pénétrer le motif qui m'inspire ,
 Si tu chéris Isac , dis lui qu'il se retire.
 Pour faire évanouïr tant de bruits odieux ,

Il faut que fans tarder Ifac quitte ces lieux.

D A M A S.

Comment, mon pere ?... il fuit, & ne veut pas m'entendre.

Quel coup de foudre ! ô Ciel ! que vient-il de m'apprendre !

Ifac doit, me dit-il, s'écarter pour toujours ;

Se pourroit-il qu'un pere en voulût à fès jours !

Suivons Eliezer.

S C E N E I I I.

I S A C, D A M A S.

D I S A C.

A M A S, qui l'eût pu croire ?

Ismael a calmé cette humeur sombre & noire,

Dont je craignois tantôt les terribles accès,

Et qu'il vouloit porter aux plus tristes excès.

Si tu fçavois, Damas, quelle est la douce joye,

Qui succede aux ennuis où tu me vis en proye,

Tu ne me verrois point avec cet air glacé.

D A M A S.

Et le moyen, Seigneur, d'oublier le passé ?

Sans parler d'Ismael, qui paroît se contraindre,

D'un autre que de lui vous avez tout à craindre.

Je vous abuserois, si j'osois vous flatter,

Malgré l'amour d'un pere il faut...

E ij

I S A C ,

I S A C .

Quoi ?

D A M A S .

Le quitter ;

I S A C .

Lui ?

D A M A S .

Plus que les transports de votre ame séduite ;
J'en crois Eliezer ; il faut prendre la fuite.

I S A C .

Penses-tu qu'Abraham songe à dissimuler ?
Me le cacheroit-il , s'il vouloit m'immoler ?
Que crains-tu d'Abraham, & d'un frere qui m'aime ?

D A M A S .

Je crains cet appareil , je crains cet amour même ;
Quand il s'agit de vous tout me devient suspect.
Cher Isac évitez leur redoutable aspect.
Pour qui destine-t-on cet autel qui s'apprête ?
Sous le couteau sacré si vous courbiez la tête ,
Si le fer s'aiguisoit , tandis que je vous plains..
Ah ! faut-il demander , Seigneur , ce que je crains.

I S A C .

S'il falloit que la mort dans mes tendres années ;
Par la main d'Abraham tranchât mes destinées ,
Au supplice à l'instant tu me verrois courir ;
Le Ciel n'a qu'à parler , & je sçaurai mourir.
Prêt à suivre par-tout la route qu'il me montre ;
Loin de fuir le trépas j'irois à sa rencontre ;
Mais grace au Dieu d'Isac , après tant de chagrins ,
Ce calme inespéré me rend des jours sereins.

D A M A S.

La tempête grossit sous ce calme terrible :
 Je crains moins Abraham furieux que paisible.
 Seigneur, si par mes soins & ma fidélité
 J'ai droit sur un amour tant de fois mérité,
 En faveur de mon zèle évitez la tempête,
 Et mettez à couvert une si chère tête.
 Fuyons.

I S A C.

Abraham vient,

D A M A S *voulant entraîner Isaac.*

Ah ! Seigneur, suivez-moi.

Mon amour, du respect ne reçoit plus de loi.

S C E N E I V.

A B R A H A M , I S A C , D A M A S.

A B R A H A M *à part.*

DIEU saint, dans ce moment soutiens ma main
 tremblante,
 Et daigne confirmer ma vertu chancelante.
 Eloignez-vous, Damas.

D A M A S *à part.*

Pour assurer ses jours ;

Allons d'Eliezer employer le secours.



S C E N E V.

A B R A H A M , I S A C.

A B R A H A M.

Q Uoi ! vous ne fuyez pas , & vous osez m'attendre !

I S A C.

Quel est ce triste accueil que j'ai peine à comprendre !

Si vous offrez au Ciel votre encens & vos vœux ,
Ne puis-je être témoin de ce spectacle heureux ?

A B R A H A M.

Soyez-le. Sçavez-vous à qui vous devez l'être ?

I S A C.

Mes nobles sentimens le font assez paroître.

A B R A H A M.

Pourrai-je à quelque effort reconnoître mon sang ?

I S A C.

Vous pouvez l'éprouver , & me percer le flanc.

A B R A H A M.

M'aimez-vous ?

I S A C.

Ah ! faut-il que mon cœur vous le jure ?

A quoi tend ce discours , & qu'en dois-je conclure ?

A B R A H A M.

Que feriez-vous pour moi ?

I S A C.

Je braverois la mort :

Je ferois , s'il se peut , un plus pénible effort ,
Je ne vous verrois plus.

A B R A H A M.

Sondez votre courage ,
Mon fils , il vous faudra bientôt en faire usage.
Si je puis tant sur vous , feriez-vous moins pour
Dieu ?

I S A C.

S'il falloit sous ce fer expirer en ce lieu ,
Je mourrois sans murmure , aussi bien que sans
crime.

A B R A H A M.

Allez donc à l'Autel , vous serez la victime.

I S A C.

Moi ?

A B R A H A M.

Votre Dieu le veut : ne m'attendrissez pas.
Plus que vous Abraham souffrira le trépas :
Déjà mon sein percé par un glaive invisible ,
Souffre une mort , mon fils , mille fois plus sensible.
Vous mourrez par mes mains , je mourrai de dou-
leur ;

Mon sort est le plus dur , déplorez mon malheur ;
Mais enfin puisque Dieu veut qu'un pere fidèle ,
Aux peres à venir serve un jour de modèle ,
Obéissons tous deux : votre vie est son bien ;
Armez votre courage , & je réponds du mien.

I S A C.

Pour subir le trépas mon ame est assez forte ;
Je le vois sans pâlir : c'est en vain qu'on m'exhorte ;

Mais si ce fils mourant peut vous le reprocher ;
 Mon pere , falloit-il si longtems se cacher ?
 Ce silence obftiné , dont la longueur me blesse ,
 A paru m'accufer d'une indigne foiblesse.
 Que ne me difiez-vous , Ifac , il faut mourir ?
 Pensiez-vous qu'à la mort je n'osasse m'offrir ?
 Il est vrai que mon Dieu , jadis plus favorable ;
 Paroissoit me promettre un destin plus durable ,
 Qu'après un cercle heureux de siècles revolus ,
 On verroit de moi-seul naître un monde d'élus ,
 Et que les Nations coupables & proscrites ,
 Dans la race d'Isac seroient un jour bénites :
 Mais tout mon sang pour Dieu brûlant de s'écou-
 ler ;
 Je crains moins de mourir que vous de m'immo-
 ler.

A B R A H A M.

Hélas !

I S A C .

A notre Dieu ce soupir fait injure ;
 Ah ! mon pere , étouffez les cris de la nature.

A B R A H A M.

Et bien épargne-moi des titres si chéris ;
 Je ne suis plus ton pere , & tu n'es plus mon fils.

I S A C .

Par ces doux noms plutôt augmentons mon sup-
 plice ,
 Et relevons le prix de ce grand sacrifice.
 Que la postérité sçache que votre main
 Etoit celle d'un pere , & me perça le sein.

Qu'elle sçache qu'un fils , victime obéissante ,
Rendit sous votre glaive une vie innocente.
Ce titre précieux ne sert qu'à m'animer.
Que vous faut-il de plus ?

A B R A H A M.

Te faire moins aimer.

Immolé comme toi du coup que je prépare ,
Je ne me trouve point encore assez barbare.
Que le Ciel en m'ôtant mon fils , mon seul appui ,
Ne m'a-t-il arraché ma tendresse avec lui !
Pardonne-moi , Grand Dieu , ce reste de foiblesse ,
Qu'exhale en ce moment ma mourante tendresse.
Allez , Isac , allez accomplir à l'autel
La promesse d'un pere , & les ordres du Ciel.
Jusqu'au dernier soupir meritez de lui plaire.

(*Abraham s'appuye sur un arbre & détourne la vûë.*)

I S A C.

A ces traits genereux je reconnois mon pere :
Et vous reconnoîtrez qu'expirant sous vos coups ,
Isac fut digne fils & du Ciel & de vous.
Mais avant que le fer vienne couper sa trame ,
Permettez qu'à vos pieds ce fils qui vous reclame
Reçoive le pardon & de vous & des Cieux ,
Si quelque chose en lui put déplaire à vos yeux.
Avant que d'expirer , souffrez qu'il vous em-
brasse.

(*Abraham le relève & l'embrasse.*)

J'ose encore demander une dernière grace :
Chérifiez Ismael , & qu'il vous tienne lieu
D'un fils qui va vous dire un éternel adieu.

(*Isac va prendre le glaive à l'Autel.*)

Voici le fer : frappez... que Sara se console :

Portez-lui de ma part ma dernière parole ;

Trompez-la , s'il le faut , & flattez ses douleurs

La cause de ma mort doit arrêter ses pleurs.

Adieu. (*Il va se courber sur l'Autel.*)

A B R A H A M.

Vit-on jamais pere plus déplorable !

J'accomplis , Dieu puissant , ton ordre irrévocable ;

Et te rends tous les dons qu'autrefois tu m'en fis.

UNE VOIX DU CIEL , *accompagnée*
d'éclairs & de tonnerre :

Abraham , c'est assez : tes devoirs sont remplis.

Le Ciel te rend Isac.

A B R A H A M.

(*Le glaive tombe des mains d'Abraham. Il demeure quelque tems surpris ; puis il embrasse Isac.*)

O mon fils !

I S A C.

O mon pere !

S C E N E V I.

Les mêmes , ELIEZER , DAMAS.

D A M A S à Eliezer en entrant.

SAUVEZ , sauvez Isac , c'est en vous que j'es-
pere.

SCENE VII. & derniere.

Les mêmes , ISMAEL , PHARÈS ,
NACHOR.

ISMAEL *croiant dérober son frere à la mort.*

MON frere , suivez-moi.

ISAC *à Ismaël.*

Le Ciel est satisfait ;

Quoiqu'Isac vive encor , le sacrifice est fait.

En m'offrant au trépas , victime fortunée ,

J'ai , sans verser mon sang , rempli ma destinée ,

Et je vois par l'effet d'un prodige inouï ,

La nature contente , & le Ciel obéi.

PHARÈS *à Ismael.*

Je vous l'avois prédit , que Dieu trop équitable....

(*On entend encore le bruit du tonnerre.*)

ISMAEL *à Abraham.*

Qu'entends-je ? c'est donc moi qui suis le seul
coupable.

Contre un Dieu , contre vous aujourd'hui re-
volté.

Des bornes du devoir je me suis écarté.

(*Il se prosterne aux pieds d'Abraham.*)

A vos loix , Abraham , je me laisse conduire ,

Pardonnez à l'erreur qui pouvoit me séduire ,

Et malgré mes forfaits rendez votre amitié

A ce fils criminel , mais digne de pitié.

A B R A H A M.

Levez-vous ; il suffit que Dieu me justifie.
 Respectez , mes enfans , l'auteur de votre vie ;
 Et qu'un sang moins cheri sur l'Autel répandu
 Supplée au sang d'un fils que les Cieux m'ont
 rendu.

Vivez tous deux unis : & toi , Dieu de mes peres ;
 Scit à jamais garant de leurs destins prosperes.

(*Il se trouble , & parle en homme inspiré. On mêle
 une Symphonie au recit.*)

Mais où suis-je ?... (*Symphonie.*) Quel jour ? qui
 sont ces habitans ?

Le cahos se débrouille , & je vois tous les tems.
 Descendez , Saint des Saints de la céleste voute ,
 Objet de tant de vœux (*Symphonie.*) Mais que vois-
 je ? on m'écoute.

Quelle suite de Rois ! Dieu , quelle majesté !
 Un Héros sort du sein de la Divinité.

Le Fils de l'Eternel à vos yeux va paroître ;
 C'est Dieu même , apprenez , mortels , à le con-
 noître...

Tremblez , Dieu va lancer les traits de son cour-
 rous. (*Symphonie.*)

Ce Fils retient son bras , humains , rassurez-vous.
 (*Symphonie.*)

Le Pere cependant jette un regard severe ,
 Par les mains des bourreaux le livre à sa colere ;
 Et ce nouvel Isac... (*Symphonie.*) Tout s'est éva-
 noui : (*Il revient à lui.*)

Grand Dieu , que de bienfaits pour t'avoir obéi !

F I N.

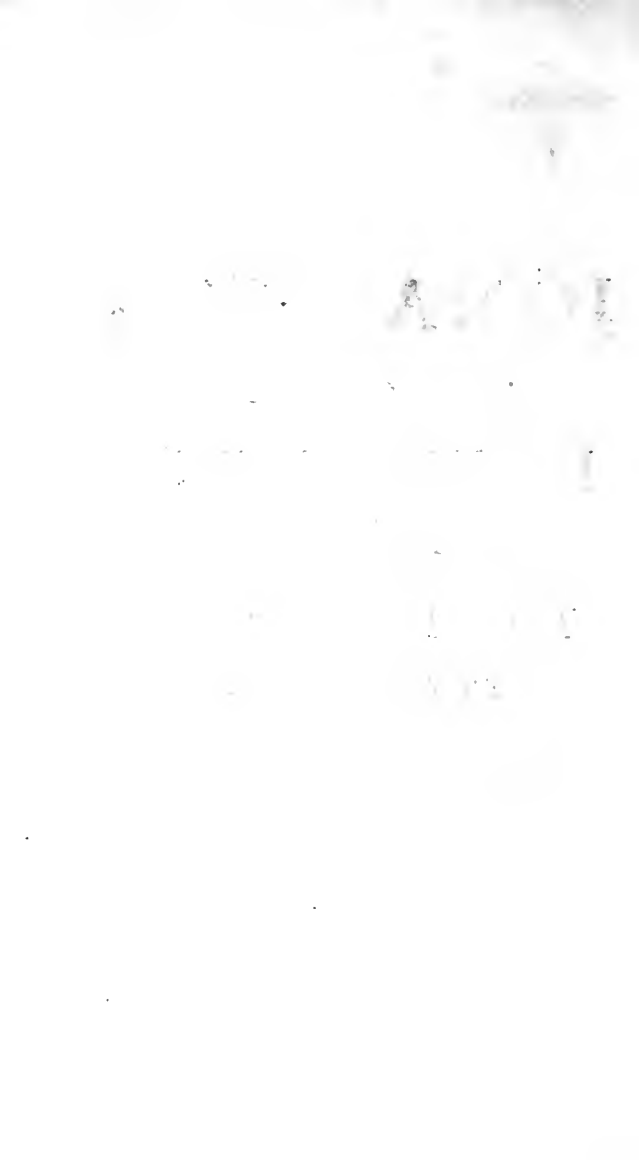
JONATHAS.

ou

LE TRIOMPHE
DE L'AMITIE.

T R A G E D I E

en trois Actes.



P R O L O G U E

P O U R

LA PIECE DE JONATHAS.

TENDRE Amitié , depuis Afrée
Qui se sépara des Mortels ,
Di-nous où tu t'es retirée ?
Où sont aujourd'hui tes Autels ?

Hélas ! si l'on en croit les hommes ,
Tu regnes toujours ici-bas.
Nous pensons tous tant que nous sommes
Te voir , t'entendre où tu n'es pas.

Du beau nom d'amis l'on se pare ;
Est-ce encor sous tes loix ! oh non.
Pour la chose , rien de si rare ;
Rien de si commun que le nom.

Ah ! notre erreur est un hommage
Que nous rendons à tes attraits.
Nous aimons au moins ton image ,
Jusques dans d'infidèles traits.

Vien nous montrer les véritables
Où toi-même tu te montras ,
Non plus dans les Héros des fables ;
Mais dans David & Jonathas.

Amitié tendre , amitié sainte ,
Tu voulus te peindre dans eux.
Daigne nous en laisser l'empreinte ;
Tu peux faire encor des heureux.

Hé croira-t-on que tu résides
Dans des cœurs au crime soumis ?
Seul il fait les amis perfides ;
La vertu fait les vrais amis.

Nous te produirons sur la Scene
Sans fard , & telle que tu fus.
Osons consacrer Melpomene
Par le triomphe des vertus.

Amis de Cour , si ce modèle
Des vrais amis a des appas ,
Imitez le portrait fidèle
De David & de Jonathas.

SUJET.

S U J E T.

LE Sujet de cette Piece est tiré du premier Livre des Rois , depuis le dix-septième Chapitre jusqu'au vingt-huit inclusivement. L'amitié mutuelle de Jonathan & de David , leurs malheurs , leur séparation , leurs adieux , sont choses trop connues pour en rapporter l'histoire.



PERSONNAGES.

S A U L , Roi d'Israël,

J O N A T H A S , Fils de Saül.

D A V I D , Ami de Jonathas & Gendre
de Saül.

L' O M B R E D E S A M U E L.

D O E G Iduméen , Ministre d'Etat , & Fa-
vori de Saül.

P H I N E ' E S , Officier & Confident de
Jonathas.

A B I A T H A R Levite , Officier & Con-
fident de David.

I. B E R G E R.

II. B E R G E R.

T R O U P E de Bergers.

T R O U P E de Guerriers.

S U I T E du Roi.

*La Scene est dans un Bois où Saül avoit cou-
tume de camper durant la guerre contre les
Philistins.*



JONATHAS

ET

DAVID.

TRAGÉDIE
en trois Actes.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JONATHAS, PHINE'ES.

JONATHAS.

HEUREUX qui dans ces bois , sans honneurs ,
sans envie ,
Coule simple berger une innocente vie ,
Et libre des égards qui me tiennent lié ,
Goûte à son gré les fruits d'une tendre amitié.

F ij

L'éclat dont je jouis vaut-il cet avantage ?

P H I N E' E S.

Que pouvez-vous , Seigneur , souhaiter davantage ?

Fils de Roi , plus que Roi , l'aimable Jonathas
 A les douceurs du trône & non les embarras.
 Le Sceptre offre à Saül des peines intestines :
 Vous en cueillez les fleurs , il en sent les épines.
 Vainqueur des Philistins , adoré de la Cour ,
 Vous êtes d'Israël , & l'espoir & l'amour :
 Chéri de toutes parts , craint si vous voulez l'être ,
 N'êtes-vous pas des cœurs le mobile & le maître ?
 Toutes nos libertés suivent vos étendarts ,
 Et vous tournez nos vœux au gré de vos regards.
 Laissez-vous d'un coup d'œil errer la complaisance ?
 Vous portez dans un cœur la joie & l'espérance ,
 Et par un doux souri trop longtems mendié ,
 Un service d'Etat se trouve assez payé.

J O N A T H A S.

Crois-tu que d'une Cour l'hommage peu sincère
 Aux cœurs tels que le mien puisse avoir de quoi
 plaire ?

N'ai-je pas vu cent fois son zèle intéressé
 Aux portes du Palais follement empressé ,
 Prostituer l'encens de son culte frivole ,
 Puis au moindre revers fouler aux pieds l'idole.
 Entouré de flatteurs sous le titre d'amis ,
 A leur feinte amitié j'ai sçu mettre le prix.
 J'ai levé de leurs fronts les masques politiques ,
 Deviné leurs regards toujours énigmatiques ,

Découvert les faux jours de leurs airs concertés ,
leur souplesse , leurs soins , leurs souris apprêtés ,
Et de leurs cœurs que guide ou l'espoir ou la
crainte

J'ai sçu depuis longtems percer le labyrinthe.

Juge , cher Phinées , si je connois la Cour ,
Et si je dois aimer un si triste séjour.

Je ne me sens point fait pour ce séjour farouche ;
Et mon cœur est toujours d'accord avec ma bou-
che.

Oui , d'un simple sujet né dans l'obscurité ,
Je prise plus l'amour & la sincérité ,
Que ces adorateurs dont le bruyant cortège
Nourrit l'orgueil des Rois d'un encens sacrilège.

PHINE'ES.

L'heureux David sans cesse occupe votre cœur.

JONATHAS.

Je ne te puis cacher mon trouble & ma douleur.
Rappelle-toi ces jours où d'un affreux Génie
Mon pere commença d'éprouver la manie.
David par ses doux chants & ses tendres accords ;
De ce funeste mal suspendit les efforts.
Sa candeur , sa vertu , son air , son innocence ,
Tout fut avec mon cœur pour lui d'intelligence :
Tu le sçais ; mais depuis que secondé du Ciel ,
Son bras du fier Géant sauva tout Israël ,
De ce moment mon ame à la sienne attachée ,
N'en peut que par la mort jamais être arrachée.
O tendresse ! ô David , viens , hâte ton retour !
Tu me tiens lieu d'Etats , de Couronne , de Cour ;

Mais que dis-je ? pour prix de ma tendresse extrême ,

Un pere furieux veut perdre ce que j'aime.
C'est peu de te bannir ; il te fuit , & sa main
Peut-être en ce moment va te percer le sein ,
Tandis que Jonathas...

P H I N E ' E S.

Blamerez-vous un pere ?
Et d'un rival vous-même esclave téméraire ,
(Car il ne s'agit plus , Prince , de vous flatter ,
Et mon zele pour vous ose enfin éciatter.)
Esclave d'un rival qui n'aspire qu'au thrône ,
Voulez-vous de vos mains lui ceindre la couronne ?
Toute la Cour gémit de votre aveuglement.

J O N A T H A S.

Je vois de cette Cour le secret mouvement :
J'estime ta candeur , & je respecte un pere ;
Mais , crois-moi , j'ai fondé cet horrible mystere :
Tel est des Favoris l'artifice éternel ;
Le mérite à leurs yeux est toujours criminel ;
L'innocence n'a rien que leur fiel n'empoisonne ,
Et la vertu chez eux jamais ne se pardonne.
„ David sauve l'Etat ; son zele est dangereux :
„ Il est digne du thrône ; il y porte ses vœux : “
C'est pour le perdre enfin que leur bouche le loue.
Rois , de vos passions c'est ainsi qu'on se joue :
Ainsi d'un Roi jaloux aigrissant les transports ,
Ils font contre David mouvoir mille ressorts ,
Et de tous nos malheurs , moins auteur que com-
plice ,

Saül arme l'envie , & fert leur artifice.
Victime du respect pour un pere séduit ,
David , dois-je benir la main qui te poursuit ?
Dois-je être ami perfide , ou bien fils infidèle ?

P H I N E' E S.

Le Ciel a décidé. David n'est qu'un rebelle :
Pardonnez cet effort de ma témérité.
Au soin de votre gloire & de la vérité.
Je sçai quelle créance & quelle estime est dûe
Aux rapports d'une Cour à l'intérêt vendue.
Ses détours , ses replis , ses odieux complots ,
Tout appelle du Ciel les trop justes fleaux.
Saül même infidèle au Dieu de nos ancêtres ,
Me fait craindre un revers , & trembler pour mes
maîtres.

C'est ce qui rend David criminel à mes yeux :
Israël a pour lui des soins séditieux ;
D'un peuple qui l'adore il reçoit les hommages ;
Moins en sujet qu'en Prince assuré des suffrages.
Trop habile dans l'art de regner sur les cœurs ,
S'il n'a pas la couronne , il en a les honneurs.
Mais fût-il innocent , un Sujet trop aimable
Aux yeux du Souverain doit passer pour coupable.

J O N A T H A S.

Qu'oses-tu dire ? hélas ! David persécuté
S'arme contre son Roi de sa fidélité :
Aux fureurs de mon pere opposant l'innocence ,
Il n'a que ses vertus & le Ciel pour défense.
Non , non , loin de céder à la soif de regner
S'il regne sur les cœurs , c'est pour nous les ga-
gner.

F iiij

Moi-même je l'ai vu du sein de la victoire
 Renvoyer à Saül tout l'éclat de sa gloire.
 Cesse encore une fois , cesse de l'outrager :
 D'un injuste soupçon Dieu saura le venger.

PHINEES.

Ainsi donc de Saül méprisant la colere ,
 Vous prenez l'intérêt d'un ami contre un pere ;
 Et l'objet de sa haine est celui de vos soins.

JONATHAS.

Qu'il cherche un ennemi que je puisse aimer moins :
 Laisse-moi me livrer à mon inquiétude.

SCENE II.

JONATHAS *seul.*

Ils ne reviennent point. Cruelle incertitude !
 Mes Bergers vers David par mon ordre partis
 Seroient-ils dans la route égarés ou surpris !
 Ah David ! je le vois , tu fuis de ville en ville ,
 Et l'ingrat Israël te refuse un asyle.
 Mon pere te poursuit , & pour comble d'effroi ,
 Mes avis n'auront pu pénétrer jusqu'à toi.
 Trahi de tous côtés , forcé de me contraindre ,
 On m'arrête ; on me fait un crime de te plaindre.
 Juste Ciel !... Mais que vois-je ? ah , Bergers ,
 est-ce vous ?
 Que fait David ? parlez.



S C E N E I I I.

JONATHAS , DEUX BERGERS.

I. B E R G E R.

SEIGNEUR , pardonnez-nous ;
Saul de ses soldats couvrant toute la plaine ,
A rendu fort longtems notre recherche vaine.
Nous demandions David aux Echos d'alentour ;
Ils ont presque trahi nos soins & votre amour :
Des soldats attentifs ont pensé nous surprendre ,
Et personne d'abord n'a pu nous rien apprendre.

J O N A T H A S.

Ah ! que me dites-vous ?

I I. B E R G E R.

Désespérés , confus ;
Nous pleurions votre zele & nos pas superflus ,
Quand un homme inconnu dans un bois solitaire ;
De tout notre voyage a percé le mystere.
Il nous a dit : Allez , dites à Jonathas
Que David pour ressource a le Dieu des combats ,
Et qu'il vient sous son nom bravant toute l'armée ,
Rassurer d'un ami la tendresse allarmée.

I. B E R G E R.

Mais outre ce discours que l'Inconnu nous fit ,
D'un fait presque incroyable écoutez le récit.

Saül passoit , dit-il , près d'une grotte obscure ;
 Du sein de ce rocher couloit une onde pure.
 Seul il entre : il s'assit sur le bord du ruisseau ;
 Il étanche sa soif dans le courant de l'eau.
 David caché dans l'ancre admiroit en silence
 Que le Ciel eût livré Saül à sa vengeance.
 Mais il retint sa troupe & dit en frémissant :
 „ Gardez-vous d'attenter sur l'Oinct du Tout-
 puissant. “

Toutefois il s'avance , & sans bruit il enleve
 Un ornement Royal qu'il coupe de son glaive :
 Le Roi sort. David suit ; & tombant à ses pieds :
 Voyez , dit-il , Seigneur , l'état où vous étiez !
 Où pouvoit me porter une rage insensée ?
 Mais non , loin d'en former l'exécrable pensée ;
 Je me reproche même une ombre d'attentat.
 Ce voile entre mes mains est un crime d'Etat :
 Le sort me rend coupable en m'offrant votre tête :
 Vous pouvez m'en punir ; la mienne est toute prête.
 Punissez un projet que je n'ai pas conçu ;
 Le peu qu'a fait mon bras montre ce qu'il a pu :
 Vengez-vous du hazard qui seul fait mon offense ;
 Mon cœur avec ce fer n'est point d'intelligence ;
 Mais ce fer criminel tournez-le contre moi :
 Peut-on être innocent pouvant perdre son Roi ?

J O N A T H A S.

Ainsi combat David , & telle est sa victoire.
 Que fit le Roi ?

I I. B E R G E R.

Surpris , comme vous pouvez croire ;

Les armes à l'instant lui tomberent des mains ,
Je suis , s'écria-t-il , le dernier des humains.
Viens , David , viens mon fils , consens que je
t'embrasse ,
Et qu'à mon tour enfin je te demande grace.

J O N A T H A S.

O victoire , ô succès ! ô Dieu maître des cœurs !

I. B E R G E R.

Il n'est pas tems , Seigneur , de flatter vos dou-
leurs.

Le Roi , (nous l'avons sçu d'une bouche fidèle)
S'est bientôt repenti d'une action si belle.

Vainement son courroux a paru se calmer ;

Un Ministre envieux a sçu le rallumer.

Il revint sur ses pas , & par un prompt supplice

Il fit des Prêtres saints un cruel sacrifice ;

Femmes , vieillards , enfans , il les immola tous ;

Monument éternel d'un horrible courroux ,

Leur ville fume encore , & sa faute secrète

C'est d'avoir à David pu servir de retraite.

J O N A T H A S.

Dieu , quel pere , & quel Roi !

I I. B E R G E R.

Pour surcroît de malheurs

David n'a plus d'asyle , & parmi tant d'hor-
reurs ,

L'épouvante a glacé tous ceux qui dans la fuite

Auroient pu de Saül arrêter la poursuite.

On songe à le livrer , & peut-être demain

Notre Héros verra terminer son destin.

JONATHAS.

Ne délibérons plus , prévenons la tempête.
 Mon ami va périr , & mon pere m'arrête !
 Et j'obéis encore ! ah , grand Dieu , j'en frémi ;
 Est-il rien qui ne cède au salut d'un ami ?
 D'un inique devoir l'amitié me dispense ,
 Et tu me punirois de mon obéissance.
 Aux fureurs de Saül courons jeter un frein :
 Ses coups avant David me perceront le sein.

S C E N E I V.

Les mêmes , PHINE'ES.

PHINE'ES.

SEIGNEUR , un étranger erre dans ce bocage :
 Il vous nomme.

JONATHAS.

David à d'autres soins m'engage.
 Détourne des témoins les regards curieux ,
 Et dérobe mon trouble & ma fuite à leurs yeux.
 Je pars.



S C E N E V.

DAVID, ABIATHAR.

DAVID *déguisé en Berger , la lance
de Saül à la main.*

A BIATHAR , sers mon impatience ;
Amene Jonathas : cache lui ma pré-
fence ;

Je veux jouir ici de son étonnement.

S C E N E V I.

DAVID *seul.*

Q U E je chéris l'erreur de ce déguisement !
Plein du doux souvenir qu'en vain il me re-
trace ,
J'oublie en ce moment ma peine & ma disgrâce :
Je crois revoir encor mes plaines , mes côteaux ,
Et la houlette en main conduire mes troupeaux.
David jadis berger , puis objet de l'envie ;
Dieu ! quels jours différens ont partagé ma vie !
Fortune , qu'as-tu fait de ma félicité ?
Qu'êtes-vous devenue , heureuse liberté ,
Où , sans connoître encor la Cour & ses ca-
prices ,
D'un état ignoré j'ai goûté les délices ?

Courtisan malgré moi ; craint , haï , caressé ;
J'ai perdu mon repos dans la gloire éclipsée ,
Gendre du Souverain , & Souverain moi-même ,
Je dois , dit Samuel , porter le Diadème.
Que cet honneur fatal m'a coûté de chagrins !
Plus de nuits sans frayeurs , & plus de jours se-
reins.

Saül , l'ingrat Saul a conjuré ma perte :
Sous cent formes la mort à mes yeux s'est offerte.
Mais ce qui dans mes maux comble mon déses-
poir ,
C'est le parfait ami que David va revoir.
Et quel ami , grand Dieu ! toi seul sçais le con-
noître ;

Vertueux dans un rang où l'on rougit de l'être ,
Tendre pour les amis , fidèle à l'étranger ,
Il a le cœur d'un Prince , & les mœurs d'un ber-
ger.

Je ne trouve qu'ingrats ; seul il me plaint encore :
Il partage mes maux : Malheureux il ignore
Que je dois occuper son trône malgré moi.
Ciel ! si je te suis cher , révoque cette loi.



S C E N E V I I.

DAVID , JONATHAS , PHINE'ES ,
ABIATHAR , LES DEUX BERGERS.

ABIATHAR à *Jonathas* ,
en montrant David.

P ARLEZ à ce Berger , Seigneur.

I. B E R G E R à *Jonathas.*

Quelle rencontre !

L'Inconnu qui nous vit , à nos yeux se remontre.

J O N A T H A S.

Ciel , c'est David !

D A V I D.

Oui , Prince , & par ce prompt retour ;
Malgré mille dangers , jugez de mon amour.

Sous ce déguisement traversant une armée ,

J'ai trompé sa fureur à me perdre animée.

Ces Bergers qui m'ont vu ne me remettent pas ;

J'ai trompé tous les yeux hors ceux de Jonathas.

(*Abiathar se retire.*)

J O N A T H A S *en embrassant David.*

Cher ami... Mais je vois la lance de mon pere :

Que portez-vous ?

D A V I D.

La paix : vous sçaurez ce mystere.

Le Roi , vous , & David , tous seront satisfaits :

Cette lance en un mot est le nœud de la paix.

Est le nœud de la paix ! ô mystère , ô prodige !
 Mes yeux ne sont-ils point éblouis d'un prestige ?
 Est-ce David enfin qu'aujourd'hui je revoi ,
 David dont le danger me pénétroit d'effroi ?
 Lui pour qui j'ai tremblé depuis un mois d'absence
 Victime du devoir & d'une obéissance
 Qu'a pu seul m'imposer ton amour malheureux ?

DAVID.

Seigneur , en me suivant vous nous perdiez tous
 deux.

JONATHAS.

Non , malgré mon respect pour un pere parjure ,
 L'amitié dans mon cœur étouffoit la nature ,
 Je courois à l'instant le fléchir , le braver ,
 M'opposer à ses coups , me perdre & vous sauver.

DAVID.

Rendez graces au Ciel qui vous épargne un crime.
 Mon amitié toujours sans tache & légitime ,
 Ne vous permettra rien contre un pere en cour-
 roux :

Le Dieu qui nous unit me sauvera sans vous.

JONATHAS.

Ami trop vertueux ! mais quand tout m'aban-
 donne ,
 Dis-moi quel bon destin à mes vœux te redonne ;
 Quel miracle , dis-moi , te ramene en ce lieu ?
 A qui dois-je un bienfait si rare ?

DAVID.

A notre Dieu.

C'est

C'est lui , vous le voyez , qui parmi tant d'allarmes

Me tient lieu de rempart , de bouclier & d'armes.
J'ai vu mille tombeaux s'entr'ouvrir sous mes pas ;
Tout offroit à mes yeux l'image du trépas.

Saül , (dois-je le dire ! avez-vous pu l'entendre ?)
M'a presque enseveli sous une ville en cendre.

O vengeance ! ô fureur ! ô cris ! ô murs sacrés !
J'ai vu tomber pour moi cent Prêtres massacrés ;
Et de ce noir forfait que détestoit l'armée
Il a fallu charger un monstre d'Idumée.

Doëg ce favori , ce lâche Idumén ,
Versa seul tant de sang pour arriver au mien.
Malheureux ! & c'est moi qui causai tous ces crimes :

Ils sauverent David , ils en font les victimes.
Que n'ai-je péri seul ! mais Dieu qu'on veut
braver ,

Quand je cherche la mort , s'obstine à me sauver.
Saül , (on vous l'a dit ,) s'est vu dans ma
puissance ;

J'ai freiné ; mes guerriers voloient à la vengeance ,
A leurs barbares mains j'ai couru l'arracher :
J'ai cru fléchir son cœur , & n'ai pu le toucher.

JONATHAS.

Ciel , pourquoi suis-je né d'un pere si coupable ?

DAVID.

D'un pere injuste & fier soyez fils équitable ,
Respectons dans le Roi jusques à ses fureurs ,
Et laissons faire au Ciel qui sçait changer les cœurs.

Oui , ce jour est venu : jugez par cette lance
Du projet que je forme , & de mon esperance.
Hier sur un rocher qu'environnoit le Roi
Je me croyois surpris , & c'étoit fait de moi ,
Un silence subit regna dans la campagne :
Je descends vers le camp : un guerrier m'accom-
pagne ,
Du plus profond sommeil tous goûtoient le repos :
Le Ciel sembloit sur eux verser tous les pavots.
Dans la tente du Roi j'entre aussitôt sans peine ,
Et je vois à ses pieds cette lance inhumaine
Dont il m'a tant de fois voulu percer le flanc.
(Me préserve le Ciel de la teindre en son sang !)
Je l'emporte , je fors , & laisse dans sa tente
En mots enveloppés cette énigme innocente :
„ Retournez au Palais , & vous retrouverez
„ Ce que par-tout ailleurs en vain vous cher-
„ cherez. “
Il vient ; je vais lui rendre & ce fer & ma vie
Satisfait que par l'un l'autre me soit ravie :
Ne m'en détournez point.

JONATHAS.

Cruel , que faites-vous ?

Songez que vos bienfaits vont armer son courroux.
Fuyons.



S C E N E V I I I.

Les mêmes , A B I A T H A R *revient.*

(*On entend un bruit de guerre.*)

A B I A T H A R à David.

LEs Philistins ont inondé la plaine ;
Le Roi qu'ils ont surpris ne se défend qu'à peine ;
Et vos braves Guerriers vous cherchent avec moi.

D A V I D à Jonathas.

Allons , Prince , volons au secours de mon Roi.
(*Marche guerrière.*)

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ABIATHAR, PHINE'ES.

ABIATHAR.

QUE ne produira pas cette grande journée ;
Puisque notre secours en fait la destinée !
Oui , David est vainqueur ; les Philistins épars
Tout déguisé qu'il est , tombent à ses regards.
Mais au seul Jonathas il en donne la gloire ,
Et le Roi croit encor qu'il ne doit la victoire
Qu'à la valeur d'un fils qu'il a vu s'exposer.
Garde-toi , Phinéas , de le défabuser ,
Il croit David bien loin , ne faisons point éclore
Le secret d'un retour que l'on veut qu'il ignore.
Jonathas nous l'ordonne ;

PHINE'ES.

Il doit compter sur moi ;
David même connoit & mon zele & ma foi.
Mais sçachez , s'il paroît , que la Cour politique
Attendra que le Roi sur son sujet s'explique ,
Prête à traiter ce Prince odieux ou cheri ,
En criminel d'Etat , ou bien en favori.
Vous-même la verrez par ressorts effrayée
Regler sur le Roi seul sa crainte étudiée ;

Et pour vous dire tout , l'adroit Iduméen
Sera de votre sort l'arbitre souverain.
Mais quoique vertueux , David , je le confesse ,
Semble de Jonathas abuser la tendresse.
Il veut regner.

ABIATHAR.

Helas ! loin d'en être jaloux ;
Il nous rend à Saül fidèles malgré nous.
Moi-même , dont le Roi fit égorger le pere
Reste d'un si beau sang , & d'une ville entiere ,
Du carnage des miens encore ensanglanté ,
(Pardonne ce soupir à mon cœur irrité :)
Moi , dis-je , que le Ciel en me sauvant la vie
Sembloit autoriser à venger ma patrie ,
Par les soins de David oubliant ces horreurs ;
J'étouffe ma vengeance & dévore mes pleurs.
Le Roi vient ; je l'entends. Adieu , je me retire :
Ne lui dis , Phinées , que ce qu'il faut lui dire.

S C E N E I I.

SAUL, DOEG, PHINE'ES, Suite.

PHINE'ES.

JONATHAS fuit , Seigneur , un reste d'ennemis ;
Son amour dans vos bras l'aura bientôt remis
Et je préviens vers vous le zele qui le presse.

SAUL.

Sa victoire m'est chere , autant que sa tendresse.

Retirez-vous...

SCENE III.

SAUL, DOEG.

SAUL.

GRAND Dieu , que ton bras me punit !
Je n'ai qu'un fils cheri ; l'ingrat aime David ,
Et le Ciel avec eux toujours d'intelligence
Ravit l'un à mes vœux , & l'autre à ma ven-
geance.

Mon ennemi m'échappe , & pour comble d'ennui ;
Ce fils qui le protege est encor mon appui ;
Et prêt à le punir , ce signalé service
Défame mon courroux , & suspend ma justice.

DOEG.

Seigneur , il ne faut plus vous venger à demi ;
Pour punir votre fils , perdez votre ennemi.
Mais sçachons ménager une vengeance aisée.
Flattons de Jonathas la tendresse abusée ,
Attirons l'un par l'autre ; & ces appas offerts
Feront tomber David de lui-même en nos fers ;
D'une paix simulée il sera la victime ;
Jouissez de sa mort , & chargez-moi du crime.
Je suis Iduméen , & vous ferez vengé ,
Par ce fer dans le sein des Levites plongé.

Ainsi , fans le vouloir , en servant votre haine ,
Jonathas deviendra l'instrument de sa peine ,
Et sous ce voile heureux David & votre fils
Seront différemment l'un par l'autre punis.
Employez une feinte utile & salutaire ,
Et ne rougissez plus d'un crime nécessaire.
La feinte est la ressource , & l'asyle des Rois :
C'est comme la vengeance , un de leurs premiers
droits

Couvrît-elle un forfait , le Sceptre le pardonne ;
Et qui ne sçait pas feindre est indigne du thrône.

S A U L.

Conduis tout. Malgré moi je te remets mon fort ;
Le Ciel qui me poursuit m'arrache cet effort.

S C E N E IV.

Les mêmes , J O N A T H A S , Suite
de Guerriers.

(On entend un bruit de trompette.)

J O N A T H A S.

JE ne viens point , Seigneur , plein d'une fausse
gloire ,
Vanter ici l'éclat d'une foible victoire.
Elle n'est point à moi. Si d'un heureux hasard
Mon bras a profité pour en prendre sa part ,
Vous le devez , Seigneur , à des mains étrangères
Qui doivent désormais vous devenir bien cheres.

G iiij

Mais je viens oublier dans vos embrassemens
Vos périls , vos rigueurs , mes foudris , mes tourmens.

S A U L.

Vous me sauvez le jour , pourquoi vous en défendez ?

Approchez , embrassez un pere juste & tendre ,
Qui vient moins vous punir que vous récompenser.
Un Pere...

JONATHAS.

Eh ! qu'ai-je fait , hélas , pour l'offenser ?
Mais laissons-là David l'objet de votre haine.

D O E G.

Que dites-vous ? le Roi va terminer sa peine.
Pour prix de vos lauriers on veut bien se calmer ;
Qu'il revienne on consent que vous osiez l'aimer.

JONATHAS à Doëg.

Le Roi peut m'expliquer sa volonté suprême
Et ce n'est point à vous de parler pour lui-même ;

(à Saül.)

Mais encore une fois , Seigneur , songez-y bien ,
Si je reviens vainqueur , vous ne me devez rien.
Un Guerrier plus heureux aujourd'hui vous délivre ,
Et je n'ai pu briguer que l'honneur de le suivre.

S A U L *surpris.*

Quel est-il ?

JONATHAS.

Prenez garde à ce que vous ferez ,
Voyez de quel laurier vous le couronnerez.

Libérateur du Thrône , & d'un pere que j'aime ,
Je dois le regarder comme un autre moi-même.
Le traitez-vous en fils ?

S A U L.

Mais d'où vient ce fouci ?

Quel est donc ce Guerrier ? qu'il vienne.

J O N A T H A S *montrant David.*

Le voici.

S C E N E V.

D A V I D non plus déguisé , Les mêmes.

S A U L.

A H David en ces lieux ! je suis trahi.

D A V I D *aux genoux de Saül.*

Mon pere ,

(Car enfin Jonathas se déclare mon frere
Et de si tendres noms doivent m'être permis
Puisque vous consentez à me traiter en fils.)
Mon pere... mais plutôt mon Souverain , mon
juge ,
Arbitre de mes jours , & pourtant mon refuge ,
Votre moindre sujet le plus soumis de tous
David ose tomber à vos sacrés genoux.
Voici de vos exploits l'instrument redoutable :
Il n'est point profané par les mains d'un coupable.
C'est par l'ordre du Ciel que j'osai l'enlever :
Jugez en quel état David dut vous trouver.

Votre vie en mes mains étoit encor livrée ;
La nuit avec le Ciel contre vous conjurée
Sembloit vous accabler du plus triste sommeil
Pour ne vous destiner qu'un funeste reveil.
Mais le cœur de David prenoit votre défense :
Pourquoi frémissez-vous ? je vous rends cette
lance ,

Le cruel Philistin vient d'en sentir les coups :
C'est assez qu'en mes mains elle ait vaincu pour
vous.

Recevez-la , Seigneur ; joignez-y mon épée :

(*Il met bas son épée.*)

Du sang des ennemis elle est encor trempée :
La grace que je viens vous demander enfin
C'est de me la plonger vous-même dans le sein.
Assez à mon sujet la discorde sanglante
A désolé les murs d'une ville expirante.
Je me reproche , hélas , ses valons ravagés
Et par l'Iduméen nos Prêtres égorgés.
Assez à Jonathas j'ai fait couler des larmes ;
Il est tems de calmer ma crainte & vos allarmes.
Perdez un vil sujet trop indigne du jour ,
Puisqu'il n'a pu , grand Roi , mériter votre amour.
Quoiqu' hélas !... car enfin suis-je un traître , un
parjure ?

Examinez mon cœur , la lumière est moins pure :
Hé qui poursuivez-vous , puissant Roi d'Israël ?
Un ver , un foible insecte , un timide mortel ,
Que pourtant par vos soins votre auguste famille
Honora du doux nom d'époux de votre fille.

Voyez quel est mon crime , & qui vous pour-
suivez.

Mais mon Roi s'attendrit : je revis ,
J O N A T H A S.

Achevez ;

Dieu juste , & vous mon pere , écoutez la nature ,
Ecoutez la vertu , confondez l'imposture ;
Ecoutez votre cœur , hélas il m'est connu ,
Par de lâches conseils on l'a trop prévenu ;
Je sçai par quels ressorts , & quel flatteur infame
A corrompu , Seigneur , la bonté de votre ame.
C'est à lui que j'impute , ainsi que Samuël ,
Tant de noirs attentats , & le courroux du Ciel.
C'est l'auteur de vos maux ; ordonnez son sup-
plice.

Mais que l'appui du thrône & d'Israël périsse !
Non encore une fois , ce n'est point votre cœur
Qui peut avoir conçu cette horrible noirceur.
Le Ciel vous parle encor , prevenez sa colere ,
Redevenez Saül , soyez Roi , soyez pere.

S A U L à David.

Levez-vous , non , Doëg , je n'y puis résister ;
Et contre la vertu je suis las de lutter.
Eloigne-toi.

(Doëg se retire en lançant des regards furieux sur
David & Jonathas.)



SCENE VI.

SAUL, JONATHAS, DAVID.

M SAUL.
Es fils... Ciel ! que vais-je leur dire ?
JONATHAS.

Pardonnez-vous , mon pere ?

SAUL.

Oui , mon courroux expire ;
Vous êtes mes enfans , l'amitié qui vous joint
Désormais dans mon cœur ne vous sépare point ;
Heureux si mon retour bannissant votre crainte
Méritoit quelque part d'une amitié si sainte :
Mais non ; trop d'attentats me rendent odieux ;
Et moi-même je suis exécration à mes yeux.
Cher David , ai-je pu d'une ame forcennée ,
Par de si noirs projets troubler ta destinée ?
Je te devois le trône , & te donnois la mort :
Deux fois de ta main seule a dépendu mon sort ;
Et par mille vertus ta vengeance annoblie ,
N'a payé mes forfaits qu'en me sauvant la vie :
Et je te haïrois ! soupçon né de l'erreur ,
Et vous , haine , sortez pour jamais de mon cœur.
J'ai peché ; je te fais cet aveu magnanime ,
Puisse-t-il expier ma fureur & mon crime !
Je ne te dirai point que trompés chaque jour
Les Rois sont le jouet d'une envieuse Cour ;

Que par de vains soupçons trop prompts à se
conduire ,

Ils trouvent cent flatteurs ardents à les séduire.

J'ai péché : cet aveu qu'arrachoit l'équité ,
Par la tendresse enfin vient de m'être dicté.

D A V I D *lui baisant la main.*

Ah , Seigneur...

S A U L.

Oui , grand Dieu , c'est toi que j'en atteste.

Oui , si mon cœur reprend un courroux qu'il dé-
teste ,

S'il veut perdre David , témoin de mes sermens ,

Epuisé sur Saül tes derniers châtimens.

(*Il embrasse Jonathas & David.*)

J O N A T H A S.

Mon pere , quel retour !...

S A U L.

Gardes , que l'on publie ;

Qu'avec l'heureux David je me réconcilie ;

Et qu'à tout Israël un superbe festin

De nos divisions puisse annoncer la fin !



S C E N E V I I.

JONATHAS, DAVID.

JONATHAS.

GRACE au Ciel, mon bonheur passe mon espérance :

Mais se peut-il , ô Dieu , qu'il soit en assurance ?
Quoi , nous pourrons revoir tranquilles dans nos murs

Naître encore une fois ces jours sereins & purs ,
Où bien loin d'une Cour vaine & tumultueuse ,
Egalement épris d'une ardeur vertueuse ,
Nos deux cœurs confondus , l'un dans l'autre épanchés ,

N'eurent point de secrets l'un pour l'autre cachés !
Ces jours où sans ennui dans une paix profonde
David & Jonathas se tenoient lieu d'un monde ,
Où plaignant de la Cour les vains amusemens ,
Et ses jeux emportés , & ses égaremens ,
Rougissant des excès d'une aveugle jeunesse ,
Nous puisions nos plaisirs au sein de la sagesse !
Momens si doux , si chers à notre souvenir ,
(Puis-je le croire) enfin vous allez revenir !
D'où vient donc cette crainte où mon cœur me rejette !

D A V I D.

De quel soin en effet votre esprit s'inquiète ?

Que craignez-vous ?

J O N A T H A S.

Doëg , oui ce vil favori

Que mon pere a chassé , que nous avons aigri ,

Et qui déjà peut-être avec un ris barbare

Jouit du repentir que l'ingrat nous prépare.

D A V I D.

Lui ! mais on le renvoie ,

J O N A T H A S.

Ah ! connoissez la Cour.

Le traître sçaura trop par un secret retour

Nous faire payer cher sa disgrâce & sa peine :

Je ne connois que trop sa brigue souterraine.

Voilà de la faveur l'équilibre fatal :

Un rival éloigné fait trembler son rival ;

L'un tient l'autre en suspens , & de loin le balance.

Ciel , rends mes soucis vains , & soutiens l'innocence ,

Ou s'il me reste encor quelque sujet d'effroi ,

Du moins ne fais tomber le péril que sur moi.



SCENE VIII.

Les mêmes , Troupe de BERGERS,
& de MUSICIENS.

I. BERGER *aux Princes.*

TOUS nos Bergers venus au doux son des mu-
fettes

Prennent auprès de vous leurs cœurs pour inter-
preter.

II. BERGER.

Par leur danse naïve & les plus tendres chants ,
Ils viennent vous marquer leurs plus doux senti-
mens.

JONATHAS.

Oui , Bergers , pour David j'accepte votre hom-
mage ;

Il vous chérit , un jour il fera davantage.

Oubliez-moi , Bergers , & ne chantez que lui.

DAVID.

Célébrez Jonathas ; ce Prince est votre appui.

DEUX MUSICIENS *chantent*

Chantons l'amitié mutuelle

De deux cœurs que le Ciel chérit ;

Vit-on tendresse plus belle ?

C'est la vertu qui les unit.

Jour

Jour heureux , aimable fête ;
 Vous avez séché leurs pleurs.
 Le calme après la tempête
 N'en a que plus de douceurs.

Puissent durer , puissent croître
 Leurs plaisirs & leurs honneurs ,
 Comme leurs noms sur ce hêtre ,
 Ou leur amour dans nos cœurs.

C H Œ U R.

Chantons , &c.

J O N A T H A S *aux Bergers.*

Puissent vos doux accens être un heureux présage
 Qu'on nous verra jouir du calme après l'orage !

D A V I D *aux Bergers.*

Seuls des paisibles biens vous goûtez la douceur ,
 Heureux , si vous sçavez sentir votre bonheur !

I. B E R G E R.

Redites-nous , Bergers , l'ingénieux Cantique
 Que chanta pour David l'allegresse publique ,
 Quand Goliath vaincu rassurant nos destins ,
 Vit tomber avec lui l'espoir des Philistins.

U N M U S I C I E N.

Saül frappe : à sa rencontre
 Mille ennemis sont renversés.
 Si tôt que David se montre ,
 Dix mille sont terrassés.

C H Œ U R.

Saül frappe , &c.

SCENE IX.

Les mêmes , PHINE'ES , ABIATHAR :

ABIATHAR.

DOEG est écarté. Sa faction tremblante
Suit déjà de David la faveur renaissante.

PHINE'ES.

Princes , l'on vous attend. Contentez les souhaits
D'un peuple qui prend part à cette heureuse paix.

ABIATHAR à David.

Venez de Samuël consoler la vieillesse ,
Il verse en ce moment des larmes de tendresse :
Content de vous revoir , dit-il , entre ses bras ;
Il ne demande plus au Ciel que le trépas ,
Et veut , plein des transports du zèle qui l'en-
flamme ,

Dans vos embrassemens exhaler sa grande ame.

Fin du second Acte.



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

DAVID, ABIATHAR.

ABIATHAR.

LA mort de Samuël change ce jour en deuil ,
Et presque dans le port nous fait trouver
l'écueil.

Oinct du Seigneur , sacré par le chef des Pro-
phètes ,

Israël sçaura-t-il désormais qui vous êtes ?

DAVID *tenant une lettre & un bandeau royal.*

Je pleure Samuël , mais avec mes regrets

Que n'a-t-il emporté ma vie & nos secrets !

Que ne peut ce cher mort , que ne puis-je moi-
même

M'ensevelir vivant avec ce Diadème !

Quel présent il m'a fait ! il m'ordonne en mourant

De soutenir des droits dont le Ciel fut garant.

De ce bandeau fatal , quand ma tête fut ceinte ,

Helas ! il m'en souvient , teint de l'onction sainte

Je promis , je jurai d'en remplir le devoir ;

Mais loin de Jonathas , pouvois-je alors prévoir

Que d'un ami si cher j'usurperois le thrône ?

Dieu puissant , je le sçai , ton arrêt me le donne ;

H ij

Mais si tu hais Saül, & si tu veux sa mort ;
 Son fils a des vertus dignes d'un meilleur sort.
 Laisse , laisse à ton peuple un monarque si juste ;
 Qui suis-je pour prétendre à cet honneur auguste ?
 Pour le ravir au Prince ! ah Ciel , de tant d'a-
 mour ,

Et de tant de bienfaits seroit-ce le retour ?
 Reprends tes dons ; rends-les à cet ami fidèle ;
 Il fera des bons Rois le pere & le modèle :
 Et le sceptre n'a rien qui me puisse tenter ,
 S'il faut à si haut prix que je l'ose acheter.

A B I A T H A R.

Oui , je plains Jonathas ; mais l'Arbitre suprême
 Oste , comme il lui plait , ou rend le Diadème :
 Et sans approfondir ses secrets jugemens ,
 Vous devez immoler vos plus chers sentimens.

D A V I D.

Si la voix d'un amour aussi juste que tendre ,
 A ton cœur comme au mien pouvoit se faire en-
 tendre ,
 Que bientôt écoutant les cris de l'amitié
 Tu trouverois mon sort bien digne de pitié !
 Ce n'est pas d'aujourd'hui que mon ame sensible
 S'est fait de son bonheur une image terrible.
 Nuit & jour accablé du plus pesant fardeau ,
 Mille fois de mes pleurs j'ai mouillé ce bandeau ;
 Et lorsque Jonathas ignorant ce mystère ,
 Déployoit à mes yeux son ame toute entiere ,
 Dans un secret repli mon cœur cachoit ce soin ;
 L'unique dont le sen n'ait pas été témoin.

Ah ! quand il protestoit que sa main liberale
Rendrait ma destinée à son pouvoir égale ;
Croi qu'alors , en songeant que je devois regner ,
Mon cœur sentit des coups dont il a dû saigner.
Combien de fois plaignant sa crédule espérance ,
Me suis-je reproché mon barbare silence !
Interdit , déchiré , prêt à le détromper ,
La vérité cent fois a pensé m'échapper.
Mais j'espérois toujours que devenu propice
A ses rares vertus le Ciel rendrait justice ,
Ou que la mort enfin lassé de fuir mes pas ,
En dégageant David , serviroit Jonathas.

A B I A T H A R.

Vain espoir ! Samuël , & le souverain Maître
Qui vous font notre Roi , vous ordonnent de l'être,
Soyez-le.

D A V I D.

Samuël a peut-être éclaté.

Dieu ! que dira Saül ? que ta fidélité
Cache au moins pour un tems ce mystère funeste ,
Le Ciel & l'amitié décideront du reste.
Ah ! voici Jonathas.



S C E N E II.

JONATHAS, PHINE'ES, Les mêmes.

PHINE'ES *à Jonathas en entrant.*

LE fait est vrai, Seigneur ;
Samuël a parlé ; sortez enfin d'erreur ;
Vous blâmiez mes soupçons, David les justifie.
Au desir de regner l'ingrat vous sacrifie.

JONATHAS.

N'importe ; il faut garder un silence profond.

DAVID *à part.*

Que sa présence, ô Dieu, m'agite & me confond !

JONATHAS *s'avançant vers David.*

Je vous cherchois, Seigneur,

DAVID.

Moi, Seigneur ?

JONATHAS.

Oui, vous-même ;

Puis-je être si longtems sans revoir ce que j'aime ?

Mais d'où vient ce silence, & cet étonnement...

Seigneur ?

DAVID.

Ce titre seul en est le fondement.

Quoi Jonathas l'emploie, & c'est moi qu'il appelle !

JONATHAS.

Ce titre ne dément mon amour ni mon zèle.

Sans cesser d'être ami , je traite ainsi mon Roi.

DAVID *effrayé.*

Où suis-je ? ah Samuël , où me réduis-tu ?

JONATHAS.

Quoi ?

Que dites-vous ?

DAVID.

Cher Prince , il n'est plus tems de feindre ;

A quel cruel aveu venez-vous me contraindre ?

Quel mot de votre bouche , hélas vient d'échapper.

PHINEES à *Jonathas.*

Je ne puis plus me taire : il faut vous détromper !

David est criminel ; son trouble le décèle :

ABIATHAR.

Jamais on ne le vit plus grand ni plus fidèle.

DAVID *donnant à Jonathas le bandeau royal.*

Cher Prince , recevez ce bandeau de ma main ,

Et souffrez que Saül finisse mon destin.

Mais pour vous dévoiler mon ame toute nue ;

Daignez lire ces mots , la main vous est connue ;

Après cela jugez entre le Ciel & moi ,

Et votre arrêt sera ma souveraine loi.

JONATHAS *lit.*

Samuël mourant : à David Oinēt du Seigneur ;

Roi d'Israël.

„ Au nom du grand Dieu de vos Peres ;

„ Souvenez-vous du rang où je vous élevai ,

„ Regnez après Saül , le Ciel l'a reprouvé.

„ Les vertus de son fils au Très-Haut sont bien

„ cheres ;

„ Mais pour David le Sceptre est réservé.

Sur cet ordre du Ciel , qu'un Prophète m'annonce ,

Que voulez-vous , David , que Jonathas prononce ?

DAVID.

Ma mort. Gardez ce don que j'ose vous offrir ;
Plaiguez un tel rival , & laissez-le mourir.

JONATHAS.

Que je laisse mourir mon rival , que je regne ;
Qu'en vous sacrifiant je vous aime & vous plaig-
ne ;

Qu'à ce prix je sois ceint de ce bandeau royal !
Est-ce ainsi que David m'avoûroit pour rival ?
Cruel , m'avez-vous cru si peu digne de l'être ;
Qu'il fallût par ces traits à vos yeux le paroître ?
M'avez-vous donc jugé moins genereux que vous ?
De ma gloire à mon tour suis-je si peu jaloux ,
Que tout l'éclat d'un rang promis à ma naissance ,
Avec mon amitié puisse entrer en balance ?
Mon cœur (vous le sçavez , je vous l'ai dit cent
fois ,)

Eût-il en son pouvoir vingt sceptres à son choix ;
Malgré l'ambition , malgré toute la flamme
Dont la soif de regner peut embraser une ame ;
Content d'aimer David , & de le couronner ,
Ne les accepteroit que pour vous les donner. !
Si Dieu m'ôte le seul qui fût en ma puissance ;
Il ne fait que remplir mes desirs par avance.
David me rend mes droits , soyons donc concurrens :
Vous me cede^z le thrône , & moi je vous le rends ;

Ami , si je me plains d'une amitié si chere ,
C'est d'avoir craint pour moi cette épreuve légère ;
Comme si Jonathas sans honte & sans chagrin ,
N'eût pu dans un ami chérir un Souverain.

D A V I D.

Ne me reprochez point un si cruel office ,
Je gardois un secret qui m'étoit un supplice.
Par ma confusion n'êtes-vous pas vengé ?
Du cœur de Jonathas David a mieux jugé ;
J'ai pu lui confier cet odieux mystère :
Mais il est des secrets que l'amitié doit taire.
J'ai craint , je l'avoûrai , ces genereux refus ,
J'ai craint ce que je vois , ma honte & vos vertus ;
Et mon unique espoir fut celui qui me reste ,
D'emporter chez les morts un présent si funeste.
Ne me retenez plus : le thrône est votre bien ,
Reprenez-le , Seigneur , & laissez-moi le mien.
C'est en mourant , grand Dieu , que je te justifie ;
Si je ne puis armer Saül contre ma vie ,
Je vais aux Philistins abandonner mon sort.

J O N A T H A S.

Cher David , arrêtez , que parlez-vous de mort ?
Ah ! si pour que l'un regne , il faut que l'autre
meure ,
Ordonnez , Dieu puissant , que j'expire sur l'heure.
Mais un vil intérêt doit-il nous séparer ?
Dois-je rougir de voir mon ami prospérer ?
Sommes-nous donc , ô Ciel , de ces Princes vul-
gaires ,
Qui ne connoissent plus amis , parens , ni freres ?

De ces monstres sortis du gouffre des enfers ;
 Qui pour dominer seuls renversent l'Univers ?
 Fils de Roi je sens trop tout ce que vaut un trône ;
 C'est en voyant son prix que mon cœur vous le
 donne.

Dois-je donc en rougir ? qu'en peut dire la Cour ?
 Elle m'a cru Héros ; je le suis en ce jour.
 J'ai gagné sous ses yeux de sanglantes batailles ;
 Et fait aux Philistins pleurer des funérailles.
 J'ai prodigué mon sang : je fais plus aujourd'hui ;
 Je donne à tout l'Etat un plus fidèle appui.
 C'est une amitié sainte à qui je rends hommage.
 Qu'Israël soit heureux : m'en faut-il davantage ?
 Loin de me condamner , l'équitable avenir
 Ne cessera sans doute un jour de me benir.
 Jonathas , dira-t-on , des amis le modèle ,
 Préfère même au sceptre une amitié si belle.
 David en fut plus digne , & le Ciel en fait foi ;
 Mais Jonathas sans trône en devint plus que Roi.

A B I A T H A R.

O Prince digne , hélas , d'un pere moins barbare !

D A V I D.

O Dieu , vit-on jamais une vertu plus rare !
 Quel doit être le cœur des Rois que tu chéris ,
 Si Jonathas entr'eux ne peut être compris !
 Je le vois , Dieu vengeur , je perce le mystère ;
 Ta main en m'élevant voulut punir le pere ,
 Et faire voir au fils que perdant tous ses droits ;
 Il devra moins le sceptre à son sang qu'à ton
 choix.

Content d'humilier un Roi que tu reprouves ,
Tu cheris Jonathas , pour un tems tu l'éprouves ;
Et certain désormais de sa fidélité ,
Tu veux lui rendre un don qu'il a trop mérité.

J O N A T H A S.

Je ne m'aveugle point ; & Dieu dans sa colere ;
Punit souvent le fils des forfaits de son pere.
Mais est-ce me punir que de te faire Roi ?
Ah ! Dieu juste , à ce prix puni-moi , venge-toi.
Mon cœur trop satisfait , sûr de son innocence ,
En détestant le crime en aime la vengeance.
Mais il ne s'agit plus , David , de balancer.
Différer d'obéir à Dieu , c'est l'offenser.
Recevez ce bandeau qu'il veut que je vous rende ;
C'est moi qui vous en prie , & lui qui le com-
mande :

Et si ce n'est assez du Dieu que vous craignez ;
Comme ami , comme Roi , je l'ordonne , regnez.

P H I N E' E S.

Ciel ! de ces deux rivaux couronnez la constance.

(*Il apperçoit Saül.*)

Ah ! Princes , le Roi vient ; évitons sa présence ;
Doeg suit , c'en est fait , & Saül est instruit.

(*Ils se retirent.*)



S C E N E I I I.

S A U L , D O E G.

D O E G.

DE votre indigne paix , Seigneur , voilà le fruit.

Je l'avois trop prévu : les ingrats vous trahissent ;
 D'accord avec le Ciel contre vous ils s'unissent ,
 Et Jonathas livrant la couronne à David
 S'arme de vos bienfaits , se perd & vous punit.
 Allez ; ne craignez plus qu'un vain serment vous
 lie ,

Et sacrifiez tout quand on vous sacrifie.

S A U L.

Impitoyable Dieu , puisqu'en vain je te fers ;
 Puisque tu me trahis , j'ai recours aux enfers !
 (à Doëg.)

La Pythonisse enfin te fait-elle connoître
 Qu'à mes yeux Samuel doive bientôt paroître !

D O E G.

Ciel !

S A U L.

Que vois-tu !

D O E G.

Je vois un vieillard dont l'aspect
 Et le port plus qu'humain inspirent le respect.
 Il s'éveille. Ses yeux lancent des regards sombres

O Dieu ! c'est Samuel qui sort du sein des Ombres.
Le voici.

S C E N E I V.

Les mêmes , S A M U E L *couvert
d'un crêpe noir.*

L' O M B R E *à saül.*

M A L H E U R E U X , quel coupable re-
mords

Te force de troubler mon repos chez les morts ?

S A U L.

Helas ! mille malheurs ont menacé ma tête ;
Dieu se tait ; & je viens conjurer la tempête.

L' O M B R E.

Pourquoi m'interroger ? hé que pourrois-je moi ;
Puisque le Tout-Puissant s'est retiré de toi ?
Rappelle en ton esprit cette pitié maudite
Qui te fit épargner le sang Amalécite ,
Peuples par le Très-Haut à perir condamnés ;
Tandis que par tes mains des sujets consternés ;
Ministres du Seigneur , enfans , vieillards & fem-
mes ,

En protégeant David , ont vu trancher leurs trames ;
Tu vas voir s'accomplir ton destin & le sien ;
Le sceptre est son partage , & la mort est le tien ;
Pour perdre ce rival & prévenir ta chute ,
Ta jalouse fureur en vain le persécute ;

Un invisible bras le protège , & te fuit ,
 Demain je te verrai dans l'éternelle nuit.
 Victime des fleaux que le Seigneur t'envoie ,
 Ton camp , des Philistins , va devenir la proie.
 Jonathas tombera dans le sein paternel :
 Dieu lui réserve un sceptre en son regne éternel.
 Enfin , ce fier Doeg ministre de ta haine ,
 Par une mort trop douce en recevra la peine.
 Adieu. (*Saül tremblant tombe sur Doëg.*)

D O E G.

Vous frémissez ! parons ce coup fatal ,
 Et du moins baignons-nous dans le sang d'un rival.

S A U L.

Fais venir Jonathas.

S C E N E V.

S A U L *continue.*

ET toi , farouche haine ;
 Vien rompre mon destin , ou couronner ma peine ,
 Inonde tout de sang. Thrône , si je te perds ,
 Puisse-tu dans ma chute entraîner l'Univers !



S C E N E V I.

JONATHAS, SAUL.

S A U L.

Vous m'êtes cher , mon fils , & jusqu'à ma colere ,

Tout a dû vous parler de cet amour de pere.

Je regne , c'est pour vous ; mille soucis cachés ,

Mille dangers affreux à ce rang attachés

M'ont fait payer bien cher la vaine complaisance

Qu'inspire à tous les Rois la suprême puissance :

Mais je regne , & du Thrône où l'on s'est vu monté ,

On ne peut sans horreur se voir précipité.

Pour conserver ce rang où le sang vous appelle ,

Dieu ! que n'a point tenté mon amour paternelle !

Mais l'ennemi l'emporte , & par l'arrêt du Ciel ,

Si vous n'obéissez , c'en est fait d'Israel.

J O N A T H A S.

Quel ennemi nouveau menace la patrie ?

Quelle main vous ravit & le sceptre & la vie ,

Où par qui notre Dieu va-t-il être outragé ?

Nommez-le moi , je pars , & vous êtes vengé.

S A U L.

Je te fais Roi , mon fils ; & le Ciel qui me frappe

Veut que je te remette un sceptre qui m'échappe.

Accompli ta parole , & ce sceptre à la main ,

Montre à tout Israel quel est son Souverain.

Je ne souffrirai point que ta main me le rende ;
Si tu ne reviens teint du sang que je demande.

JONATHAS.

Hé ! de quel sang , Seigneur ?

S A U L.

Je te vais accabler ;

Mais il ne s'agit plus enfin de reculer.

Je vais développer un étrange mystère ;

Si ton cœur en frémit , si ton bras délibère ,

Saül meurt , tu péris , & l'Etat est perdu.

C'est par Samuel même un oracle rendu.

Son Ombre en ce moment à mon ame étonnée ;

M'est venuë annoncer cette affreuse journée.

Oste à l'usurpateur un bien qu'il te ravit.

Sauve-moi , sauve-toi ; viens immoler David.

JONATHAS.

David ? veillai-je ? ô Ciel ! est-ce vous , est-ce un
pere ,

Qui vient de me dicter cet arrêt sanguinaire ?

Il faut que David meure , & meure par ma main ?

Saül auroit conçu ce projet inhumain !

Non , non , ce n'est pas vous ; l'Iduméen perfide
Doeg seul a formé ce dessein parricide.

Mon pere , au nom du Ciel tant de fois irrité ,

Ne mettez pas le comble à votre iniquité.

S'il vous enlève un rang qu'à David il destine ,

Vos efforts vaincront-ils la volonté Divine ?

S A U L *relevant Jonathas.*

Ces frivoles discours ne sont plus de saison ;

Epouse mes fureurs : puise tout leur poison ,

Ou

Ou si par tes refus je perds le Diadème ;
 Tout me fera David , fût-ce Jonathas même.
 Lâche , tu le verras regner , & nous mourrons !

JONATHAS.

Si c'est l'arrêt du Ciel , s'il le faut , expirons ,
 Et du moins en mourant apaisons sa justice.

SAUL.

Perfide... cette main fera le sacrifice :
 Percé des mêmes coups tu le verras périr ;
 Mais non , viens avec moi l'immoler ou mourir.

JONATHAS.

Frappez.

SAUL *tirant l'épée.*

Meurs.

SCENE VII.

DAVID *se présentant à Saül.*

ARRESTEZ. O Ciel ! qu'allez-
 vous faire ?

SAUL *à David.*

Ah ! c'est toi...

JONATHAS.

Fui , David : immolez-moi , mon pere :

DAVID.

C'est à moi de mourir : frappez votre ennemi.

SAUL *à David.*

Tu seras satisfait.

JONATHAS.

Epargnez mon ami.

Traître , reçois ce coup.

JONATHAS.

Cher David , prends la fuite.

SAUL épouvanté.

Quelle main invifible arrête ma poursuite ?

(*L'épée lui tombe des mains*)

Où vai-je ? quelle horreur ! quoi ! viens-tu, Samuel,
Soulever contre moi l'Enfer avec le Ciel ?

Quel arrêt foudroyant fort encor de ta bouche !

Laisse-moi ce bandeau : quoi ta rage farouche

Va jufqu'à couronner mon rival à mes yeux !

Jonathas , noyons-nous dans leur fang odieux.

Mais quel trouble ! quels cris ! tout fuit , tout
m'abandonne.

Soldats , où courez-vous ? l'ennemi m'environne :

Par où fortir. O mort , termine mon deftin ,

Et viens me dérober au bras du Philiftin.

Malgré ce coup je fens mon ame toute entière.

(*Il fe frappe comme s'il avoit fon épée.*)

Ah , Jonathas , tu meurs , & je vois la lumière !

Approche , Amalécite , éteins fans héfiter ,

Ce refte affreux du jour que je n'ai pu m'ôter.

JONATHAS.

Son Démon l'abandonne , & fa fureur expire ;

Je vais le retrouver : Gardes , qu'on le retire.

(*Il tombe pâmé entre les mains de Phinéas
& d'Abiathar.*)

SCENE VIII, & derniere.

JONATHAS, DAVID.

JONATHAS.

MAIS une sainte horreur me saisit à mon tour.
A mes regards surpris éclatte un nouveau
jour.

Le Ciel s'ouvre pour moi , Dieu saint , ta voix
m'appelle ,

Pour mes foibles vertus récompense trop belle !

Pour qui brillent ce sceptre & ce glaive inhumain ?

On t'offre l'un , David ; l'autre arme un Philistin.

Le cruel il me perce ! ô mort toutefois chere !

Pardonne au moins , Dieu juste , à mon malheu-
reux pere !

Qu'il te suffise , hélas , de punir dans le fils

Des forfaits qu'il abhorre & qu'un autre a com-
mis.

Mais d'où vient malgré moi sens-je couler mes
larmes ?

Quel triste souvenir dissipe ces doux charmes !

O tendresse , ô David ! ô regrets superflus !

Lieux si chers à mon cœur , je ne ne vous verrai
plus.

Quel ordre rigoureux , l'Eternel me déclare !

Cher David , ç'en est fait , ce moment nous sé-
pare.

(Jonathas revient à lui.)

Où suis-je ? qu'ai-je dit ?

D A V I D.

Dieu , donne-moi la mort.

JONATHAS.

Regnez , ami , je meurs ; remplissons notre sort.

F I N ;

LE COURONNEMENT
DU
JEUNE DAVID.
PASTORALE.

Le sujet est tiré du seizième Chapitre
du premier Livre des Rois.

P E R S O N N A G E S.

S A M U E L , Prophète.

I S A I , Pere d'une famille chérie du Ciel.

E L I A B , Aîné.

A B I N A D A B , Voyageur.

S A M M A , Jardinier.

M E R I M , Laboureur.

N A Z A , Pêcheur & Nautonier.

A O D , Vigneron.

B E T H E L , Soldat.

D A V I D , Berger.

} Enfans
d'Isaï.

*La Scene est à Bethléem dans un bocage
voisin de la maison d'Isaï.*



LE COURONNEMENT
DU

JEUNE DAVID.
PASTORALE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SAMUEL, ISAI.

PROPHETE, commandez, vous ferez obéi.
S A M U E L.

Je vous l'ai déjà dit, il faut, cher Isai,
Rassembler vos enfans, & dans cette journée,
De huit freres vos fils montrer la destinée.

I iij

136 LE COURONNEMENT DE DAVID ;

Choisi par le Très-Haut , sacré par Samuël ,
 L'un d'eux va désormais regner sur Israël.
 Rendez grâce au Très-Haut qui , maître des Couronnes ,
 Place , comme il lui plaît , ou renverse les thrônes ;
 Qui ne s'en rapportant qu'à lui seul de son choix ,
 Soumet les Rois au Ciel , & les peuples aux Rois.
 N'allez-pas cependant , épris du rang suprême ,
 Vanter à vos enfans l'éclat du Diadème :
 Entre les Rois & nous , le Juge souverain ,
 Vengeur de l'équité , tient la balance en main.
 Contre les attentats d'une injuste puissance ,
 Il a l'oreille ouverte aux cris de l'innocence.
 Il reçoit les soupirs du pupille opprimé ,
 Et prend ses intérêts contre le fort armé.
 A son tribunal même , Arbitre inexorable ;
 Il cite tôt ou tard le fortuné coupable ,
 Et sur d'austères loix jugeant les Potentats ;
 Dans son livre éternel il écrit tous leurs pas.

I S A I.

Dieu qui connoit mon cœur , sçait qu'Isaï tranquille
 N'a point porté ses vœux à de si hauts projets ;
 Puisqu'il veut à ses loix un Monarque docile ,
 Pouvant le choisir entre mille ,
 Pourquoi jeter les yeux sur ses moindres sujets ?
 Ma paisible maison , Seigneur , vous est connue ,
 Mes fils sont élevés dans la voie ingénue ,
 Que tracèrent jadis nos modestes ayeux.
 Mes fils ont leur emploi conforme à chacun d'eux ;

L'un chef de la maison & l'appui de son pere ,
 A ses freres unis sçait tenir lieu de mere.
 Les autres occupés de vergers , de forêts ,
 De vignes , de voyage , & du soin des guerêts ,
 Président aux travaux chers à notre patrie ;
 Et le dernier de tous conduit la bergerie.
 Mais voici mes enfans.

S C E N E I I.

ELIAB, ABINADAB, SAMMA,
 SAMUEL, ISAI.

ELIAB *présentant à Samuel le pain & le vin
 dans une corbeille.*

C O M M E aîné de huit freres ,
 Je présente avant tous mes dons & mon amour.
 Que ce vin , que ce pain soient les marques sin-
 ceres

Des bénédictions prosperes ,
 Que sur vos serviteurs vous versez en ce jour.

ABINADAB *présentant de sa chasse
 à Samuel.*

Pour honorer en vous l'hospitalité sainte ,
 J'ai percé dans nos champs ces oiseaux de mes
 traits.

Recevez pour garant d'une amitié peu feinte ,
 D'un champêtre festin les modestes apprêts.

138 LE COURONNEMENT DE DAVID,

S A M M A *présentant une corbeille de fruits.*

Dans le verger que je cultive
Je viens de cueillir sur la rive
Et les fruits les plus beaux , & les plus belles fleurs.
En bénissant ce léger gage ,
Que vous présente un tendre hommage ;
Acceptez celui de nos cœurs.

S A M U E L *aux trois freres.*

Oui , je reçois vos dons & vos vœux avec joie :
C'est pour votre bonheur que l'Eternel m'envoie ;
Puisse-t-il vous combler de ses prospérités !
Loin de cette maison la discorde inquiète ;
Soyez autant heureux que mon cœur le souhaite ,
Autant que vous le méritez.

I S A I.

Retirez-vous , mes fils , faites venir vos freres.

E L I A B.

Errans dans ces lieux solitaires ,
De quitter leur travail ils sont tous avertis :
De quatre autres bientôt vous nous verrez suivis.



S C E N E I I I.

SAMUEL, ISAI.

ISAI.

DE ces enfans si chers excusez la rudesse ;
L'air des bois & des champs qui bornent leur
adresse

Presque insensiblement passe dans leurs esprits ;
La ville ni la Cour ne les ont point polis.
Par l'éducation dans l'enceinte des Villes
On vit se rassembler les humains plus dociles.
C'est elle qui fixant leurs bizarres humeurs ,
Adoucit la fierté de leurs sauvages mœurs :
C'est elle dont le soin nous fait ce que nous sommes ,

Et jusqu'au plus haut rang sçait élever les hommes :
Elle qui leur donnant le goût de la vertu ,
Leur montre vers la gloire un sentier peu battu :
Elle qui regle tout , elle enfin qui sépare ,
Le sage du vulgaire , & l'homme du barbare :
Qui traçant une route aux glorieux exploits ,
Enfante les heros , & façonne les Rois.
Mes enfans pour regner n'ont point cet avantage.

S A M U E L.

Ils craignent le Seigneur : en faut-il davantage ?
Dieu , quand il veut choisir un Roi selon son cœur ;
Ne regle point son choix sur un dehors trompeur.

S C E N E I V.

MERIM, NAZA, AOD, BETHEL,
ISAI, SAMUEL.

MERIM *offrant une gerbe à Samuël.*

C Es fruits de mes travaux sont pour vous ;
grand Prophète ,

Et la terre pour vous a hâté ses moissons.

NAZA *offrant à Samuël des poissons
dans un rézeau.*

Le Ciel en votre nom écartant la tempête ,
A jetté pour vous seul dans mes rêts ces poissons :

AOD *offrant une corbeille de raisins.*

De ma vigne , Seigneur , j'apporte les prémices ;
Heureux si Samuël ne les dédaigne pas.

BETHEL *tirant l'épée.*

Que peut faire un soldat-que d'offrir ses services ;
Sa bravoure , son cœur , son épée , & son bras !

SAMUEL *aux quatre freres.*

Du Dieu que nous servons précieux héritage ,
Que le Ciel , chers enfans , remplisse tous vos
vœux !

Vous êtes , Isäi , des mortels le plus sage ;
Et des peres le plus heureux.



S C E N E V.

SAMUEL, ISAI.

SAMUEL.
S O N T - c e - l à t o u s v o s f i l s ?

I S A I.

Il en reste un encore ;

David le dernier fruit d'un pere qui l'adore.

Mais pourquoi l'appeller ? le Maître souverain

Prendroit-il pour le sceptre une si jeune main ?

S A M U E L.

Celui qui fait nos destinées ,

Pour remplir ses desseins n'attend pas les années ;

Si c'est David enfin que Dieu veut désigner ,

Tout jeune encor qu'il est il sçaura bien regner.

Amenez-le , je veux un peu de solitude.

S C E N E VI.

(*Symphonie douce.*)S A M U E L *seul.*

T O I , qui sondes les cœurs des sujets & des
Rois ,

De mon esprit flottant fixe l'incertitude.

En vain à les sonder je mettrai mon étude ,

Si tu ne declares ton choix ,

142. LE COURONNEMENT DE DAVID ;

La majesté , l'air , la figure ,
L'esprit , les dons de la nature ,
Ne sont point ta regle & tes loix :
C'est le cœur humain que tu vois.
Si tu veux nous donner un Maître ,
Daigne nous le faire connoître ;
Et pour le couronner , je n'attends que ta voix.
(*La Symphonie recommence.*)

S C E N E VII.

ISAI, DAVID, SAMUEL.

ISAI à *Samuël*.

V OICI l'objet de ma tendresse :
Quoique pour ce cher fils tout mon cœur s'inté-
resse ,
Vous-même prononcez si j'ai dû l'amener.

SAMUEL à *Isaï*.

Arrêtez. C'est à Dieu de nous déterminer.

DAVID à *Samuël*.

Confus d'être si lent à faire mes offrandes ,
Je viens excuser ma lenteur.
Cet agneau paré de guirlandes
Est le plus chéri du pasteur.
Pour honorer votre présence ,
Il falloit un moment d'absence ;
Je n'ai pu , j'en conviens , laisser seul mon trou-
peau :

Prophète , bénissez le berger & l'agneau.

S A M U E L.

Berger chéri des Cieux , des hommes , & d'un pere,

Daigne le Seigneur débonnaire ,

Composant pour David le destin le plus doux ,

Ratifier les vœux que je forme pour vous !

Pour le rendre aujourd'hui propice ,

Je destine au Très-Haut ces dons en sacrifice.

S C E N E V I I I.

S A M U E L , I S A I.

S A M U E L.

SUR le choix de vos fils le Ciel n'a point parlé ;
Gardez que le secret ne leur soit révélé.

Nous sonderons leur caractère :

Je dois , vous le sçavez , moins conseiller un pere ;
Que l'oracle du Ciel qui fera dévoilé.

I S A I.

Mes vœux ne penchent sur personne :

Que Dieu choisisse un fils digne de la Couronne ;
Il suffit : mais , Prophète , à l'ombre des ormeaux ,
Venez goûter du moins la douceur du repos.

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

Les huit freres de suite selon l'ordre de l'âge , avec leurs habits divers , & leurs symboles : comme houlette , faucille , serpette , ligne à pêcher , &c. suivant leurs professions.

ELIAB *ainé , en entrant.*

DU jour que l'on nous donne il faut goûter la joye.

ABINADAB.

Jouïssons du plaisir que le Ciel nous envoie.

SAMMA.

Aux ennemis de Dieu laissons les noirs chagrins :

MERIM.

Que pour nous tous les jours soient calmes & sereins !

NAZA.

Bannissons d'entre nous la discorde & la haine :

AOD.

Oublions aujourd'hui les travaux & la peine.

BETHEL.

Faisons couler ce jour en d'innocens ébats.

DAVID.

Le travail dans la suite en aura plus d'appas.

ELIAB

E L I A B aîné.

Tant que l'amitié secourable ;
Tant qu'une paix douce & durable
Regneront ainsi parmi nous ,

Les Rois , de notre sort devront être jaloux.

Mais à propos de Rois , comprenez-vous , mes
freres ,

Du grave & saint vieillard les sublimes discours ?

Pendant tout le festin j'en ai suivi le cours ,

Et retraçant des Rois les divers caractères ,

Je l'écoutois sans cesse , & l'admirois toujours :

Dans quel gouffre de soins le Diadème entraîne !

Qu'on achète à grand prix une pompeuse chaîne !

L'éclat dont elle brille , & ses trompeurs attraits ,

Valent-ils l'humble état où nous vivons en paix ?

Où sur le port assis à l'abri des orages ,

Nous voyons s'écouler nos beaux jours sans nuages ;

Où chacun sçait donner un terme à ses desirs ,

Où nous n'avons enfin que d'innocens plaisirs ?

Heureux , qui comme nous dans ces réduits
tranquilles ,

Loin du bruit de la Cour , du tumulte des villes ;

Goûte d'un doux loisir les appas souverains ,

Et ne doit son repos qu'au travail de ses mains ;

Il ne voit point du fond de ses palais antiques

Les flots d'adorateurs inonder les portiques.

Son toit n'étale point l'azur , la pourpre , &
l'or ,

Et ses seules vertus composent son trésor :

146 LE COURONNEMENT DE DAVID ,

Mais la terre pour lui prodiguant ses largesses ,
 Récompense ses soins par d'utiles richesses :
 L'automne de moissons couvre ses longs guérêts ;
 Tandis qu'il se nourrit sous les ombrages frais ,
 En bénissant du Ciel les faveurs salutaires ,
 Des fruits qu'il a cueillis dans le champ de ses peres.
 Il goûte , il connoit seul le paisible sommeil ,
 Qui jamais n'est troublé par un triste réveil.
 Il voit , en loüant Dieu , les campagnes fleuries,
 Les arbres toujours verts , les riantes prairies ,
 Sous un pénible joug les taureaux gémissans ,
 Et ses nombreux troupeaux sur l'herbe bondissans :
 Jamais des noirs soucis les affreuses cohortes
 De sa chaste maison n'assiégèrent les portes :
 Il bannit des plaisirs le charme empoisonneur.
 Heureux qui sçait connoître & sentir ce bonheur !
 Heureux , qui détrompé d'une erreur inquiète ,
 Possédant peu de biens a tout ce qu'il souhaite !
 Si de sa destinée on lui laissoit le choix ,
 Voudroit-il la changer avec le sort des Rois ?

A B I N A D A B , *Voyageur.*

Quand j'enrichis les miens par d'utiles voyages ;
 Je dédaigne en secret les plus flatteurs hommages.
 Content de mon destin , satisfait de mon choix ,
 Je ne changerois pas avec le sort des Rois.

S A M M A , *Jardinier.*

En voyant le verger que cette main cultive ,
 Je croi voir d'un cœur pur une image naïve :
 Content de mon destin , satisfait de mon choix ,
 Je ne changerois pas avec le sort des Rois.

M E R I M , *Laboureur.*

Dans mon fertile champ quand je vois la nature ;
Qui s'empresse à payer mes soins avec usure ,
Content de mon destin , satisfait de mon choix ,
Je ne changerois pas avec le sort des Rois.

N A Z A , *Pêcheur & Nautonier.*

Quand de poissons nombreux ma nacelle est rem-
plie ,

Alors dédommagé des travaux que j'oublie ,
Content de mon destin , satisfait de mon choix ;
Je ne changerois pas avec le sort des Rois.

A O D , *Vigneron.*

Sous le faix des raisins quand la vigne courbée
A mon timide espoir ne s'est point dérobée ,
Content de mon destin , satisfait de mon choix ,
Je ne changerois pas avec le sort des Rois.

B E T H E L , *Soldat.*

Au retour du combat , si je voi la victoire
Des ennemis du Ciel anéantir la gloire ;
Content de mon destin , satisfait de mon choix ;
Je ne changerois pas avec le sort des Rois.

D A V I D , *Berger.*

Troupeau que je chéris , troupeau tendre & docile ;
Puisque tu peins un peuple heureux , juste , &
tranquille ,

Content de mon destin , satisfait de mon choix ,
Je ne changerois pas avec le sort des Rois.

E L I A B , *ainé.*

Mais s'il falloit regner , quelles seroient , mes freres ;
Les vertus à vos yeux plus rares & plus cheres ?

148 LE COURONNEMENT DE DAVID ;

Chacun fuit de son goût la voix & les appas ;
Sans doute , & les bons Rois ne se ressemblent pas ;
Pour moi , si je l'étois , je préférerois d'être
Un Roi sage , discret , & qui sçait le parêre ;

ABINADAB , *Voyageur.*

Je voudrois être fin.

SAMMA , *Jardinier.*

Moi soigneux , attentif ;

MERIM , *Laboureur.*

Et moi laborieux.

NAZA , *Pêcheur & Nautonier.*

Moi patient , actif.

AOD , *Vigneron.*

Moi ferme & modéré.

BETHEL , *Soldat.*

Moi guerrier & sévère ;

DAVID , *Berger.*

Et moi de mes sujets je voudrois être pere.

ELIAB , *ainé.*

Tel qu'un aîné sage & discret
Gouverne ses freres en maître ,
& sans trop le faire connoître ,
Les retient dans un piège adrêt.

Tel un Roi doué de prudence ;
Pour faire aimer l'autorité ,
Joint par une douce alliance
La grandeur à l'égalité.

ABINADAB , *Voyageur.*

Ainsi qu'un Voyageur habile
Prend le gibier dans ses filets ;

A C T E II.

77

Et ſçait arrêter par ſes traits
Ou ſa courſe ou ſon vol agile ;
Ainſi le politique Roi
Par une innocente fineſſe ,
Par le ſecret , & par l'adreſſe
A tout le monde fait la loi.

S A M M A , *Jardinier.*

Comme un Jardinier qui fait naître
Les tendres fleurs & les doux fruits ,
Par ſes ſoins vigilans voit croître
Ses biens ſans ceſſe reproduits.

Ainſi le Roi dont la clémence
Répand à propos les bienfaits ,
Voit fleurir par ſa vigilance
Les arts , l'abondance , & la paix.

M E R I M , *Laboureur.*

Comme un Laboureur que fatigue
Le ſoc ennemi du repos ,
Reçoit de la terre prodigue
Le fruit de ſes heureux travaux .

Un Roi laborieux moisſonne

Le fruit de ſes ſoins aſſidus ,
Si les jours qu'au plaſir il donne
Sont à ſes yeux des jours perdus.

N A Z A , *Pêcheur & Nautonier.*

Le Nautonier par ſa ſcience
Dirige à ſon gré le vaiſſeau :
Le Pêcheur par ſa patience
ſçait tirer le poiſſon de l'eau.

Par l'une & l'autre le Monarque

K iiij

148 LE COURONNEMENT DE DAVID ;

· Sçait conduire & remplir sa barque ;
Un Roi patient & sçavant
Ne vogue point au gré du vent.

A O D , *Vigneron.*

Le Vigneron d'un sep fertile
Pour tirer un précieux jus ,
Avec une rigueur utile
Coupe les farmens superflus.

Sous un Roi modéré , mais ferme ;
Le luxe ne se montre plus ;
Et son Etat fécond renferme
La richesse avec les vertus.

B E T H E L , *Soldat.*

Ainsi qu'au milieu des allarmes ;
Le rigide & brave soldat
Doit par la force de ses armes
Défendre sa vie & l'Etat.

Ainsi le Monarque sévère
Doit rendre ses peuples soumis ;
· Et par sa valeur militaire
Humilier ses ennemis.

D A V I D , *Berger.*

Selon son goût & son génie
Chacun de vous se forme un Roi ;
Mais il seroit parfait , je croi ,
Si chaque vertu réunie
Le formoit tel que je vous voi.
Essayons si dans mon emploi
(Je ne dis pas dans ma personne)
Je trouverois pour la couronne

Les qualités que je conçois
Si je n'étois berger, sans doute,
Je dirois, mes freres, qu'un Roi
Doit être Berger comme moi.

E L I A B, *ainé.*

Ne craignez rien, David, sans peine on vous
écoute.

D A V I D, *Berger.*

Le Berger attentif veille sur son troupeau,
Prudent il le conduit, pas trop loin du hameau;
Laborieux, adroit, patient, doux, sévère,
Il punit, récompense, & gouverne en vrai pere.
Guerrier, s'il faut vous joindre & vous accorder
tous,

Loin de la bergerie il écarte les loups.
Il connoit ses brebis, les voit, les chérit toutes;
Les mene sans danger par les plus sûres routes,
Enfin forme ses chiens dociles à sa voix,
Et qui, seconds pasteurs, ne suivent que ses loix:
Mes freres, j'ai fait mon excuse,
Mais voilà, si je ne m'abuse,
D'un Monarque en tout sens parfait,
Le naïf & le vrai portrait.

E L I A B, *ainé.*

L'image du Berger, il est vrai, nous amuse;
Mais l'ainesse vaut mieux: qui pourroit le nier?

A B I N A D A B, *Voyageur.*

Je suis pour mon emploi.

S A M M A, *Jardinier.*

Moi pour le Jardinier.

152 LE COURONNEMENT DE DAVID ;

M E R I M , *Laboureur.*

Pour cause , au Laboureur je donne mon suffrage ;

N A Z A , *Pêcheur & Nautonier.*

Le mien est au Pêcheur ou bien au Nautonier ;

A O D , *Vigneron.*

L'habile Vigneron doit avoir l'avantage.

B E T H E L , *Soldat.*

Le Soldat , selon moi , devoit prendre le pas ;

D A V I D , *Berger.*

Selon moi le Berger , si je ne l'étois pas.

Mais laissons ce discours , & d'une aimable danse ;

Faisons comme jadis revivre l'innocence ;

Prenons cette guirlande , & dansant à l'entour ;

Allons nous couronner Monarques tour à tour.

S C E N E II , muette.

*Les huit freres figurent dans une contredanse ;
& se couronnent mutuellement l'un après
l'autre.*



S C E N E I I I.

Les mêmes , ISAI , SAMUEL.

ISAI.

CACHE' près de ces lieux à l'abord du bocage ;
J'ai vu , mes chers enfans , vos innocens
combats ,

Puissiez-vous à jamais n'avoir d'autres débats !

SAMUEL.

Dignes enfans d'un pere aussi juste que sage ;
Cet esprit , je l'avoüe , au-dessus de votre âge ;
Cette rare vertu touche & charme mon cœur.
Que ne voudrois-je point faire en votre faveur !
Je n'ose encore , hélas , en dire davantage.
Mais en priant le Ciel , allons nous disposer
Au mystère important que je vais exposer.

Fin du second Acte.



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

SAMUEL, ISAI.

S A M U E L.

RE'V E' L O N S le secret , je ne puis m'en dé-
fendre ,

Je dois pour obéir à l'ordre du Seigneur ,
De vos fils jusqu'au bout développer le cœur.
Il faut , sans être vus , les voir & les entendre.
Sur ce grand intérêt leurs secrets mouvemens
Dévoileront bientôt leurs jeunes sentimens.
Vous , Isai , parlez , & comme ami sincère ,
Dites-moi sans façon pour qui penche le pere :
Quel est l'heureux par vous au thrône destiné ?

I S A I.

Dans ma premiere indifférence
Je n'ai pas , je l'avoüe , été longtems borné.
Au plus jeune mon cœur donne la préférence :
Ma raison la donne à l'ainé.

S A M U E L.

L'un appui de votre vieillesse
L'autre cher & dernier espoir ;
Ont tour à tour votre tendresse ;
Et méritent bien de l'avoir.

Moi qui n'ai pas des yeux de pere ,
J'étends mon amitié sur tous ;
Mais si j'avois un choix à faire ,
Mon cœur parleroit comme vous.

Je ne le cèle point , David a sçu me plaire ,
En sa faveur sur-tout je désire & j'espere.

Quelle grace ! quel port ! quelle simplicité !
A sa douce candeur s'unit la majesté.

Conservez , Dieu vivant , une si chere tête ,
Et la couronnez aujourd'hui :

J'ignore encor pour qui doit être le Prophète ,
Mais tout bas Samuël se déclare pour lui.

S C E N E I I.

ELIAB, ABINADAB, SAMMA,
MERIM, ISAI, SAMUEL.

S A M U E L.

CHERS enfans , approchez , l'heure est enfin
venue ;

La volonté du Ciel va vous être connue.

Le peuple qui remplit ces vastes régions
N'a pas toujours été tel que nous le voyons.

Douze enfans d'Israël , race au Ciel toujours
chere ,

N'avoient , vous le sçavez , d'autre Roi que leur
pere ,

156 LE COURONNEMENT DE DAVID ;

Quand de la servitude ils sentirent les maux :
Leurs cruels bienfaiteurs devinrent leurs bour-
reaux.

Du fier Egyptien la rage insatiable
Appesantit sur eux sa main impitoyable.
Dieu daigna de son peuple être encore l'appui ;
Les cris multipliés avoient monté vers lui.
Israël rompt ses fers , & voit la mer surprise
Lui frayer une route à la voix de Moïse ,
Qui devenu son pere , & son libérateur ,
En fut dans le désert fidèle conducteur.
Juges , & Generaux , héritiers de sa gloire ,
Ces braves successeurs que vante notre Histoire ,
Firent revivre en eux l'esprit de ce Héros ,
Et de la Nation maintinrent le repos.
De ce gouvernement si doux , si populaire ,
Sur les Juifs endurcis , dernier dépositaire ,
J'atteste notre Dieu plus que moi dédaigné ,
Que pour les rendre heureux je n'ai rien épargné :
Mes deux fils , il est vrai , s'écartant de ma voye ,
Au fardide intérêt se livrèrent en proye.
Enfin tout Israël las de sa liberté ,
Voulut subir un joug qu'il n'avoit point porté.
„ Donnez-nous , me dit-il , un Souverain , un
„ Maître.
„ Sçavez-vous , répondis-je , à quel prix il doit
„ l'être ?
„ Vos biens , vos champs , vos fils , vos trou-
„ peaux enlevés ,
„ S'il ne craint le Seigneur lui seront réservés ,

Il vous fera sentir le poids de ses entraves ,
Vous rendra ses sujets bien moins que ses esclaves.

Qu'alors vous pousserez de soupirs superflus !
Le Seigneur à son tour ne vous entendra plus. “
Je parlois à des sourds , & Dieu dans sa colere ;
M'ordonna d'exaucer leur aveugle priere.

Saül devint leur Roi. Docile à mes avis ,
Si Saül en regnant du moins les eût suivis ;
S'il avoit égorgé la race Amalécite ,
S'il avoit conservé le cœur Israélite ,
Saül , l'ingrat Saül soumis à l'Eternel ;
Seroit encore heureux sans être criminel :
Mais un Dieu le réprouve ; & sa gloire éclipse
Est du livre de vie à jamais effacée ,
Exemple mémorable aux Rois dont le pouvoir
Contre le Tout-puissant voudra se prévaloir.

Sur cela , chers enfans , jugez à quelle marque
Dieu veut selon son cœur désigner un Monarque.
Il vous établit tous entre le peuple & lui ,
C'est vous qu'il examine , & qu'il sonde aujourd'hui ;

Et pour vous dire enfin l'Oracle qu'il prononce ;
Sçachez que de sa part Samuël vous annonce
Qu'un de vous d'Israel va devenir le Roi...

Sans attendre votre réponse ,
Je vous laisse calmer le trouble où je vous vois



S C E N E I I I.

ELIAB, ABINADAB, SAMMA,
MERIM.

ELIAB.
L'Ai-je bien entendu !

ABINADAB.

Que ce discours m'étonne !

SAMMA.

Juste Ciel !

MERIM.

Est-ce un songe ? est-ce une vérité ?

ELIAB.

Nos jeux sont devenus une réalité.

Vous connoissez les droits que l'aînesse me donne ;

Cet oracle pour moi paroît être dicté.

Mes freres , de concert cedeZ-moi la couronne ,

Et vous éprouverez ma générosité.

ABINADAB.

La chose , croyez-moi , mérite qu'on y pense.

ELIAB *appercevant ses jeunes freres.*

De nos freres du moins évitons la présence.



S C E N E I V.

Les quatre autres freres & les précédens:

N A Z A.

O U fuyez-vous ? hé quoi , vous êtes bien discrets !

A O D.

Mes freres , demeurez , nous sçavons vos secrets:

B E T H E L.

Est-ce donc pour regner qu'Eliab se retire ?

D A V I D.

Un des huit , il est vrai , doit posséder l'empire ;

Mais enfin pour nous accorder ,

Laiſſons le Ciel en décider.

E L I A B , *ainé.*

Je suis l'ainé ; le Ciel me donne son suffrage:

A B I N A D A B , *Voyageur.*

J'ai mes droits sans chercher le vain titre de l'âge:

S A M M A , *Jardinier.*

Je puis montrer aussi que ce haut rang m'est dû.

M E R I M , *Laboureur.*

J'ai pour droit bien fondé mon travail assidu.

N A Z A , *Pêcheur & Nautonier.*

Au travail assidu je joins la patience.

A O D , *Vigneron.*

Moi l'adresse , & l'expérience:

B E T H E L , *Soldat.*

Guerrier je dois regner , mon épée est mon droit:

D A V I D , *Berger.*

Le Seigneur vous entend , mes freres , & vous voit.
 Avez-vous donc si-tôt effacé la mémoire
 Des nobles sentimens que nous dictoit la gloire ?
 „ Satisfaits , disions-nous , de nos humbles em-
 „ plois ,
 „ Nous ne changerions pas avec le sort des Rois. “
 Ah ! que sont devenus ces sentimens , mes freres ?

Et comment êtes-vous à vous-mêmes contraires ?
 Déjà votre destin vous est-il ennuyeux ?
 Le sceptre n'est-il plus ce qu'il fut à vos yeux ?
 Funeste ambition , faut-il que ta manie
 Vienne déjà troubler notre innocente vie !
 Songez que , comme un pere a sçu nous l'enseigner ,
 Servir le Très-haut c'est regner.

E L I A B *ainé.*

D'un gouvernement doux & sage
 Un aîné fait l'apprentissage.
 Faut-il donc tant vous étonner ,
 Si sur un peuple entier il prétend dominer ?
 Un Roi dans qui la vertu brille
 Voit dans ses peuples sa famille ,
 Et comme ses enfans , il sçait les gouverner.

A B I N A D A B , *Voyageur.*

Un Etat n'est point un ménage :
 Il faut , mon frere , croyez-moi ;
 D'autres qualités pour un Roi ,
 Que celles dont ici vous faites l'étalage :
 L'éclairé Voyageur fait un plus digne emploi.

SAMMA

S A M M A , *Jardinier.*

Hé que lui revient-il d'un stérile voyage ?

Il connoit différens climats ,

Et lui-même souvent il ne se connoit pas.

Un Roi de son loisir fait un meilleur usage ,

Il sçait regner au loin , presque sans se mouvoir.

L'habile Jardinier vous le feroit bien voir.

M E R I M , *Laboureur.*

Les hommes ne sont pas des plantes ;

Et se gouvernent autrement.

Le paisible loisir , & les mesures lentes

Ne leur conviennent nullement.

Au laboureur actif la couronne est mieux dûë ,

Et nos Peres , de la charruë

Passèrent au gouvernement.

N A Z A , *Pêcheur & Nautonier.*

D'un Roi , d'un Laboureur , grande est la différence ;

L'un est le chef , l'autre le bras :

Dans l'un est le travail , dans l'autre la science.

Il faut une autre expérience

Pour cultiver la terre , & régler des Etats.

Le Nautonier plein de prudence ,

Et le Pêcheur de patience

Se tireroient mieux d'embarras.

A O D , *Vigneron.*

Autre est la mer , autre un Royaume ,

Un Nautonier autre qu'un Roi.

162 LE COURONNEMENT DE DAVID ,

Pourquoi donc par ce vain fantôme ,
Prétendre nous donner la loi ?
Un Royaume , mon frere , est une mer plus vaste ;
Où le plus habile Nocher
Voit souvent au moindre rocher
Briser ses projets & son faste.
Les Peuples ne sont pas poissons ,
Ni le Roi pêcheur. Finissons ;
Le Vigneron (c'est moi) seroit mieux votre affaire.

B E T H E L , *Soldat.*

Un Vigneron ! que peut-il faire ?
De son inutile labeur ,
Le vent , la grêle , ou la vapeur
Font évanouir l'espérance :
Et la plus heureuse apparence
N'est pour lui qu'un voile trompeur.
Par sa prudence & son courage
Un Roi guerrier prévient ou dissipe l'orage ,
Et fait par ses nobles projets
Eclorre des combats les doux fruits de la paix.

D A V I D.

Je pourrois , suivant ces vestiges ,
Montrer qu'un Roi guerrier n'est pas le plus grand
Roi ,
Et plus d'un Royaume en fait foi.
Mais de tous ces discours écartons les prestiges :
Pleins de talens & de vertus
Vous méritez tous d'être élus.

L'Eternel , qui voit ma pensée ;
Sçait qu'elle est défintéressée.

Mais allons , sans nous perdre en des propos si
vains ,

Attendre du Seigneur les ordres souverains.

Fin du troisième Acte.



ACTE QUATRIÈME, & dernier.

SCÈNE UNIQUE.

SAMUEL , ISAI , & ses huit enfans
avec leurs dons.

ISAI.

LA Couronne , mes fils , n'est pas ce que l'on
pense.

Vous reconnoissez l'imprudence

Qui vous la fit trop souhaiter.

Ciel ! en quel embarras un Sceptre doit jeter

Ceux-mêmes qui par leur naissance

Sont obligés de le porter ?

Un Prince aux yeux d'autrui ne sçauroit dispa-
roître ,

Pour jouir de soi-même en paix ;

En un mot il est moins le maître

Que l'esclave de ses sujets.

SAMUEL.

Dégagés désormais d'une erreur séduisante ;

Approchez , & d'une ame au trône indifférente ;

Offrez à Dieu vos dons & vos vœux les plus
doux ;

Et quel que soit le Roi pour qui Dieu se déclare,
Jurez tous, d'un accord aussi juste que rare,

Qu'aucun n'en deviendra jaloux.

ELIAB *mettant le pain & le vin sur l'Autel.*

Confus de mes vœux téméraires

Je le jure pour moi : j'en jure pour mes freres.

ABINADAB *mettant son offrande sur l'Autel.*

Ciel ! daigne recevoir mes dons & mes sermens.

SAMMA *mettant sur l'Autel une corbeille
de fruits.*

Dieu vivant, oubliez mes honteux sentimens.

MERIM *mettant sur l'Autel une gerbe.*

Que ce présent offert vous rende favorable !

NAZA *mettant sur l'Autel les poissons.*

Qu'un si prompt repentir me rende moins cou-
pable !

AOD *mettant des raisins sur l'Autel.*

Je vous présente un cœur exempt de passion.

BETHEL *mettant sur l'Autel son épée.*

Je vous présente un cœur libre d'ambition.

DAVID *mettant son agneau sur l'Autel.*

Acceptez mon offrande : & pour l'honneur insigne

De regner sur tout Israël ,

Choisissez avec Samuël ,

Non le plus jeune fils , mais le fils le plus digne.

ISAI *vers l'Autel.*

Toi qui vois mes enfans inclinés devant toi ,

Sui le bien de ton peuple en choisissant son Roi.

SAMUEL *vers l'Autel.*

Bethléem , Cité sainte , ô Cité favorite ,

Du jour que tu vois luire , où tu vas de ton sein

166 LE COURONNEMENT DE DAVID ,

A nos douze Tribus donner un Souverain ,
Des villes de Sion jadis la plus petite ,
Tu verras à tes loix céder Jerusalem.

O Cité sainte , ô Cité favorite ,
Le Juste désiré naîtra dans Bethléem.
Peuple , écoutez ma voix , l'Esprit divin m'inspire...
Qu'on prête à mes transports les doux sons de la lyre.

(*Symphonie.*)

O Toi , qui fus toujours fidèle à nos ayeux ,
Dieu de Jacob & de nos Peres ,
Daigne encore en ce jour exaucer mes prières.
Donne au Roi que tu vas exposer à nos yeux
Tes Thrésors les plus précieux ,
L'esprit de vérité , de douceur , de sagesse ,
Un cœur qui pour toi s'intéresse ,
Un cœur dont tu sois seul le maître & le soutien ;
Un cœur droit , en un mot , un cœur conforme
au tien.
Parle , éclatte , il est tems : qui veux-tu qu'on
choisisse ?

Montre-nous le Roi d'Israël.

Quel qu'il soit , que son sacrifice
Soit marqué par le feu du ciel.

(*La Symphonie recommence. Il paroît une flamme sur l'agneau offert par David. Samuël le conduit aussitôt entre lui & Isai ; puis il dit :*)

SAMUEL.

Le Ciel s'est déclaré : Peuple , que tout fléchisse.

Et vous , jeune Berger , notre Roi désormais ,
Puisse ce doux parfum , symbole de la paix ,

(*Il le sacre.*)

Puisse cette onction sur vous seul répandue ,
Faire avec plus d'éclat briller à notre vue ,
Par un écoulement de la Divinité ,

Un rayon de sa gloire & de sa majesté !

La Religion sainte à ce sceau vénérable ,

Marque de nos respects le principe adorable.

Quand aux pieds d'un mortel , hommes nous fléchissons ,

C'est au maître des Rois que nous obéissons.

(*Il le couronne.*)

Que ce bandeau sacré , dont je ceins votre tête ,

Des combats intestins écarte la tempête !

Que ce signe honoré des petits & des Grands ;

Fasse l'espoir des bons & l'effroi des méchants !

(*Il lui met le manteau Royal.*)

Que dans leur humble état la veuve & le pupille

A l'abri de ce voile assurés d'un asyle ,

Contre les noirs efforts de l'avide oppresseur ,

Contre vous , s'il le faut , trouvent un défenseur.

(*Il lui met le sceptre en main.*)

En un sceptre éclatant changez votre houlette ;

Mais par l'heureux retour que l'Eternel souhaite ,

Berger devenu Roi , sçachez qu'il faut changer

En houlette le sceptre , & le Prince en Berger.

(*Il le fait asseoir sur le Thrône*)

Voici le Thrône , un Dieu veut que David y monte.

Là de vos actions vous devez rendre compte :

L iij

Là doivent aborder les cris des malheureux.

Que vos tendres regards en prévenant leurs vœux ,
Et bannissant bien loin le respect & la crainte ,

Jusqu'à ce tribunal laissent passer la plainte !

Que toujours entouré de zélés serviteurs ,

Il ne le soit jamais de vils adorateurs.

Assez tôt sur vos pas une foule importune

Viendra d'un œil soumis mendier la fortune.

Assez tôt les flatteurs par un lâche attentat ,

De vos rares vertus voulant ternir l'éclat ,

Vous vanteront les droits de la grandeur suprême ,

Et vous diront qu'un Roi n'a de loi que lui-même.

Souvenez-vous alors que vous êtes morrel ,

Qu'un Thrône est un asyle , & non l'affreux autel

Où l'on doit immoler le peuple à son caprice ,

L'Etat à ses fureurs , & l'innocence au vice ;

Que le Juge éclairé des vivans & des morts ,

Témoin du sang qui coule en d'horribles trésors ;

Pour venger à son tour la publique misère ,

Fait cheoir sur le coupable un trésor de colere.

Roi , soyez homme encor ; la gloire est à ce prix :

Consultez votre cœur : vos droits y sont écrits.

Approchez , Isai ; vous , troupe magnanime ,

Rendez à votre frere un tribut légitime ,

Et priez que le Ciel justifie en ce jour ,

Ses promesses , ses dons , nos vœux , & notre
amour.

*(Samuël lui baise la main ; ses freres
se prosternent.)*

DAVID *les relève en disant :*

Que faites-vous ? ô Ciel ! quel respect vous engage ?...

ISAI *lui baisant la main.*

A mon fils , à mon Roi , je rends ce tendre hommage.

(*Ses freres vont de suite lui baiser la main.*)

ELIAB.

Je vous couronnerois moi-même de mes mains.

ABINADAB.

Soyez le plus puissant de tous les Souverains !

SAMMA.

De tous les Souverains soyez le plus aimable !

MERIM.

Jetez sur nos travaux un regard favorable.

NAZA.

Que chacun de vos jours soit marqué d'un bienfait !

AOD.

Puissiez-vous devenir des Rois le plus parfait !

BETHEL.

Que votre sort s'étende autant que votre gloire !

DAVID ROI.

Jamais je ne perdrai , mes freres , la mémoire
D'un si tendre & si pur amour.

Comptez sur un constant retour :

Vous m'en crûtes Berger , Roi vous m'en devez croire.

Mais qui suis-je , ô Seigneur de la terre & des Cieux ,

170 LE COURONNEMENT DE DAVID.

Pour avoir tout-à-coup trouvé grace à vos yeux ?

Telle est la volonté suprême ,

Qui d'un Berger peut faire un Roi.

De votre seule main je prends le Diadème.

Humble sujet du Dieu de qui je le reçois ,

Je mettrai mon bonheur à garder votre loi ,

Et ma gloire à la faire suivre.

Pour vous , je veux regner & vivre ,

Et vous regnerez plus que moi.

F I N.



AU REVEREND PERE
 P O R É E,
 DE LA COMPAGNIE DE JESUS,
Mort le 11. Janvier 1741.

O D E.

D U sein de la Voute azurée,
 (Siége éternel des Bienheureux,)
 Daigne, respectable P O R É E,
 Daigne encore écouter mes vœux.

Tu m'entends : ton cœur est sensible
 Au cri de tes amis en pleurs,
 Et même en ce séjour paisible
 Tu sens le langage des cœurs.

Ce fut le tien : tu scûs l'apprendre
 A des milliers d'enfans chéris.
 Tu le parlas dès l'âge tendre,
 Tu le parles dans tes écrits.

Helas ! ta vertu trop modeste ^a
 Nous a caché mille trésors.
 Laisse-nous au moins ce qui reste
 De tes héroïques transports.

Souffre qu'ils sortent des ténèbres :
 C'est dans eux que je te revoi.
 De tous les éloges funèbres
 Ils sont les plus dignes de toi.

Que Paris relève ta gloire
 Par le plus touchant souvenir,
 Tu l'éprouves , mais ta Mémoire
 Se doit aux siècles à venir.

Renais , & rends-nous ta grande ame ;
 Ta foi , ta candeur , ton sçavoir.
 Toi-même par des traits de flâme ,
 Te reproduis , sans le vouloir.

Ouvre-nous la brillante Scene ^b
 De ces sentimens plus qu'humains
 Que tu dictas à Melpomene
 En parlant la langue des Saints.

Montre-nous jusqu'aux jeux profanes ^c
 Que sanctifierent tes mœurs.
 Par ces ingénieux organes
 Ta vertu coula dans les cœurs.

^a Le P. Porée n'imprimoit rien que malgré lui. Il refusoit de donner au Public le recueil de ses Œuvres.

^b Ses Tragédies , sur-tout celles des Martyrs.

^c Ses Drames comiques , ses Fables , ses Poésies morales , &c.

Montre-nous de ton éloquence ^d
 La vive & noble majesté ,
 Les graces , l'ordre , l'élégance ,
 L'esprit , le sens , la pîété.

Dans tes Plaidoyers ^e fai paroître
 Tant de riches productions ,
 Où tes élèves croyoient être
 Autheurs de tes inventions.

Si j'ai fait quelque'heureux Ouvrage ,
 Quand j'osai t'imiter jadis ,
 De mes Vers accepte l'hommage : ^f
 Tes conseils en font tout le prix.

Par toi l'enfance la plus tendre
 Sçut leur prêter quelques appas.
 C'est par tes soins qu'elle a pû rendre
 Isac , David , & Jonathas.

Permets qu'au lieu d'une Hecatombe ;
 Le respect , le zèle , & l'amour
 Ecrivent ces mots sur ta tombe ,
 Dictés par un parfait retour.

*CY GIST des beaux cœurs un modèle :
 La vertu même le pleura.
 Veut-on voir son portrait fidèle ?
 Dans ses écrits on le verra.*

^d Ses Harangues , sur-tout celles de pîeté.

^e Jeux Académiques en François , de l'invention des PP. Porée & la Sante. On donne le dessein & le plan aux Ecoliers.

^f Le P. Porée se donnoit la peine d'exercer les Auteurs pour les Pièces qu'on fait joier aux petits Pensionnaires.

*Par un sort également juste
 (Sort glorieux aux beaux Esprits)
 Virgile eut les regrets d'Auguste, g
 Et P O R E'E a ceux de LOUIS.*

*L'amitié fit son caractère.
 Tendre pour son Dieu, pour son Roi ;
 Ami pour tout autre, ou vrai pere ,
 Jamais il ne haït que soi.*

*Du devoir constante victime ,
 Désintéressé , genereux ,
 N'usant d'un crédit légitime
 Que pour quelqu'ami malheureux.*

*Il voulut porter l'Evangile h
 Loin de l'Europe , & de nos yeux.
 Mais son zèle ici plus utile
 En fit le Xavier de ces lieux.*

*Disciples , qui pleurez un Maître
 Connu pour un Héros Chrétien ,
 Dans vos cœurs faites le renaître ,
 En les formant tous sur le sien.*

g Le Roi a bien voulu honorer le P. Porée de son regret ,
 & de ses éloges.

h Le P. Porée a toujours demandé constamment d'aller
 aux Missions.

P. BRUMOY,
de la Comp. de Jésus.

Le 12. Janvier 1741.

LA BOËTE
DE
PANDORE,
OU
LA CURIOSITÉ
PUNIE.
COMÉDIE
en trois Actes.

AVERTISSEMENT

A V E R T I S S E M E N T

sur la Boëte de Pandore.

Q Uoique cette Piece soit d'un caractère différent des précédentes, dont le sujet est tiré de l'Ecriture Sainte, on a cru que la morale voilée sous cette Allégorie fabuleuse, pouvoit la rendre passable, & ne s'éloignoit pas de l'objet principal qu'on se propose dans les exercices de Déclamation que l'on fait faire aux jeunes gens. Quant à la multiplicité des Personnages & à la singularité de ce Poëme, cela demande quelque indulgence; mais tout le Recueil en a besoin. Aussi l'Auteur dit-il d'après Ovide, avec bien plus de sujet que lui,

Emendaturus, si licuisset, eram.

PERSONNAGES,

MERCURE.

PROMETHE'E.

EPIMETHE'E.

PAMPHILE.

EUGENE.

POLYTROPE.

PROTHYME.

FRONIME.

SIMPLICE.

SEPT GENIES Flateurs.

SEPT GENIES Malfaisans.

L'ESPERANCE.

CHŒUR de Maux *que l'on ne voit point.*

*La Scene est en Scythie dans le Vestibule du
Palais de Promethée.*

} Jeunes gens ré-
cemment for-
més par Prome-
thée.



LA BOËTE

DE

PANDORE,

COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

MERCURE *seul, regardant
de tous côtés.*

Vais-je bien ? oui, c'est-là : là, dis-je, où de
ses mains,

Depuis peu Prométhée a formé les humains.

L'ouvrage est bon & beau ; du moins il nous
l'assure ;

Mais il faut un peu plus pour convaincre Mercure :

M ij

180 LA BOËTE DE PANDORE,

Et c'est pour le sonder que je descends des Cieux.
De ses œuvres chacun dit toujours des merveilles,
Mais j'en croirai bien plus mes yeux que mes
oreilles.

Examinons d'abord les humains ; c'est le mieux :
Et pour connoître à fond leur ame encore neuve,
Pandore par l'ordre des Dieux

Me fournira bientôt une nouvelle épreuve.

Chut. J'entends l'essain bourdonner :
Ce sont eux : çà voyons , que vont-ils soupçonner ?
Cachons-nous un moment.

SCENE II.

MERCURÉ *caché*, PAMPHILE,
EUGENE, POLYTROPE,
PROTHYME, FRONIME,
SIMPLICE *avec des filets*
& une cage.

PAMPHILE à Eugene.

Nous l'avons vu , vous dis-je ;
EUGENE.

Il voloit , dites- vous ?

FRONIME.

Oui c'est un homme ailé,

PAMPHILE *cherchant par-tout.*

Il s'est abbatu là.

EUGENE.

Voyons donc ce prodige.

POLYTROPE.

Il n'est pas loin , cherchons.

PROTHYME.

S'il ne s'est envolé ;

Il fera dans ce coin , je gage.

SIMPLICE.

J'aurai soin de le mettre en cage.

PAMPHILE.

Paix , marchons à pas de fouris.

POLYTROPE.

S'il tombe sous ma patte il sera bientôt pris.

MERCURE *derrière le théâtre en divers endroits ;
à mesure qu'on le poursuit sans le voir.*

Bientôt pris !... ici... là...

EUGENE.

Je juge à son ramage

Que c'est un Perroquet qui se moque de nous.

MERCURE *se montrant tout-à-coup aux
Acteurs qui reculent.*

Je suis un oiseau tout à vous.

POLYTROPE.

Quel oiseau que ce personnage !

FRONIME.

Allons-y tous d'un air un peu plus circonspect.

PAMPHILE.

Ce drôle me paroît avoir ongles & bec.

PROTHYME.

Certe il a bien changé de figure & de taille ;

Dans l'air il ne sembloit qu'un chétif oisillon ;

SIMPLICE.

Je ne m'y fierai pas : ce maître papillon

Romproit tous mes filets.

MERCURE *à demi-bas.*

Voyez cette canaille ;

A peine est-elle éclosée , & la voilà qui raille !

Notons : *primò* , railleurs ,

PAMPHILE *s'approchant de lui.*

Parlez nous tout de bon ;

Homme - oiseau , qu'êtes - vous ? comment vous
nomme-t-on ?

MERCURE (*à part.*)

Hom , ils sont curieux. (*haut.*) Je me ferai con-
noître :

Dites-moi d'abord votre nom.

PAMPHILE *brusquement.*

Mon nom c'est... c'est Pamphile.

MERCURE.

Il fera petit-maitre :

Car il en prend déjà le ton.

Et vous ?

EUGENE *d'un air doux.*

Moi je m'appelle Eugene ;

MERCURE.

Eugene ! le beau nom ! c'est-à-dire , bien né.

Sur votre air on vous l'a donné ;

Mais gardez-vous un jour d'une humeur trop
humaine,

Et vous ?

P O L Y T R O P E.

Polytrope.

M E R C U R E.

Hé, c'est-à-dire, un finet;

Et vous ?

P R O T H Y M E.

Prothyme.

M E R C U R E.

Oui da : Prothyme, vrai furet ;

Même chose : on entend cela sans commentaire ;

A voir l'un & l'autre cadet ,

Chaque nom est assez conforme au caractère.

Et vous ?

F R O N I M E.

Fronime.

M E R C U R E.

Ah ! ah ! qu'est-ce-à-dire ?

F R O N I M E.

Discret ;

La chose parle assez , & marque une sagesse ,

Non pas ridée encore, mais en fleur de jeunesse ;

Un air doux & posé...

M E R C U R E.

Vous l'entendez bien peu :

Ce nom marque un poulet qui sçait cacher son jeu.

Et vous , petit bambin ?

S I M P L I C E.

L'on me nomme Simplice,

M iij

MERCURE *le caressant.*

Hé hé , ces petits yeux qui lorgnent de côté

Montrent déjà que la simplicité

Pourra bien n'être un jour qu'un pur couvre-ma-
lice.

PAMPHILE.

Mais vous qui dans nos noms , dans nos yeux ,
dans notre air ,

Lisez comme un oracle , & semblez voir si clair ;

Qu'êtes-vous donc enfin ?

MERCURE.

Des yeux l'on me dévore :

Il faut bien contenter la curiosité :

Mais gare...

EUGENE.

Quoi ? vous balancez encore ?

MERCURE.

Je ne suis point un homme , encor moins un oi-
seau :Je suis plus au-dessus de ce monde nouveau ,
Que l'homme au-dessus de la bête.

Vous voyez en un mot le Dieu Mercure.

SIMPLICE *étonné.*

Un Dieu !

MERCURE.

Oui , peu sévère , & tel qu'il le faut en ce lieu.

Vous me regardez tous , des pieds jusqu'à la tête :

Que trouvez-vous d'étrange en ma figure ?

POLYTROPE.

Oh ! rien ;

Tout en charme au contraire , & l'air & le maintien.

MERCURE *à part , sécouant la tête.*

Item , Flatteurs.

POLYTROPE *continue.*

Des Dieux l'homme est vraiment l'image ,

Prométhée a bien dit : vous en êtes un gage ;

Et notre air après tout montre qu'il a raison.

MERCURE *à part.*

Item , Vains.

FRONIME *montrant le Caducée.*

Quel est ce bâton ?

PROTHYME.

Voyons-le.

MERCURE *le lui donne , & tous l'examinent
attentivement.*

Ce n'est qu'un symbole

Du pouvoir que j'aurai sur les ames sans corps ;

Essayez. Voulez-vous aller aux sombres bords ?

PROTHYME.

Je suis votre valet : c'est un fort vilain rôle ,

D'aller le bâton haut nous mener chez les morts ;

A peine goûtons-nous la vie ;

La quitter , ce seroit folie.

Mais si , sans nous donner cette triste façon ;

La baguette apprenoit l'art d'évoquer les Ombres ;

J'en prendrois volontiers leçon.

FRONIME.

Oui-da , je voudrois voir les hôtes des lieux som-
bres.

Comment font-ils bâtis ?

186 LA BOËTE DE PANDORE,
EUGENE.

Et que font-ils là bas ?

PAMPHILE.

Rien n'est tel que de voir.

MERCURE *sevèrement.*

Ouais , vous allez grand pas !

SIMPLICE *tâtant les ailes de Mercure.*

Je m'embarrasse peu de la sombre demeure :

J'examine depuis une heure

Vos ailes au bonnet , vos ailes aux talons.

Que j'en voudrois avoir de même !

Oui , je vous aimerai , mais d'une ardeur extrême ;

Si par votre moyen , comme vous , nous volons.

MERCURE.

Que ferez-vous alors ?

SIMPLICE.

Voltigeant à la ronde ;

Comme un oiseau becquetant fruits & fleurs ,

J'irai... par ci , par là ; que sçai-je ? voir le monde ,

Me divertir , courir , & voyager ailleurs.

PAMPHILE.

Il a vraiment raison : cela seroit fort drole.

Seigneur Mercure , allons , donnez votre parole

Dé nous communiquer cet utile secret.

MERCURE.

Si vous étiez oiseaux , on vous encageroit.

PAMPHILE.

Bien rusé qui pourroit me prendre,

MERCURE.

Les pieges sont subtils.

EUGENE.

On pourra s'en défendre.

MERCURE.

Vous le direz toujours ainsi :

Mais il est certains laqs que l'on sçaura vous tendre ,

Dont vous vous tirerez souvent couffi couffi :
Des oiseaux tels que vous fort aisément s'enjolent ;
Il faut se défier d'oiseleurs qui cajolent ;
Et l'on se défend peu quand le piege est joli.

POLYTROPE.

Aux plus fins oiseaux je ferai paroli.

MERCURE.

Oh oui , vous en ferez de belles.

PROTHYME.

J'irai tout fureter comme les hirondelles.

MERCURE.

Et maître Furet s'englura.

FRONIME.

Moi je sçaurai garder mes ailes.

MERCURE.

Vous trouverez quelqu'un qui vous les rognera ;
Ou le Milan vous plumera.

PAMPHILE.

On nous plumera?... Bagatelles :

Vous nous prenez ici pour de jeunes moineaux..

MERCURE.

Hé , vous ferez un jour Milans ou Pigeonneaux ;

(à part.)

Pigeonneaux aujourd'hui.

188 LA BOËTE DE PANDORE,
SIMPLICE à Mercure.

Prêtez votre coëffure,
Pour voir un peu comment cela fera,
Et si Simplicie volera.

MERCURE *lui donne son bonnet que tous examinent, & que Simplicie met enfin sur sa tête*
Voyez moi ce petit Mercure.

SIMPLICE *faisant effort pour voler.*
Ah... point, je n'y suis pas... encore... m'y voici...
Point du tout. Montrez-nous comment se fait ceci.

MERCURE *reprenant son chapeau.*
Vainement votre esprit s'agite & se mutine
Pour prendre sur le champ son vol.
Le corps le fixe à terre, & sent toujours le sol
Dont il tire son origine.

PAMPHILE.
On ne se lasse point de vous interroger.
Comment avez-vous pu jusqu'ici voyager ?
Vous venez du Ciel ?

MERCURE.
Oui, par la plaine Ethérée.

EUGENE.
Le chemin est bien long, je pense, au Firmament.

MERCURE.
Fort long : mais le voyage est de courte durée ;
Au Ciel, comme aux Enfers, l'on passe en un moment.

POLYTROPE.
En voyageant sous la voute azurée
Vous aurez vu les étoiles de près.
Est-il vrai qu'elles ont de si charmans attrait ?

MERCURE.

Sans doute.

PROTHYME.

Pourquoi donc en fuyant notre vue
Vont-elles si haut se percher ,
Que l'œil sans avoir la berlue
Ne peut presque les dénicher ?

FRONIME.

Je croirois volontiers que de leur influence
Par de secrets canaux coule notre destin ,
Et que tout l'avenir est écrit dans leur sein :

MERCURE.

C'est un morceau friand , oui , que cette science ;

PAMPHILE.

C'est au Ciel qu'on en sçait le fin.

SIMPLICE.

Qu'est-il ce Ciel au vrai ? je suis gros de l'ap-
prendre.

MERCURE.

C'est le séjour des Dieux.

PAMPHILE.

Oui , nous le voyons bien :

De Prométhée aussi c'est l'unique entretien ;
Les Dieux tracent leur gloire au sein de leur em-
pire :

Il faudroit être fou pour ne pas y souscrire :

Mais que ne font-ils comme vous ?

Ce seroit le plus court de se montrer à nous.

MERCURE.

Tout beau , votre esprit perd haleine :

C'est bien à vous , jeune homme , à commander
aux Dieux,

190 LA BOËTE DE PANDORE;

FRONIME.

Mercure a raison : faisons mieux ;
Qu'il nous prête son aile , ou bien qu'il nous en-
traîne ,

Et voyageons nous même aux Cieux :

EUGENE.

Fort bien nous verrons tout sans voiles;

SIMPLICE.

Nous vous visiterons , Mesdames les étoiles.

Dans la Lune , pour moi , j'irai droit me loger ;

Car j'aime , comme elle , à changer.

MERCURE.

Ce logement est fort commode :

Vous en établirez assurément la mode.

POLYTROPE.

Cela fera nouveau de voir d'un œil hardi

Les étoiles en plein midi.

PROTHYME.

Mais sérieusement feroient-ce point des mondes ?

MERCURE *d'un ton railleur.*

Ces réflexions sont profondes.

EUGENE.

Vous ne répondez rien : nous en demandons trop.

MERCURE.

Comment répondre à tout ? vous courez le galop :

(*à part.*)

Enfin je les connois ; je tiens leur caractère :

Ils sont donc curieux ; je vas les satisfaire.

PAMPHILE.

Qu'avez-vous ?

MERCURE.

Je songeais que j'ai certain trésor

Qui pour répondre à tout seroit bien votre affaire :
Vous sçauriez tous ces points & beaucoup plus
encor.

Je pourrai vous l'offrir, si cela peut vous plaire :

T O U S *ensemble.*

Un Trésor !

M E R C U R E.

Oui.

P A M P H I L E *avec empressement.*

Rempli ?

M E R C U R E.

Je ne dis pas de quoi :

Mais par lui vous ferez aussi sçavans que moi.

S I M P L I C E.

Donnez donc ce Trésor vîtement, je vous prie.

E U G E N E.

L'avez-vous là ? montrez :

P O L Y T R O P E.

Est-il là quelque part ?

P R O T H Y M E.

L'auriez-vous caché par hazard ?

F R O N I M E.

Où ? parlez. Vous riez.

M E R C U R E.

Il faut bien que je rie :

Vous ne me donnez pas pour répondre un moment.

P A M P H I L E.

Que ne parlez-vous promptement ?

M E R C U R E.

Ce Trésor est au Ciel : il faut que j'y remonte.

E U G E N E.

Vous ne reviendrez point : vous nous joüez d'un
tour.

192 LA BOËTE DE PANDORE;
POLYTROPE.

Vous reviendrez : mais quand ?

PROTHYME.

Vous nous bercez d'un conte;

MERCURE.

Non ; avant qu'il soit peu je serai de retour :

Mais au lieu de gronder faites-moi donc la cour.

PAMPHILE.

Mercurc , ah ! soyez sûr de toute ma tendresse ;

Mais partez sans délai.

EUGENE.

Tenez votre promesse ;

Avant que Prométhée arrive en ce palais.

FRONIME.

Comme il nous tient de court , il trouveroit mau-
vais

L'innocent desir qui nous presse.

Vous entendez.

MERCURE *s'en allant.*

J'entends , vous aurez le Trésor :

(*à part.*)

Oui certe , & l'on verra par sa propre manie

La curiosité satisfaite & punie.

PAMPHILE *allant après lui.*

Ne perdez point de tems.

MERCURE *dans le fond du Theatre.*

Je vais prendre l'effor :

(*Il dispaçoit.*)



SCENE

S C E N E I I I.

Les mêmes.

B P A M P H I L E.
ON ! le voilà parti ;

E U G E N E.

C'est un trait qui s'élance ;

S I M P L I C E.

Ah ! comme il bat de l'aile !

P O L Y T R O P E.

Il plane, il se balance.

P R O T H Y M E.

Dieux ! qu'il est haut !

F R O N I M E.

Voyez , voyez qu'il est petit !

Comme un point il s'anéantit.

S I M P L I C E.

J'ai l'œil bon , je le suis encore bien de la vue :

Ah , quand volerai-je à mon tour !

P A M P H I L E.

C'en est fait : je le voi qui se perd dans la nue.

Allez , épiez son retour :

Je veux rester avec Eugene.

Venez nous avertir quand vous le reverrez.

S I M P L I C E.

Nous n'y manquerons pas.

P A M P H I L E.

Sur le champ , accourez.

SCENE IV.

PAMPHILE, EUGENE.

E PAMPHILE.
EUGENE, m'aimez-vous ?

EUGENE.

Oui ; d'où vient cette peine ?

PAMPHILE.

Je vous dirai bientôt pourquoi :

C'est un secret de vous à moi.

Avançons cependant, crainte que l'on n'écoute ;

Que dites-vous de tout ceci ?

EUGENE.

L'aventure me semble étonnante sans doute.

PAMPHILE.

Elle me le paroît aussi.

EUGENE.

Sans trop d'impatience il faut en voir l'issue :

C'est je croi votre sentiment :

Car enfin...

PAMPHILE.

Point du tout vraiment.

Des plus ardens désirs mon ame est combattue,

Et le Trésor promis m'agite étrangement.

EUGENE.

Je l'attendrai, s'il vient ; mais fort patiemment.

PAMPHILE.

Votre ame indifferente est encor bien novice.

E U G E N E.

Par raison & par goût je fais ce que Simplicie
Fait par un instinct enfantin.

Un rien le divertit sans troubler son destin ,
Si l'appas d'un plaisir dans son ame se glisse ,

Il y court , il en sent le prix :

Mais dès que ce plaisir s'envole ,

Aussitôt détaché qu'épris

Simplicie en jouant s'en console.

Cher Pamphile , suivons ce goût qui nous con-
vient ,

Et prenons le tems comme il vient.

P A M P H I L E.

Eugene , je vous plains avec ce caractère.

Que dites-vous de notre pere ?

E U G E N E.

Que nous lui devons tout.

P A M P H I L E.

Je ne dis pas que non.

E U G E N E.

Pour moi je lui sçai gré : car je voi la lumiere ,
Je me trouvois fort mal de n'être que limon.

P A M P H I L E.

Je suis fort aise aussi de me trouver au monde.

Mais que nous sert cela , si nous ne voyons rien ?

E U G E N E.

Dans ces heureux Vergers ne sommes-nous pas
bien ?

P A M P H I L E.

Ah ! vous connoîsez peu cette machine ronde :

On nous cache avec soin ses nouveaux habitans.

EUGENE.

Qu'avons-nous besoin d'eux ? nos desirs sont contents.

PAMPHILE *levant les épaules.*

Toujours mêmes objets , mêmes soins , même rive !
L'agrément de la vie est la diversité.

Rien n'est tel que la liberté.

Ce monde est beau ; souffrez que je vous le décrive.

EUGENE.

Voyons.

PAMPHILE *trace sur terre avec une baguette.*

Figurez-vous ce Palais au milieu.

(Epiméthée au moins me l'assigne en ce lieu)

Ici ce sont vallons.

EUGENE.

Et là ?

PAMPHILE *traçant sur terre & occupant tout le Théâtre.*

Ce sont collines ,

Qui cachent à nos yeux cent merveilles voisines.

EUGENE.

Qui sont-elles ?

PAMPHILE.

Ce sont au moins vingt Nations ;

Qui font de nos climats un pays de plaisance :

On n'y voit que jardins , que ruisseaux , qu'élégance :

(Il montre cela sur terre.)

L'une est dans cet endroit... l'autre en ces régions...

Chaque peuple du reste , a son air , sa manière...

E U G E N E.

Pourquoi nous les cacher ?

P A M P H I L E *vivement.*

Hé pourquoi notre pere

S'est-il mis cela dans l'esprit ?

Pour moi j'en crève de dépit.

Où , je verrai cette merveille ;

Mercurc a mis le comble ; & son Trésor réveille

Ce désir qui m'avoit flatté.

Croyez-moi , si mon pere à nos desseins résiste ,

Rendons notre destin moins triste ,

Et mettons-nous en liberté.

Nous fortirons d'ici par la forêt prochaine ;

De-là nous entrerons dans cette vaste plaine ,

(*Il montre cela en traçant sur la terre.*)

Qu'entourent à l'envi d'agréables côteaux ,

Et que le fleuve coupe avec mille canaux.

Les premiers des humains que forma Promethée ;

S'offriront d'abord à nos yeux.

Les voilà. Leur demeure est , dit-on , enchantée.

En entrant nous ferons reçus comme des Dieux ;

Les danſes , les festins combleront notre joye...

E U G E N E.

Quelque prix qu'il en coûte , il faut que je les voye.

P A M P H I L E.

Laissez-vous seulement conduire sans effroi ;

Et de notre projet reposez-vous sur moi.

E U G E N E.

Il y faudra songer. Promethée est le maître ;

Mais enfin... taisons-nous : ouf je le vois paroître.

N iiij

198 LA BOËTE DE PANDORE;
PAMPHILE *fait signe à Eugene.*
Pas un mot du Trésor.

S C E N E V.

Les mêmes , PROMETHE'E.

P R O M E T H E'E.

QUELS étoient vos discours;
Chers enfans ?

P A M P H I L E.

Nous parlons toujours
De vos bontés pour nous, & de votre tendresse.

P R O M E T H E'E.

Est-ce tout ? mais pourquoi vous vois-je sérieux ?
Je ne vous trouve point cette douce allégresse ,
Qui fait le partage des Dieux.

C'est pourtant , croyez-moi , le prix de l'innocence:
E U G E N E.

Rien peut-il nous troubler dans ces aimables
lieux ,

Que le soin de marquer notre reconnoissance ?

P R O M E T H E'E.

Et moi je n'en veux point qui coûte des soucis :

Et je m'en rapporte à vous-même ;

Faut-il beaucoup d'effort pour aimer qui vous aime ?

Vous parliez d'autre chose : avouez-le , mes fils !

P A M P H I L E.

A ne vous rien celer , j'ai dit qu'Epiméthée ,
(Mais au moins ne vous fâchez pas ;)
A tracé devant moi de ces charmans climats ,
Un portrait dont mon ame est tellement flatée ,
Que je suis tenté de les voir.
Si vous rejettez ma priere ,
Mon amour envers vous , sans être moins sincère ,
Sentira le poids du devoir.

P R O M E T H E' E.

Je sçai ce qui convient , mes fils , & je suis pere ;
Votre souhait un jour sera mieux écouté.
Etouffez aujourd'hui ce souhait téméraire :
Je le veux , j'aime au moins votre ingénuité.
Conservez chèrement cette simplicité :
Car le monde encor jeune en ce point dégénere ;
Et c'est pour cela seul que mon amour sévère
Vous en interdisoit l'abord pernicieux.
Gardez-vous d'écouter des désirs curieux ,
Et ne m'en parlez plus si vous voulez me plaire.

E U G E N E.

Quel mal cela vous peut-il faire ?
Vous nous aimez , nous vous aimons :
Que vous coûtera-t-il , pour couronner vos dons ,
Que de vouloir nous satisfaire ?

P R O M E T H E' E.

Je verrai vos raisons. Mais enfin c'est assez :
Adieu , n'insistez plus , je parle , obéissez.
Retirez-vous , faites venir Simplicie.

S C E N E VI.
PROMETHE'E, SIMPLICE.

PROMETHE'E
PAR cet enfant sans artifice
Je veux un peu sçavoir tout ce qui s'est passé.

SIMPLICE *en arrivant.*
Bon jour , mon cher Papa : souffrez que je vous
baïse.

PROMETHE'E.
Etes vous bien content ?

SIMPLICE.

Oh ! oui ;

PROMETHE'E.

J'en suis fort aise ;

Vous me semblez pourtant embarrassé :
Que fit-on hier ?

SIMPLICE.

Rien ,

PROMETHE'E.

Rien !

SIMPLICE.

Si fait , quelque chose ;

Mais vous gronderez , & je n'ose...

PROMETHE'E.

Dites , dites toujours.

SIMPLICE.

Pamphile , Eugene , & moi ;

Nous joüions. Sur un coup joüé de bonne foi ,
(Coup très douteux) jamais ils n'ont voulu re-
faire.

P R O M E T H E' E.

Oh ! cela n'est pas bien , la chose est toute claire.

S I M P L I C E.

Notre oncle Epiméthée est venu sur cela ,
Qui leur a dit , venez , laissez cet enfant là :
Aussi-tôt me laissant ils se sont mis à rire.

P R O M E T H E' E.

Ouais.

S I M P L I C E.

Et je leur ai dit que j'irois vous le dire.

P R O M E T H E' E.

Fort bien ,

S I M P L I C E.

Je les suivois : mais ils m'ont écarté.

Pamphile , Epiméthée allant de leur côté ,
M'ont laissé seul , tandis qu'Eugene
S'amusoit à courir aux oiseaux dans la plaine.

P R O M E T H E' E.

Après...

S I M P L I C E.

En revenant doucement sur mes pas ,
Je suis allé vers eux , ils ne me voyoient pas ;
Et j'ai vu qu'ils parloient de climats , de voyage...

P R O M E T H E' E.

(*à part.*) Oui , voilà l'enclouüre. (*haut.*) Allons ;
mon fils , courage ,

Qu'a-t-on fait ce matin ?

SIMPLICE.

C'est bien là le plus beau.

Un Dieu (nous l'avons pris d'abord pour un oiseau.)

Il se nomme , attendez...

PROMETHE'E.

Seroit-ce point Mercure ?

SIMPLICE.

Justement ; un bonnet... des ailes... un bâton...
Un habit...

PROMETHE'E.

M'y voilà , je connois sa figure.

Qu'a-t-il fait ? qu'a-t-il dit ?

SIMPLICE.

Ayant appris le nom ;

Et bien regardé l'air de tous tant que nous sommes ,

Il en a dit tant... tant qu'on ne pourroit finir ,

Et que je n'en ai pu presque rien retenir ;

Sur ceci , sur cela , sur les Dieux , sur les hommes ;

Mais ce qui flatte plus encor ,

C'est qu'il va revenir avec un beau Trésor.

PROMETHE'E *appercevant Mercure.*

Il vient , retirez-vous : n'en dites mot , Simplicie ;



S C E N E V I I.

MERCURE, PROMETHE'E.

MERCURE *laissant derriere le Theatre
la Boîte qu'il a apportée.*

C (*à part.*)
A ne découvrons point encor notre malice.
S (*haut.*) Seigneur Promethée, ah ! bon jour.
PROMETHE'E.

Mercure dans ces lieux ! Mercure dans ma Cour !
Si matin ! avant moi ! que venoit-il y faire ?

MERCURE.

Moi ! vous féliciter , mais d'une ame sincère.

De vos heureux travaux j'admire le progrès :

Quelle entreprise ! quel succès !

Un peu de limon brutte entre vos mains respire ;

Votre souffle puissant anime un vaste empire

D'humains tout semblables à nous.

Les Dieux , ou je me trompe , en font un peu jaloux.

PROMETHE'E.

Mercure, vous raillez.

MERCURE.

Moi point : sans raillerie ;

J'estime votre ouvrage , & l'Homme vaut son prix ,

Dans l'âge d'or , s'entend : un jour , adieu vous dis.

PROMETHE'E.

Quoi donc ?

MERCURE.

Parlons sans flatterie ;

Car enfin ; sans vous faire tort ,
J'en connois le foible & le fort.

PROMETHE'E.

Hé qu'y trouvez-vous à redire ?
Il aime la vertu.

MERCURE.

D'accord.

PROMETHE'E.

A respecter les Dieux je prens soin de l'instruire.

MERCURE.

Fort bien. Il oubliera bien vite vos leçons.

PROMETHE'E.

Il vit heureux.

MERCURE.

Sant doute.

PROMETHE'E.

Et satisfait.

MERCURE.

Chançons.

PROMETHE'E.

Certes , cela me pique , & pour vous j'en ai honte.
L'homme est donc bien méchant , Mercure , à vo-
tre compte ?

MERCURE.

Méchant ? non.

PROMETHE'E.

Trompeur.

MERCURE.

Non.

PROMETHE'E.

Sans foi , sans loi ?

MERCURE.

Non , non ;

PROMETHE'E.

Aveugle ?

MERCURE.

Non , vous dis-je ,

PROMETHE'E.

Et privé de raison.

MERCURE.

Non , encore une fois : l'homme est très-raison-
nable ,

Mais qu'il raisonne moins. Il est doux , sage , ai-
mable ,

Fidèle , vertueux , tout ce que vous voudrez ;

Et j'en dirai du bien plus que vous n'en direz.

Mais pour me servir du proverbe ,

Il est sans foi , sans loi , fourbe , & méchant en
herbe.

PROMETHE'E.

Je voudrais voir un peu sur quoi vous l'assurez :

MERCURE.

Le voici. Son esprit formé d'un feu céleste ,

En a les qualités , la noblesse & le reste :

Mais cet esprit si noble est pourtant limité ;

Dans un étui de chair vous l'avez emboëté.

Or il trouve déjà sa cage trop étroite ;

Il veut prendre l'essor , & se perdre en projets ;

Il croit , pour pénétrer jusques à nos secrets ,

Son œil assez perçant & sa vuë assez droite.

206 LA BOËTE DE PANDORE,

Fou de l'indépendance & de la liberté,
Son vice est en un mot la curiosité.

PROMETHE'E.

Vous parlez en railleur.

MERCURE.

Et vous parlez en pere.

PROMETHE'E.

Mercure, tout ceci commence à me déplaire,
Mes fils sont ce qu'ils sont : mais que leur vou-
liez-vous ?

MERCURE.

Mon dessein n'étoit pas de vous mettre en cour-
roux.

Attendez... j'apportoïis cette boëte divine.

(*Il montre & fait avancer la machine.*)

PROMETHE'E.

Voilà donc le Trésor qui fait leur entretien.
De Mercure un présent ! je m'en défierai bien.

MERCURE.

Ma Planette est un peu maline.

PROMETHE'E.

Quel est donc ce Trésor offert ?

MERCURE.

On ne le sçaura point que l'on ne l'ait ouvert.

PROMETHE'E.

J'entens ; vous pouvez donc le remporter sur
l'heure...

Non , il vaut mieux qu'il me demeure.

De Jupiter j'entrevoï les desseins :

Il m'a souvent parlé d'un Trésor de Pandore ,
Dont je dois , m'a-t-il dit , garantir les Humains ;

Peut-être ce dépôt est celui que je crains ;

J'empêcherai les maux d'éclorre.

Cette Boëte en un mot est bien entre mes mains :

L'on ne reviendra plus l'apporter en cachette ,

Et je pourrai partir sans que rien m'inquiète.

MERCURE *d'un ton railleur.*

Votre prudence est grande ! il en faut voir le fruit.

PROMETHE'E.

Vous le verrez.

MERCURE.

Souvent trop de prudence nuit.

S C E N E V I I I.

Les mêmes , EPIMETHE'E ,
& les six jeunes Hommes.

EPIMETHE'E.

Q Uoi , mon frere , les Dieux semblent vous rendre hommage :

Dans l'œuvre de vos mains admirant leur image ,

Ils marquent leur retour par un soin des plus doux ,

Et je l'apprens d'un autre que de vous !

Ne puis-je voir au moins cette rare cassette ,

Qui des biens est , dit-on , l'assemblage parfait ;

MERCURE *à part.*

Bon , voyons de ceci quel peut être l'effet.

208 LA BOËTE DE PANDORE,

PROMETHE'E *se mettant devant la Boîte*
de peur qu'on ne la voye.

(*à son frere.*)

Modérez , croyez-moi , cette ardeur indiscrete.
Simplice , c'est ainsi qu'on garde mon secret ?

SIMPLICE.

Papa , je le gardois ; ils me l'ont pris tout net.

PAMPHILE *à Promethée.*

Epimethée est votre frere ,
Nous sommes vos enfans ; d'où vient donc ce my-
stère ?

PROMETHE'E.

De ce que je le veux.

EUGENE.

Quel mal...

PROMETHE'E.

Point de caquet.

POLYTROPE.

L'on ne prétend pas vous déplaire.

PROMETHE'E.

Paix. Taisez-vous avec votre air furet.

FRONIME.

C'est un présent des Dieux.

PROMETHE'E.

C'est un tour qu'on vous fait.

SIMPLICE.

Mercuré voudroit-il en faire ?

MERCURE *à part.*

Il me va donner mon paquet.

PROMETHE'E.

Ce que je vous défens, nul Dieu ne le permet.

PROTHYME.

PROTHYME *approchant de la Boëte.*

Le voici ce Trésor. Vous le cachiez , mon pere.

PROMETHE'E *l'arrêtant.*

Alte-là , s'il vous plaît , je vais le cacher mieux ;

Epiméthée , allons ; ceci m'émeut la bile.

(*Il va cacher la Boëte avec Epiméthée.*)

MERCURE *à part.*

Sage précaution , mais pourtant inutile.

PAMPHILE *à demi-bas à Mercure.*

Que ne preveniez-vous ce contre-tems fâcheux ?

Je vous l'avois bien dit : il falloit être agile.

PROMETHE'E *revenant avec Epiméthée.*

Pour de bonnes raisons je défens d'y toucher.

C'est vous que j'en charge , mon frere ;

Gardez qu'en mon absence on n'ose en approcher.

EPIMETHE'E.

Je serai bon dépositaire :

Je ne vois pourtant pas ce qui peut vous fâcher.

PROMETHE'E.

Si ce don , de Pandore est le dépôt funeste ,

(*Et j'ai lieu de le croire ainsi :*)

C'est pour ne pas l'ouvrir qu'on nous l'adresse ici :

Il contient tous les maux nés du courroux céleste ,

Maux de corps , maux d'esprit , & tout ce qu'aux

Enfers

Enfanta l'Acheron d'affreux ou de pervers.

En un mot ce Trésor enferme

La perte de toute la terre.

Jugez si j'ai bien fait.

MERCURE.

Que cela soit ou non ,

Un peu de défiance est toujours de saison.

Tome IV.

O

210 LA BOËTE DE PANDORE;

PROMETHE'E *à ses enfans.*

Vous l'entendez. Suffit : je retourne à la place
Où je forme d'humains une nouvelle race.

De différens limons il me faut essayer ,
Et l'on verra les mœurs se diversifier.

Allez prendre l'effor , enfans , avec mon frere ;
Il voudra bien pour moi vous tenir lieu de Pere ;
J'accorde ce loisir à l'ardeur de tout voir.

Revenez aujourd'hui : je vous attens ce soir.

Mercure , vous voyez que je vous tiens parole :

M E R C U R E.

Vous faites bien. (*à part.*) & moi je vais jouer
mon rôle.

PREMIER INTERMEDE.

UN GÉNIE, CHŒUR *de Maux*
qu'on ne voit point.

(SYMPHONIE DE FURIES.)

LE GÉNIE *chante.*

SORTEZ , sortez , brisez vos fers ;
Ravagez , saccagez , inondez l'Univers.

CHŒUR *de Maux.*

Sortons , sortons , brisons nos fers :
Ravageons , saccageons , inondons l'Univers.

LE GÉNIE.

Tels que du sein des bois , du sommet des mon-
tagnes

Les torrens roulant à grands flots ;
Entraînent les moissons , désolent les campagnes
Par le déluge de leurs eaux.
Tels & plus fiers encor , des infernales rives
Du gouffre ténébreux ,
Par un débordement affreux ;
Sortez , Monstres , Démon , Maux , & Passions
vives ;

Sortez , sortez , brisez vos fers :
Ravagez , saccagez , inondez l'Univers.

LE CHŒUR.

Sortons , sortons , brisons nos fers , &c ;

LE GE'NIE.

Que la famine , que la guerre ,
Que les Tyrans ,
Les Conquerans ,
Arment parens contre parens ,
Et dévorent la terre.

Plus prompts que les éclairs , plus craints que le
Tonnerre ,

Fondez sur ces climats nouveaux ;
Impitoyables Maux ,
Tombez comme la foudre ;
Brisez , réduisez tout en poudre ;
Loin d'ici le doux repos.

Noire discorde , pâle envie ;
Chassez la paix , rendez la vie
Plus horrible que le trépas.

O ij

Paroissez , fieres Euménides ,
 Portez vos flambeaux homicides
 Dans le sein des humains perfides :
 Que les remords suivent leurs pas.

Regnez sur la terre & sur l'onde ;
 Empoisonnez l'air ,
 Faites un enfer
 Du siècle de fer ;
 Bouleversez le monde ;
 Exhalez toutes vos fureurs.
 Mort barbare ,
 Achéron avare ,
 Flâmes du Ténare ;
 Comblez ces horreurs.

Pour éterniser votre rage ,
 Renaissez , vivez d'âge en âge ;
 Sortez , sortez , brisez vos fers ;
 Ravagez , saccagez , inondez l'Univers.

LE CHŒUR.

Sortons , sortons , brisons nos fers , &c.

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

MERCURE *riant.*

AH , ah , ah , rien n'est plus comique.
Voilà nos Pélérins revenus sur leurs pas ;
Les Voyages pour eux n'ont déjà plus d'appas ;
La Curiosité bien autrement les pique.
Ils cherchent tous la Boëte , & je croi que dans
peu ,
Au profit des rieurs , nous allons voir beau jeu.

SCENE II.

Le même *un peu à l'écart* , PAMPHILE ,
& les autres jeunes gens , cherchant de tous
côtés la Boëte , & suivis d'Epiméthée.

A PAMPHILE.
ALLONS , que rien ne nous échappe.
POLYTROPE *d'un côté.*

Ce pourroit être ici.

PROTHYME *de l'autre.*

Non , ce doit être là.

O iij

214 LA BOËTE DE PANDORE;
SIMPLICE.

Quelque part qu'elle soit , il faut que je l'attrappe;
EUGENE.

J'en ai quelque scrupule ,
FRONIME.

Et moi j'en ris sous cappe;
PAMPHILE.

Croyez-moi , retournez à l'endroit que voilà.

S C E N E I I I.

MERCURE, EPIMETHE'E;
PAMPHILE.

MERCURE *arrétant Epiméthée.*

C'EST vous , Epiméthée ; expliquez-moi , de
grace ,

D'où vient ce prompt retour.

EPIMETHE'E.

Que voulez-vous qu'on fasse ?

Ils ont voulu revoir le Trésor prétendu ;

Et m'ont si fort pressé que je me suis rendu.

PAMPHILE.

Mercure , un plaisir trop facile

Chez moi n'est qu'un plaisir perdu.

J'entrevois la ruse subtile ,

Qui fait qu'à nos desirs mon pere a répondu.

Pour nous faire oublier le Trésor qui nous tente ;

Il nous donne un loisir trop longtems attendu ;

Et moi j'estime plus un plaisir qui m'enchanté ,
Comme étant un peu défendu ,
Qu'un autre dont l'attrait aisément se présente
Et qui semble nous être dû.

M E R C U R E.

Jeune homme... Epiméthée , avez-vous entendu ?

S C E N E I V.

Les mêmes , E U G E N E , & les autres
Jeunes gens.

B O N N E nouvelle.

E U G E N E.

P A M P H I L E.

Hé quoi ?

E U G E N E.

La Boëte est dénichée ;

Je viens de la trouver.

P O L Y T R O P E.

Il ne l'a pas cherchée.

C'est moi qui...

P R O T H Y M E.

Non c'est moi.

F R O N I M E.

C'est moi , sans contredit.

S I M P L I C E.

J'ai découvert l'endroit,

Et moi je vous l'ai dit.
Mais ne disputons plus , & laissant la fadaïse ,
Portons-la dans ce lieu pour la voir à notre aise.

S C E N E V.

MERCURE, EPIMETHE'E.

I EPIMETHE'E.
Ls ne veulent que regarder.
Iroient-ils l'ouvrir ? non : ils sçauront s'en garder.

MERCURE.

Hé la chose est fort avancée ;
Place qui capitule est à demi forcée.

EPIMETHE'E *s'en allant.*
Je vais suivre de l'œil.

MERCURE *à part.*

Moi de ce petit coin
Je vais tout observer , & rire un peu de loin.



S C E N E V I.

Les Jeunes gens *roulant la Boîte*, & suivis
d'EPIMETHE'E.

EPIMETHE'E.

AU moins, Messieurs, gardez d'outrer le badinage.

MERCURE *dans son coin.*

Si j'en juge par les apprêts

La curiosité va faire du progrès.

PAMPHILE.

Contemplant à loisir cette charmante cage.

EUGENE.

Certes rien n'est plus beau.

POLYTROPE.

L'ouvrage en est très-fin.

PROTHYME.

Inimitable & neuf.

FRONIME.

Admirable, Divin.

EPIMETHE'E.

Il est vrai, plus on voit, plus on veut voir encore.

SIMPLICE.

J'ouvre en vain de grands yeux, je n'y remarque rien :

S'il faut pourtant crier, *c'est beau*, je le veux bien.

PAMPHILE.

Que n'es-tu transparente, ô Boîte de Pandore !

218 LA BOËTE DE PANDORE,
EUGÈNE.

Si les dehors sont beaux , au dedans quels Tréfors !

POLYTROPE.

Les Maux ne sont point là , si j'en crois les dehors ;

PROTHYME.

N'est-il point de moyen qui nous fasse en cachette ;
Comme à la dérobee entrevoir cette boîte ?

SIMPLICE.

Il faudroit entr'ouvrir , & fermer aussitôt.

FRONIME.

Le coup est délicat ; mais tentons , s'il le faut.

EPIMETHE'E.

Le danger est trop grand. Doucement , je vous prie.

Le soin de vous garder , Messieurs , m'est confié.

MERCURE *dans son coin.*

Gageons qu'il sera de moitié ,

Pour faire avec eux la folie.

PAMPHILE.

Roulons-la doucement , & tous l'oreille au guet
Nous jugerons du son : voilà le vrai secret.

EUGÈNE.

C'est bien imaginé , voyons.

EPIMETHE'E.

Pour cela passe :

Mais prenez garde au moins que l'étui ne se casse ;

(*Ils roulent la Boîte en prêtant l'oreille.*)

POLYTROPE.

Je n'entens rien.

PROTHYME.

Ni moi.

FRONIME.

Plus fort.

SIMPLICE.

Bon , écoutez :

PAMPHILE.

Nul son. Messieurs les Maux sont bien empaquetés :

POLYTROPE.

Si par la pesanteur on juge de l'affaire ,
Les maux doivent être de poids.

EPIMETHE'E.

Tout beau , suffit pour cette fois :
Cet essai doit vous satisfaire ;

Retirons-nous , je crains quelque coup d'étourdi :

PAMPHILE.

Nous retirer ! pourquoi ?

EPIMETHE'E.

Faites ce que je di.

MERCURE *dans son coin.*

Il est très-ferme au moins.

EPIMETHE'E.

Chargé de vous conduire ,
Je ne veux pas , Messieurs , qu'on ait rien à me
dire.

PAMPHILE.

Nul de nous n'en abusera ,

Et nous ne ferons rien que ce qu'il vous plaira :

Çà raisonnons un peu touchant cette aventure :

Qu'en pensez-vous ? parlez.

EPIMETHE'E *voyant Mercure qui s'avance.*

Interrogez Mercure :

PAMPHILE à *Mercury qui paroît.*

Ouvrons-nous ou non ?

MERCURE.

Tout ce que vous voudrez :

Ce n'est plus mon affaire ; & vous en répondrez.

Mais voyons ce qu'en pense Eugene.

EUGENE.

Je ne sçai si je veux , ou si je ne veux pas.

Qu'en pense Polytrope ?

POLYTROPE.

Il n'en est pas en peine ;

Mais qu'en pense Prothyme ?

PROTHYME.

Il se le dit tout bas.

Et Fronime ?

FRONIME.

J'en fais de même.

Et Simplicite ?

SIMPLICITE.

A quoi sert ici tout ce jargon ?

Nous voulons voir la Boëte , ouvrons-la tout de bon.

PAMPHILE.

Simplice dit bien , & je l'aime :

Poussons cette aventure à bout.

Quel mal ferons-nous après tout ?

Qu'en arrivera-t-il ? nous aurons la science

Du bien , du mal , des arts , & des travaux :

Soit ; je suis las de l'ignorance ,

Des plaisirs même & du repos.

Nous tirerons , dit-on , de prison tous les maux :
J'en doute , que sçait-on ? qui l'a dit à mon pere ?
Mais quand cela feroit ; ils sembleront nouveaux ,
Et la nouveauté doit nous plaire.

E P I M E T H E' E *d'un air sévère.*

Pamphile !...

P A M P H I L E.

C'est perdre le tems.

Vous pensez comme nous : je sçai vos sentimens ;
Vous voudriez déjà que la chose fût faite.
Il faudra , s'il vous plaît , que votre main s'y prête.
Et vous , Eugene , allons : pourquoi délibérer ?

E U G E N E.

Ce n'est pas que je délibere :

Mais je ne sçaurois pénétrer

Je ne sçai quel instinct qui m'agite & m'altère :
Mon cœur me dit tout bas que cela n'est pas bien.

P A M P H I L E.

J'ai senti comme vous quelque petit scrupule :

Mais laissons cela ; ce n'est rien.

(*Ils entraînent tous Epiméthée vers la Boîte.*)

Ouvrons. D'où vient que je recule ?

E P I M E T H E' E *feignant de se débarrasser
d'eux.*

Que faites-vous ?

P O L Y T R O P E.

Allons.

P R O T H Y M E.

Ouvrez vite.

F R O N I M E.

Voyons.

SIMPLICE *la Boëte étant ouverte.*

Quelle fumée , ô Dieux ! quelle flamme ! fuyons ;

(*Ils s'écartent un peu.*)

MERCURE *à côté de la Boëte.*

C'est fait , la mine est éventée ;

(*Je l'ai prédit à Prométhée.*)

Voici déjà les Maux aux champs :

Pour peu qu'ils fassent les méchants ,

Ils vont faire de belles œuvres.

Mais non ; Messieurs les Maux , gens galans & polis ,

Vont jouer du torticolis ,

Pour faire dans la suite avaler des couleuvres.

(*Epiméthée & ses élèves un peu rassurés , s'avancent doucement pour regarder dans la Boëte.*)

J'en vois un ; place , place à tout le régiment.

Paix ; écoutons son compliment.

(*Mercur se retire dans son coin.*)

SCENE VII.

Les Mêmes , le GENIE des Honneurs.

LE GENIE.

VOUS voyez des Honneurs le Génie & le Maître ;

MERCURE *à part.*

Des faux Honneurs , s'entend.

LE GENIE *aux hommes.*

Pourquoi me fuyez-vous ?

Ceux que vous allez voir paroître

Vous feront avec moi le destin le plus doux.

Jugez-en par les biens que je vais faire naître ;

Sortez , Honneurs , rendez les Dieux mêmes jaloux.

(*Il tire de la Boëte des Sceptres , des Couronnes , &c. des marques d'Honneur , qu'il place sur une table.*)

E P I M E T H E' E.

Qu'est ceci ?

LE GENIE.

C'est un Sceptre.

P A M P H I L E.

Et cela ?

LE GENIE.

Des Couronnes

De Potentats , de Ducs , Princes , Comtes , Marquis.

P A M P H I L E.

Certes voilà des Maux exquis.

E U G E N E.

Oui-dà , ces choses-là sont bonnes :

LE GENIE.

Je vous expliquerai leur mérite & leur prix.

M E R C U R E *à part.*

Déjà sans les connoître ils en sont tous épris :

LE GENIE.

Le Sceptre en main & la Couronne en tête ;

Seuls vous ferez le calme & la tempête.

Vous goûterez l'encens , vous aurez des Autels ,

Et vous irez de pair avec les Immortels. .

P O L Y T R O P E *prenant un Sceptre.*

Cela donne un grand air.

224 LA BOËTE DE PANDORE;
PROTHYME *mettant une Couronne sur
sa tête.*

Et ceci de l'empire:

FRONIME *prenant un drapeau.*

Cette pompe me plaît.

SIMPLICE.

Cela ne fait point rire.

PAMPHILE *au Génie qui tire de la Boîte
des écussons.*

Hé ! que veut dire encor cet attirail.

Bizarre assortiment de couleurs , de métal ?

LE GENIE.

Ne vous en mocquez pas : ce sont des armoiries.

Ces choses , voyez-vous , coûteront bien des vies ;

Et sans trop me vanter , je voi tel écusson

Que l'on payra très-cher pour la contrefaçon :

Vous comprendrez un jour ce que cela veut dire.

SIMPLICE.

Je ne voi point encor ici le mot pour rire.

EPIMETHE'E *approchant de la boîte
avec ses élèves.*

Voyons si de la Boîte un autre sortira.

LE GENIE *des Honneurs frappant sur
la Boîte.*

O Toi , qui des plaisirs es le suprême arbitre ,
Sors.



SCENE:

S C E N E V I I I.

Les Mêmes , le GENIE des Plaisirs.

P A M P H I L E *en le voyant.*

S O N air & ses fleurs méritent bien ce titre.

M E R C U R E *à part.*

Il va leur réciter quelques vers d'Opéra.

I I. G E N I E *des Plaisirs , portant
une corbeille de fleurs.*

Jouïssiez des belles années.

M E R C U R E *à part.*

Qu'ai-je dit ?

I I. G E N I E.

Je puis seul les rendre fortunées :

C'est à moi de bannir les pleurs.

M E R C U R E *à part.*

Il ne leur dira pas qu'incontinent fannées ,
Les délices qu'il offre ont le destin des fleurs.

(*Le second Génie présente des fleurs aux Jeunes gens ,
qui en prennent.*)

E P I M E T H E ' E *à ses élèves.*

De ce prétendu mal je vois qu'on s'accommode :

A peine paroît-il , qu'il devient à la mode.

E U G E N E.

Je ne sçai pas pour moi ce qu'il m'a fait ;
Mais il a sur mon cœur un empire parfait.

P O L Y T R O P E.

Tout finet que je suis je consens qu'il m'attrappe.

226 LA BOËTE DE PANDORE,
PROTHYME.

Je ne veux pas qu'un seul de ses plaisirs m'échappe.
FRONIME.

J'ai beau faire ici le sage ;
Le plaisir vient saisir le cœur le plus discret.

SIMPLICE.
L'ambition n'est pas mon vice :
Mais le plaisir touche Simplicie.

I. GENIE *au* II.
Tant d'hommages ravis ne vous flattent-t-ils pas ?
Vous offrez le plaisir , & tout suit ses appas.

II. GENIE.
On n'en voit qu'un essai ; mais bientôt que fera-ce ?
Quand on verra...

TOUS *ensemble*.
Voyons , voyons ; montrez de grace :
MERCURE *dans son coin*.
Que l'attrait du plaisir rend l'homme curieux !

II. GENIE *tirant de la Boëte une bouteille
& des verres qu'il met sur une table*.
Cela vaut le nectar des Dieux.
Connoissez par mes soins le doux jus de la treille ;
Regne à jamais le Dieu du vin.

PAMPHILE *prenant un verre*.
Nous boirons à longs traits cette liqueur vermeille.
Sa couleur seule me réveille.

EUGENE.
J'ignore ce que c'est ; mais j'en croi le goût fin.
FRONIME.

Elle sçait , ce me semble , égayer la sagesse.
POLYTROPE.
Je sens de mon esprit s'aiguïser la finesse.

SIMPLICE.

J'entendrai ses petits glougloux !

II. GENIE.

Je ne vous vante point les plaisirs de la table :
Mon art vous les rendra plus exquis & plus doux ;
Jugez-en seulement par ce jus délectable.

MERCURE *à part.*

L'essai suffit. Les voilà déjà foux.

I. GENIE.

A vos charmes puissans il faut que l'on se rende.

II. GENIE *vers la Boîte.*

Paroissez , instrumens ; concerts , qu'on vous entende.

(*Il tire de la Boîte des instrumens de Musique ,
& l'on entend une Symphonie.*)

EUGENE.

En vérité , rien n'est plus enchanteur ;
Faites-nous à loisir goûter notre bonheur.

II. GENIE.

Aussi le ferons-nous. La musette & la lyre ;
Sans cesse nourriront votre aimable délire :
Pour vous , les ris , les jeux , les fêtes , les ca-
deaux ,

Ne seront plus des biens inconnus & nouveaux ;
Si de l'amour enfin vous ignorez l'empire ,
Le bal & l'Opera sçauront vous en instruire.

MERCURE *à part.*

Ils voudront bientôt l'éprouver ;
Voilà de quoi les achever.

PAMPHILE.

Evoquons un autre Genie.

(*Le premier Genie frappe sur la Boîte , où tous
regardent.*)

S C E N E IX.

Les Mêmes , le GENIE des Richesses ;
avec un Coffre-fort.

EPIMETHE'E.

QU'IL est brillant ! qu'il a d'attraits !
 EUGENE.

D'où pourroit lui venir cette grace infinie ?

II. GENIE à *Eugene.*

De sa cassette. Elle a mille charmes secrets.

III. GENIE.

Mortels connoissez ma puissance ,
 Et bénissez le jour qui fit ma délivrance.

Je suis désormais votre Dieu.

A tout autre qu'à moi vous pouvez dire Adieu.

MERCURE *dans son coin.*

Nous voilà pour le coup congédiés en forme.

Mais il n'est pas le seul : tous ces Maux de leur
 mieux

Feront dire bon soir aux Dieux.

EPIMETHE'E.

Mais quelle est, dites-nous, cette puissance énorme ?

III. GENIE.

De moi dépendra l'Univers :

Je mettrai l'un au trône , & l'autre dans les fers ;

Avec moi l'on pourra tout faire ;

L'on fera sage , beau , vertueux , né pour plaire :

L'on aura cent talens divers.

Sans moi tout ne fera que langueur , que misère :

Pour ravir mes présens on passera les mers.

Je serai tout enfin. Dévoilons le mystère :

Il est compris dans ce Trésor ;

Et vous voyez le Dieu de l'or.

I. GENIE.

Le Dieu de l'or , c'est quelque chose ;

C'est lui qui fournira la dose.

Mais le Dieu des Honneurs est d'un tout autre
prix.

II. GENIE.

Quand je vous écoute , je ris.

Et le Dieu des plaisirs , qu'est-il , je vous con-
jure ?

L'or & l'honneur sans lui feroient triste figure.

MERCURE *à part se frottant les mains.*

Bon , bon , ils vont se piquotter.

III. GENIE.

Messieurs , c'est bien ici le lieu de disputer !

Soyons tous trois ce que nous sommes ;

Et laissons à juger aux hommes.

Ils nous rendront justice : & disons-le entre nous ,

Nous vaudrions fort peu , vous sans moi , moi
sans vous.

MERCURE *à part.*

En vérité j'admire cette engeance :

Même en s'entrechoquant ils font d'intelligence.

EPIMETHE'E *vivement.*

Çà découyrez-nous ce Trésor.

230 LA BOËTE DE PANDORE,

PAMPHILE *de même*

Voyons un peu briller votre or.

(*Tous environnent le Genie des Richesses.*)

EUGENE *voyant qu'il est long à ouvrir.*

Vous nous mettez tous au supplice.

POLYTROPE.

Vous le faites exprès , & c'est pure malice.

PROTHYME.

Je prétens fureter jusqu'au fond malgré vous.

FRONIME.

J'en suis : car il faut bien hurler avec les loups.

SIMPLICE.

Vous me comptez pour rien à cause de mon âge :

Je prétens , s'il vous plait , entrer dans le partage.

III. GENIE *ouvrant son coffre-fort.*

Ecoutez , c'est de l'or : & n'en a pas qui veut.

Vous venez les premiers vous , passe :

Prenez-en ; mais ensuite en attrape qui peut.

EPIMETHE'E *se saisissant du coffre-fort.*

Messieurs , c'est au plus fort de partager la masse :

TOUS *ensemble , se jettant tumultuairement
sur la cassette.*

Non pas... donnez...

MERCURE *à part.*

Pour l'or comme chacun s'émeut !

Je croi qu'ils sont prêts de se battre.

III. GENIE *quand ils ont fini leur jeu.*

Je vous apprendrai l'art des Prêts au denier quatre ;

Et les Contrats mignons des plus fins Usuriers.

Vous sçauvez liquider , calculer , & rabattre ,

Prendre le pot de vin , travailler des deniers ,
Et sur-tout en Seigneurs payer vos creanciers.

M E R C U R E *à part.*

O les belles leçons qu'en peu de mots il donne !

E U G E N E *approchant de la Boëte.*

Voyons le quatriême , & comment il raisonne.

I. G E N I E *frappant sur la boëte.*

Sortez , il en est tems.

S C E N E X.

Les Mêmes , le G E N I E du Jeu.

IV. G E N I E , *des cartes à la main.*

U N Quadrille , Messieurs ,
Un Quadrille. C'est vous qui lierez les parties :
Les Dames le voudront : il faudra des joueurs ;
En entrant dans les compagnies
On offrira la carte ; irez-vous refuser ?
Renoncez donc au monde. Il faut bien s'amuser.
Des conversations le jeu n'est pas la pire ,
Car il vaut mieux jouïr après tout que médire.
Il est vrai que souvent de la duppe au fripon
Le passage étant court , l'une deviendra l'autre ;
Mais si la mode en vient , vous en ferez la vôtre.

Entre honnêtes gens sans façon ,
De si près y regarde-t-on ?

M E R C U R E *à part.*

Ce drôle-là d'un air fort leste ,

Sans en faire à deux fois leur déduit sa leçon.

EPIMETHE'E.

Mais le jeu n'est-il point funeste ?

IV. GENIE *vers la boîte.*

Funeste , bon ! Boëte , rends-moi mes Dez ;
Mes Cornets , mon Triâtrac , mes Echecs , & le
reste.

Voilà tous les jeux : regardez.

(*il met le tout sur une table.*)

Voyez-vous là-dedans rien qu'un sage déteste ?

Il pourra bien être qu'on peste ,

Ou que l'on jure quelque peu ,

Mais cela , qu'est-ce ? un rien , un zeste ,

En un mot , c'est le droit du jeu.

II. GENIE.

Il vous parle raison.

MERCURE *à part.*

L'on ne peut pas mieux dire.

IV. GENIE.

Je ne vous céle pas que seulement pour rire ,

On verra sortir terre , équipages , effets ,

Maisons , revenus , & chevance ,

D'un Soixante & le va , d'une réjouissance ,

D'un coup de dez , & même des Piquets.

Mais c'est , comme j'ai dit , pure galanterie ;

Doit-on s'en pendre ? non , il faut que l'on en rie.

Quand on perdra , du reste on payra sur le champ.

Pour l'Ouvrier & le Marchand ,

Tout à l'aise ils pourront attendre.

Encor pour eux souvent sera-ce un vrai bonheur ;

Ils ſçaurent ſur credit au double & triple vendre :
Quant aux dettes du jeu , ce ſont dettes d'honneur.

I. GENIE.

Voilà des maximes très-nettes.

MERCURE *dans ſon coin.*

Ils les mettront ſur leurs tablettes.

EUGENE *au Genie du jeu.*

Vous nous trouverez tous dociles écoliers.

POLYTROP E.

Et nous profiterons ſans doute à votre école.

PROTHYM E.

C'eſt au jeu qu'un furet doit bien jouer ſon rôle.

FRONIME.

L'air diſcret y convient : je le prens volontiers.

SIMPLICE.

Moi , je veux me fâcher , ſi j'en ai fantaſie.

LE GENIE *les amuſant autour d'une table ,
dans un coin du Théâtre.*

Çà , prenez tous du jeu l'ardeur & le Genie.

S C E N E X I.

Les trois autres Genies.

GENIE *des Honneurs.*

TANDIS qu'ils vont jouer , tenons ici conſeil :
Nous commençons , ce ſemble , avec trop d'appareil :

234 LA BOËTE DE PANDORE,
Je suis fier , & je veux sans basse complaisance,
Brusquer la conquête des cœurs.
Faisons porter nos fers à nos libérateurs.

GENIE *des Plaisirs.*

Laissez faire au Plaisir. Un peu de patience :
C'est de tous les moyens le plus sûr auprès d'eux.
Qui pourroit éluder sa douce violence ?

Je feindrai de les rendre heureux ;
A cet appas flatteur ils se laisseront prendre ;
Alors maîtres des cœurs nous leur ferons enten-
dre
A quel prix nous vendons nos bienfaits dangereux.

GENIE *des Richesses.*

C'est ce que j'ai pensé ; manège , ruse , adresse ,
Insinuation , souplesse ,
Feront plus que tous les combats.
Employons , s'il le faut , jusques à la bassesse.
Quand je ferai briller mon or & ses appas ,
Aura-t-on la délicatesse
De trouver les moyens trop bas ?
De nos déguisemens faisons nous un mérite ;
Et prenons un masque hypocrite :
D'autres le prendront après nous.

MERCURE *à part.*

C'est être raisonnable & doux.

GENIE *des Honneurs.*

J'y consens : glissons-nous dans leur ame séduite.
Faisons-leur lentement goûter un doux poison ;
Flattons , charmons les sens , enyvrons la raison.
Mais quand des passions les sémences fécondes

Auront pris dans les cœurs des racines profondes ,
Alors mettant au jour cent supplices nouveaux ,
De leurs amis devenons leurs bourreaux.
Que leur cœur d'un combat sanglant , opiniâtre ,
Soit lui-même l'auteur , le prix & le théâtre ,
L'arbitre , s'il le veut ; mais quel qu'en soit l'effet ,
Qu'il en soit la victime , aussi bien que l'objet.

S C E N E XII.

Les Mêmes , le quatrième GENIE ,
& les autres Acteurs.

IV. GENIE *en se levant de la table du jeu.*

VOUS recevrez dans peu des leçons bien plus
amples ,

Et vous mêmes bientôt pourrez servir d'exemples.

MERCURE *sortant de son coin.*

Approchons.

PAMPHILE *à Mercure.*

Hé bon jour , Mercure : en vérité
De vos rares bienfaits notre cœur est flaté.

MERCURE.

J'en suis ravi , pourvû que ce goût dure.

PAMPHILE.

Pourquoi ne pas durer ?

UN GENIE.

Ne dites mot , Mercure.

236 LA BOËTE DE PANDORE,
POLYTROPE *avec les autres regardant
dans la Boëte.*

Voyons quelqu'autre Dieu.

I. GENIE *frappant sur la Boëte.*

Vous ferez obéi.

SCENE XIII.

Les Mêmes , le GENIE du Goût.

PAMPHILE.

A H , ah ! que de clinquant ! quel est donc ce-
lui-ci ?

V. GENIE *d'un air précieux.*

Ne le voyez-vous pas à mon port , à ma mine ,
A cette taille riche & fine ,

A ces airs délicats , à ce je ne sçai quoi ?

Je préside au bon goût ; je le dis , croyez-moi.

MERCURE *à part.*

On le croira sans qu'il en jure ,
Dans un siècle qui n'est pas loin.

V. GENIE.

L'art des colifichets & de la découpure ,
Est l'ame du vrai goût , & fait mon premier soin ;
C'est à moi de marquer votre siècle à ce coin.
Sied-il bien de parler comme un homme ordinaire ?
Il faut débourgeoiser le langage vulgaire ,
Embellir la raison , sur l'esprit raffiner ,
Et sur-tout en parlant se faire deviner.

SIMPLICE à *Eugene*.

Entendez-vous-là quelque chose ?

EUGENE.

Assez peu.

SIMPLICE.

C'est donc beau.

PAMPHILE.

Voyons ce qu'il propose.

V. GENIE.

Je veux vous rendre beaux esprits ,

Non pas de ces vils érudits ,

Ni de ces esprits subalternes

Qui ne pourront penser qu'on n'ait pensé pour eux.

Mais de ces gens de goût , ces connoisseurs modernes ,

Dont le neuf & le beau , le fin , le merveilleux ,

Sont l'appanage précieux.

Vous m'entendez.

POLYTROPE.

Pas trop.

PROTHYME.

Pour prendre une teinture

De ce goût dont ici vous faites la peinture ,

Que faut-il faire enfin ?

V. GENIE.

Très-peu de chose , rien :

En deux ou trois leçons & fort peu de lecture

Je vous rendrai parfaits , je vous le promets bien.

Vous allez voir d'abord votre Bibliothèque ,

Sur elle du bon goût je fonde l'hypothèque.

238 LA BOËTE DE PANDORE;

(*Il approche de la Boëte.*)

Paroissez , jolis Vers , Prose fine , Romans ,
Des fortunés oisifs dignes amusemens.

(*Il tire des tablettes remplies de livres qu'il donne
à feuilleter.*)

MERCURE.

Bonne occupation pour toute la jeunesse !

FRONIME.

Pour la lecture aussi vous voyez qu'on s'empresse.
Lisons le titre au moins.

MERCURE.

Un jour plus d'un sçavant
Se fera distinguer , & n'en lira pas tant.

V. GENIE *lit.*

*Contes plaisans , Bons mots , & Impromptu ,
Aventures étranges de Missilimitapa.*

Le Voyageur grand & petit avec des anecdotes.

Epigrammes , Anagrammes , &c.

I. GENIE.

Vivent les écrivains d'une espèce si rare.

II. GENIE.

Ils ont je ne sçai quoi de vif & de bizarre.

III. GENIE.

Oui , certain air aisé qu'on ne voit point ailleurs.

IV. GENIE.

Les Critiques sur-tout me semblent les meilleurs.

EPIMETHE'E.

Je suis de votre avis : j'aime assez que l'on fronde.

PAMPHILE.

Un petit air frondeur nous sied le mieux du monde.

EUGENE.

J'aimerois un Auteur , doux , tendre , gracieux.

P O L Y T R O P E.

Moi je veux du malin ;

P R O T H Y M E.

Et moi du curieux.

F R O N I M E.

Je suis pour le nouveau , mais qui me fasse rire ;

S I M P L I C E.

Quant à moi je ne veux point lire.

M E R C U R E.

L'on peut tout sçavoir sans cela.

V. G E N I E.

Chacun selon son goût , Messieurs , se pourvoira ;

J'ai de quoi contenter les différens caprices ,

Et par mes petits artifices ,

Sera bel esprit qui voudra.

Si l'on vous dispute la place ,

Mêlez-vous de regler les rangs sur le Parnasse ;

Criez à plein gozier : Le premier rang m'est dû ;

A force de le dire , enfin vous ferez crû.

Mais j'étens plus loin mon empire ;

Je dirige le goût des maisons , des Palais :

Point de ces fortes Tours , ni de ces murs épais ;

Où , comme en des tombeaux , à peine l'on respire.

Je veux qu'on soit logé d'un air leste & mignon ,

Que tout soit fenêtre & balcon.

Voyez ce plan.

P O L Y T R O P E *approchant de la Boëte.*

J'entens quelqu'un là qui raisonne.

L E G E N I E *du Goût.*

C'est l'appui du bon goût , c'est la mode en per-
sonne.

S C E N E X I V.

Les Mêmes , le GENIE de la Mode ,
en habit d'Arlequin.

VI. GENIE *au V.*

OUI-DA ; bon jour cousin , la Mode & le bon
Goût
Feront , je crois , ensemble un excellent ragoût.
Rien ne fera bien fait que notre art n'affaïsonne.
Touchez-là : nous irons l'un & l'autre grand train ;
Tout changera d'un tour de main.

M E R C U R E.

Déjà je vois éclore un peuple ami des modes ;
Que suivront ses voisins , ainsi que des pagodes.

S C E N E X V.

Les Mêmes , le GENIE du faux Sçavoir ,
sortant tout-à-coup de la Boîte.

VII. GENIE.

QU'AVEC peine l'on sort de ce maudit étui !
Je voudrois qu'on me dit , qui de moi , vous , & lui ,
(*parlant aux Genies.*)

A dû voir d'abord la lumière.

· Est-ce

Est-ce l'esprit ou la matiere ?

Sont-ce des freluquets , ou le Dieu du Sçavoir ?

Car je le suis , Messieurs , & je le ferai voir.

M E R C U R E.

Oui , faux Sçavoir , on le voit bien au style.

L E G E N I E *de la Mode.*

Vous aurez un suffrage , & moi j'en aurai mille :

Vous offrirez du Grec , de l'Hebreu , du Latin :

Les enfans avec vous maudiront leur destin ,

Et pour tout fruit de la Science

Vous ferez regretter une heureuse ignorance.

Ami , voilà votre vrai lot ,

Et vous deviez rester pour toujours au ballot.

L E G E N I E *du Sçavoir.*

O Science ! ô talens ! est-ce ainsi qu'on vous traite ?

Boëte , qui m'enfermiez servez-moi d'interprète ;

Parlez , vengez-moi de l'affront

Dont le Sçavoir naissant a vu rougir son front.

Produisez tous mes biens.

V I. G E N I E *de la Mode.*

Voyons sa marchandise ;

Elle pourra souvent rester au magasin ;

La mienne fera plus de mise.

V I I. G E N I E *faisant sortir de la Boëte
des Sphères , &c.*

Messieurs , voilà des arts sans fin :

Je n'en ferai point l'étalage ;

Vous les verrez éclore & briller d'âge en âge :

L'on voudra quelque jour tout comprendre & tout
voir.

242 LA BOËTE DE PANDORE,
MERCURE.

Vrai moyen de ne rien sçavoir !

VI. GENIE *faisant sortir de la Boëte
une table en forme de toilette.*

Messieurs , voici mes dons , & des Modes sans
nombre :

Vous n'en voyez encor que la sémence & l'ombre.
Comme des fruits nouveaux elles pululleront ,
Vieilliront quelquefois , souvent rajeuniront ;
Enfin viendra le tems qu'on verra la méthode
De touffer , de pleurer , & de rire à la mode.

MERCURE.

Oui , les veuves souvent la diversifieront.

VII. GENIE.

Ces Sphères , ces compas , ces cercles , ces lu-
netes

Dévoileront le secret des planetes :
Vous lirez dans leur sein tout l'avenir écrit.

MERCURE *à part.*

L'erreur aura succès. Ce drôle a de l'esprit.

VI. GENIE.

Ces Mouches , ces Rubans , ce Rouge , cette
Glace ,

Rajusteront un teint par les ans effacé ;

Et comme le bel âge passe ,

On rendra présent le passé.

VII. GENIE *montrant des sacs de Procès.*
De ces fertiles sacs il naîtra tout un Code.

VI. GENIE.

J'aurai mon Code aussi pour les loix de la Mode.

VII. GENIE *montrant des vases.*

Voici la Panacée & l'immortalité.

VI. GENIE *montrant des phioles.*

Voici l'eau de Jeunesse avec l'eau de Beauté.

VII. GENIE.

Voyez mes alambics.

VI. GENIE.

Voyez ma pretintaille.

VII. GENIE.

Mes Livres , leur grosseur.

VI. GENIE.

Mes paniers , & leur taille.

VII. GENIE.

L'on verra Médecins , Avocats , Procureurs...

VI. GENIE.

L'on verra Perruquiers , Coëffes , Parfumeurs...

VII. GENIE.

Je forme l'esprit fort.

VI. GENIE.

Et moi , le Petit-maître.

MERCURE *à part.*

C'est tout un : faux Sçavoir & Mode en feront naître.

V. GENIE *aux deux Genies.*

Cédez au Dieu du Goût , croyez-moi , finissez ,
Car vous êtes d'accord plus que vous ne pensez.

Humains , admirez notre zèle ;

L'ardeur de vous servir fait presque une querelle.

I. GENIE *voyant que tous les jeunes Auteurs regardent encore la Boëte.*

La Boëte est vuide , ou peu s'en faut.

244 LA BOËTE DE PANDORE,

Les autres sont sortis sans se rendre visibles ,
Hors quelques-uns que nous verrons tantôt.

Mortels à nos faveurs si vous êtes sensibles ,
Venez loin de ces lieux goûter des biens si doux.

P A M P H I L E.

Ah peut-on balancer à se donner à vous ?

Quoi qu'on ait pu nous faire entendre ,
A vous voir seulement , l'on ne peut se défendre
De certaines impressions ,
Que vous m'expliquerez , que je ne puis com-
prendre ;

Et j'ignorois ces passions.

Partons. De quels desirs mon ame est enivrée !

E U G E N E *aux Genies.*

A vos charmes flatteurs la mienne s'est livrée,

P O L Y T R O P E.

Quelle ardeur !

P R O T H Y M E.

Quel transport !

F R O N I M E.

Que de biens ! que d'attraits !

S I M P L I C E.

Des vœux & de l'espoir je sens les premiers traits.

E P I M E T H E'E.

Partons , la carte en est jettée.

M E R C U R E *les suivant.*

Je les ramènerai bientôt à Prométhée ;

Mais si bien ajustés de toutes les façons ,

Qu'il ne connoitra plus ses très-chers nourrissons.

SECOND ET DERNIER

INTERMEDE.

LA SAGESSE, ET LA FOLIE.

(Chœur d'Hommes insensés.)

PREFEREZ la Folie à l'austère Sagesse.

Le choix peut-il être douteux ?

Vive , vive une heureuse yvresse :

C'est elle qui comble les vœux.

LE CHŒUR.

Préférons la Folie à l'austère Sagesse , &c.

LA SAGESSE.

Tout répond à vos chants , tout cède à votre empire.

Mais hélas cette yvresse est un fatal sommeil ,

Qui bannit le repos , dont la raison soupire ,

Et que suit un triste réveil.

LE CHŒUR.

Préférons , &c.

LA FOLIE & LA SAGESSE *ensemble.*

Vous avez beau vanter vos charmes ,

C'est à moi , c'est à moi qu'on doit rendre les armes.

Sur le cœur des Humains je réclame mes droits.

Mortels , déclarez-vous : suivez , suivez mes loix.

LE CHŒUR.

Préférons la Folie , &c.

246 LA BOËTE DE PANDORE,
LA FOLIE.

Doutez-vous de la préférence ,

Les cœurs se font-ils déclarés ?

LA SAGESSE *en se retirant.*

Ingrats , éprouvez ma vengeance ;

Préférez ma rivale , & vous me vengerez.

LE CHŒUR.

Préférons la Folie à l'austère Sagesse.

Le choix peut-il être douteux ?

Vive , vive une heureuse yvresse.

C'est elle qui comble nos vœux.

Fin du second Acte.



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

MERCURE, & les sept GENIES.

QUOI déjà **MERCURE.**
revenus !

UN GENIE.

La Boëte les attire.

MERCURE.

Que l'Homme est outré dans ses vœux !

LE GENIE.

S'ils y sont pris , tant pis pour eux.

SCENE II.

EPIMETHE'E, & les jeunes Hommes.

EPIMETHE'E *aux Genies.*

LAISSEZ-nous un moment : souffrez que l'on respire.

(*Aux Jeunes gens.*)

Nous sommes seuls : parlons franchement entre nous ;

Notre desin est-il bien doux !

Q *iii*

248 LA BOËTE DE PANDORE,

PAMPHILE *bâillant.*

Je ne sçai pour moi si je veille ,

Je m'imagine que je dors.

EUGENE.

Le charme m'endormoit , le trouble me réveille.

Que sont devenus nos trésors ?

MERCURE *dans son coin.*

Ils sont comme des gens pris du jus de la treille ;

Leur vin commence à se cuver.

EPIMETHE'E.

Ah ! puissions-nous toujours rêver ?

POLYTROPE.

Il me paroît que mes yeux s'ouvrent.

PROTHYME.

Je les ai bien ouverts ; mais je ne vois pas clair.

FRONIME.

Tous les objets aux miens autrement se découvrent.

SIMPLICE.

Il semble qu'en effet je respire un autre air.

PAMPHILE.

Suivons l'ardeur qui nous enflâme :

Voyons ce que la Boëte a désormais dans l'ame.

EPIMETHE'E.

Quoi , n'êtes-vous pas satisfait ?

J'ai déjà trop passé les ordres de mon frere.

PAMPHILE.

Oh vous êtes trop sage ! & vous n'avez rien fait ;

Qu'à mon tour je ne puisse faire.

Sans parler *ab hoc & ab hac* ,

Il nous faut en un mot vuidér le fond du sac.

E U G E N E.

Nous tirerons des biens , au moins , je le veux croire :

Je mourrois de regret si j'étois détrompé.

P A M P H I L E.

Quoi , de quelque soupçon votre esprit est frappé !

Je ris de la plaisante histoire ,

Qui nous faisoit des monstres de ces jeux.

Quelle idée & quels contes bleux !

Un déluge de maux , à croire notre pere ,

Devoit nous inonder. Mais rien de tout cela.

Le monde roule à l'ordinaire ,

Et tous sept enfin nous voilà.

E U G E N E.

Je ne sçai pas trop bien encore

Ce que tout ceci deviendra.

Je soupçonne toujours les bijoux de Pandore :

Mais arrive ce qui pourra ;

Et puisque nous avons étouffé ce murmure ,

Voyons la fin de l'aventure.

F R O N I M E.

Plus fiers par le danger , nous irons au-delà.

Si le bon Prométhée en gronde ,

Nous le laisserons faire. Ainsi fera le monde ,

Et la jeunesse nous suivra.

P O L Y T R O P E.

Mon cœur à cet attrait se livre & se refuse.

P R O T H Y M E.

Suivons un doux attrait , dût-il être trompeur.

250 LA BOËTE DE PANDORE,
MERCURE.

Voilà l'homme , il veut qu'on l'abuse.

FRONIME.

Vous tremblez tous , je croi.

SIMPLICE.

Moi , je n'ai point de peur.

PAMPHILE *appellant les Genies.*

Hola , nos vrais amis.

SCENE III.

Les Mêmes , & les GENIES.

LE GENIE *des Honneurs.*

TOUT à votre service.

PAMPHILE.

Tirez vos compagnons & nous les montrez tous.

Ils plairont s'ils sont tels que vous.

LE GENIE *des Honneurs.*

Tels que nous ? je ne sçai , mais...

EPIMETHE'E.

Quoi mais ?

LE GENIE *des Honneurs.*

Quel caprice !

Souffrez que ces esprits sortent sans être vus ,

Peut-être qu'après eux nous ne vous plairons plus.

POLYTROPE.

N'importe. Il faut pourtant en passer notre envie.

PROTHYME.

Faites , faites toujours à notre fantaisie.

FRONIME.

Eugene ne dit mot.

EUGENE *en soupirant.*

Je n'en pense pas moins.

SIMPLICE.

Voyons jusqu'à la fin.

EPIMETHE'E.

Triste effet de mes soins ?

Je crains que tout ceci ne devienne funeste.

PAMPHILE.

Hé bien , jouïons de notre reste.

LE GENIE *des Honneurs.*

Vous le voulez. Je vais vous obéir ,

Et vous serez contents , dussiez-vous m'en haïr.

Ne soyez-pas surpris de voir une autre engeance.

Comme nous toutefois , évitez leur présence.

Pour en user ainsi nous avons nos raisons.

Çà , vous autres , sortez.

*(Le Genie frappe sur la Boëte , & il se retire promptement avec ses six compagnons.)*MERCURE *à part.*

Regardons cette Scene :

Ce changement d'objets paroît les mettre en peine.



SCENE IV.

L'ENVIE, & LE REMORDS,
*(le masque en main ,) sortent ensemble de la
 Boëte : les Acteurs effrayés se retirent à un
 bout du Théâtre , de sorte qu'ils ne sont pas
 apperçus par les nouveaux Acteurs.*

LE REMORDS.

CROI-moi , ces serpens , ces brandons ;
 Vont faire malgré toi reconnoître l'Envie.
 Il faut d'un beau dehors voiler ta frénésie.
 Comment paroître ainsi ? Prens un triste maintien ;
 Feins d'être homme de Cour , fixe ton regard lou-
 che ,
 Emmielle un peu le fiel qui coule de ta bouche ,
 Et contrefais l'homme de bien.

L'ENVIE.

L'avis est bon : laisse-moi faire.
 Je te croirai ; mais toi l'on ne te croira guère,
 Donneur d'avis en titre , & bien nommé Remords :
 Tu piques , déchires , & mords :
 Mais on émoussera tes dents & tes épines.

LE REMORDS.

J'aiguïserai si bien mes armes intestines ,
 Que la blessure saignera.

L'ENVIE.

Bon , de scrupule vain chacun te traitera.

LE REMORDS *montrant une épée.*

Je mettrai dans les cœurs ce fer jusqu'à la garde.

L'ENVIE.

Fais moins le mauvais , prens-y garde.

Si tu raisones trop l'homme t'étouffera.

MERCURE *à part.*

Comme elle dit , on le fera.

S C E N E V.

Les Mêmes , l'AVARICE,
& l'INDIGENCE *sortent de la
Machine.*

L'AVARICE.

L'Esprit de l'avarice & l'Esprit d'indigence ,

Sommes-nous donc d'intelligence ?

L'INDIGENCE.

Nous le ferons bientôt.

L'AVARICE.

Je suis riche.

L'INDIGENCE.

Et moi gueux.

L'AVARICE.

Comment nous accorder nous deux ?

L'INDIGENCE.

Par-là.

L'AVARICE.

Mais tu n'as rien , & j'aurai la finance.

254 LA BOËTE DE PANDORE,

L'INDIGENCE.

Tu t'en serviras mal, ou n'en useras point.

L'AVARICE.

Va, je te méconnois.

L'INDIGENCE.

Va, dans ma gueuserie;

Je ferai plus d'heureux que ta lefinerie.

L'AVARICE.

Je ferai des riches du moins.

L'INDIGENCE.

Je les rendrai tous gueux à force de besoins.

SCENE VI.

LE ME'PRIS, & l'IGNORANCE
paroissent.

L'AVARICE.

VOIEA bien une autre alliance
C'est le mépris & l'ignorance.

LE ME'PRIS *aux autres Genies mal-faisans.*
Nous sommes tous parens; mais de force ou de gré,
L'ignorance au mépris l'est au premier degré.

L'IGNORANCE.

Je me ris de ce parentage.

Je sçai ce que-je vaux, & j'ai mon avantage :
Quelque jour on dira, Monsieur mon cher parent,
Qu'un sot sçavant est sot plus qu'un sot ignorant.

MERCURE *à part.*

L'ignorance n'est pas trop bête,

C'est bien à vous vraiment de vous faire de fête ;
Croyez-vous donc que le mépris
Avec son fier dédain n'ait pas aussi son prix ?

S C E N E V I I .

Les Mêmes , l'INCONSTANCE
en sortant de la Machine.

JE me sçai très-bon gré de sortir la dernière :
Dans le monde bientôt je serai la première.

L'ENVIE.

L'inconstance dit vrai.

L'INCONSTANCE.

Ne vous en moquez pas.

Sur toute passion l'inconstance a le pas.

Mais puisque nous voilà , parlons un peu d'affaire :
Convenons de nos faits , que prétendons-nous
faire ?

L'ENVIE.

Faut-il le demander ? chacun de notre pis.

Les humains nous voyant se trouveront bien pris :
Malgré mon noir chagrin , je ris lorsque j'y pense.
Je m'en vais d'un bel air les faire entrer en danse.
Quel plaisir de les voir l'un de l'autre envieux ,
Déguiser avec art leur visage & leurs yeux.
Cacher leur fiel amer sous de feintes caresses ,
S'accabler à l'envi d'embrassades traitresses ,

256 LA BOËTE DE PANDORE,

D'un ton flatteur & doux distiller leur venin ,
 Enfoncer le poignard avec un œil benin ;
 D'un trait qui porte coup acérer la malice ;
 Rendre de leurs noirceurs la charité complice ;
 N'embrasser un rival qu'afin de l'étouffer ,
 Abuser un ami , le perdre , & triompher.

LE REMORDS.

Je ferai plus que vous. L'on peut braver l'envie ;
 Elle donne du lustre à la plus belle vie :
 Mais nulle âme ici-bas malgré ses vains efforts ,
 Ne peut se garantir des assauts du Remords ;
 Dût-on s'envelopper dans le sein des ténèbres ,
 Le crime poursuivi par mes torches funèbres ,
 Et vainement couvert de son obscurité ,
 Verra de mes flambeaux l'odieuse clarté.
 Peu frappé de l'éclat qui sort du Diadème ,
 Je le ferai pâlir jusque sous le dais même.
 Son orgueil effrayé redoutera ma voix ,
 Et mon murmure seul fera trembler les Rois.

L'AVARICE.

Vous le prenez tous deux sur un ton bien tragique ;
 Ma manière d'agir est un peu plus comique.
 On en rira sans doute ; on fera des portraits ,
 Mais je me mocquerai bravement de ces traits.
 Et pourvu que l'argent dans mes coffres abonde ;
 En comptant mes écus je me rirai du monde.
 J'irai droit au solide : & qu'importe après tout
 Qu'on se raille de moi , si je tiens le bon bout ?
 Quand je parle de moi vous devez tous m'en-
 tendre :

J'entens

J'entens ceux en effet que mes lacs vont surprendre ,
Ces avarés humains , ces Tantales futurs ,
Que l'on verra bourrus , insensibles & durs ,
Duppés sans le sçavoir d'un fils qui les endette ,
Et que vingt usuriers dévorent en cachette.

L'INDIGENCE.

Je rendrai comme vous par la soif de l'argent
Le pauvre riche en vœux , & l'avare indigent.
Vous me verrez de plus en suivant la mollesse ,
La débauche , le jeu , l'orgueil , & la paresse ,
Des plus riches maisons sapper les fondemens ,
Bouleverser les noms par ces renversemens ,
Changer en Irus Bélisaire ,
Tirer du sein de la misère

Mille Crésus nouveaux pour les y replonger ,
Livrer les biens du fils à l'avidé étranger ,
De l'Indigence enfin honteuse & méprisée ,
Faire pour dernier trait un objet de risée.

LE MÉPRIS.

Ce point-là m'appartient. Le Mépris par ma voix
S'attachera même au mérite ;
Aux Grands comme aux petits , au peuple comme
aux Rois.

La vertu n'en sera pas quitte ,
Et tout est soumis à mes loix.
Enorgueilli de ma noblesse ,
Je trancherai du grand Seigneur ;
Et je ferai sentir aux autres leur foiblesse
D'un coup d'œil armé de hauteur ,
Déguisé quelquefois en Marquis petit-maître ;

258 LA BOËTE DE PANDORE,
D'un air un peu plus gay l'on me verra paroître ;
Siffler tout , railler tout par de cyniques ris ,
Et m'attirer l'estime à force de mépris.

L'IGNORANCE.

Je ne céderai pas ma part du ridicule.
L'ignorance hautaine ou bêtement crédule
Partagera tous mes sujets.
Les uns demi-sçavans croiront dire merveilles ;
Mais je montrerai leurs oreilles.
Les autres abusés , & du moins plus heureux ,
Seront seulement fots d'admirer plus fots qu'eux.
J'aurai des sujets de tout ordre ,
La noblesse au sçavoir voudra quelquefois mordre ,
Et quelquefois aussi renonçant au sçavoir ,
Pour augmenter ma Cour , lui dira le bon soir.
Le tiers Etat m'est *hoc* ; mais gardons le silence ,
Je sçai ce que je sçai. Baste , j'aurai le pas
Chez bien d'honnêtes gens que je ne nomme pas.

L'INCONSTANCE.

Chacun prône ici sa puissance ,
Et semble me compter pour rien ;
Moi qui suis l'esprit d'inconstance ,
Je m'en dédommagerai bien.
Mes attraits en tous lieux auront la préférence ,
Je vois dans l'avenir un pays nommé France ,
Où je dominerai beaucoup plus que vous tous :
Messieurs , n'en soyez point jaloux.
Je serai des François la Déesse suprême ,
Les François à leur tour seront mes favoris.
Portez ailleurs le diadème ,

Je fixe ma Cour à Paris.

On m'accuse d'avoir la tête un peu legere,
 Pour de l'esprit, j'en ai, sans vanité :
 Me voilà donc François, c'est assez pour leur
 plaire :

L'esprit est leur idole & leur divinité.
 Instruisons-les dans l'art d'un aisé badinage,
 Des manieres, des airs, du bon goût, du langage.
 Donnons à leur esprit jaloux d'être encensé,
 Le droit de se moquer de l'étranger sensé.
 Sur tout peuple en effet ils auront l'avantage ;
 Ils le diront du moins tant & si finement,
 Qu'on les croira certainement.

Changeons pourtant de nom : à celui d'incon-
 stance,

Substituons le nom de certain air d'aisance,
 Assurés d'être alors avec eux de moitié,
 En fait d'amour, de goût, de mode & d'amitié.

L'ENVIE.

Nous perdons notre tems, allons trouver les
 hommes.

(*Ils avancent au côté du Theatre où sont
 les Acteurs.*)

Ah les voici. Vrayment nous leur avons fait peur.
 Messieurs, sçavez-vous qui nous sommes ?



SCENE VIII.

Les Mêmes , EPIMETHE'E ,
& sa Suite.

J EPIMETHE'E.
E ne le sçai que trop.
L'ENVIE.

Livrez-nous votre cœur.

PAMPHILE *appellant les Genies flatteurs.*
Au secours , mes amis.

LE REMORDS.

(*aux Acteurs qui veulent fuir*)

Ces amis sont nos freres ,

Et nous allons nous-mêmes les chercher ;
Restez , ne tentez point des projets téméraires :
Vous voudriez en vain ou fuir ou vous cacher.

(*Ils s'en vont.*)

MERCURE *à part.*

Ceci commence à les fâcher.



S C E N E I X.

MERCURE *dans son coin*, EPIMETHÉE
& sa Suite.

E U G E N E *en soupirant*.

HELAS , qu'avons-nous fait !

P R O T H Y M E .

Que faut-il faire encore ?

P O L Y T R O P E .

Nous sommes attrapés.

F R O N I M E .

Le dépit me dévore.

S I M P L I C E .

Aurions-nous délivré les Maux ?

P A M P H I L E .

Prenons notre parti : biens ou maux , il n'importe.

Ceux-là contre ceux-ci nous prêteront main forte.

M E R C U R E *à part*.

Nous allons voir comment. Ils viennent à propos.



S C E N E X.

Les Mêmes , les sept Genies mal-faisans
*amènent les sept Genies flatteurs , tenant
 chacun le sien sous le bras.*

P A M P H I L E *aux Genies flatteurs.*

C H E R S amis , aidez nous , de grace.
 Chassez de ces esprits la malheureuse race ,
 Ils gâtent vos faveurs , troublent notre repos ,
 Et nous montrent assez que ce sont de vrais maux.

I. G E N I E *des Honneurs.*

Ils le font : j'en conviens.

E P I M E T H E ' E .

Vous l'êtes donc vous-mêmes ?

G E N I E *des Plaisirs.*

En doutez-vous encor.

E U G E N E .

Nos malheurs sont extrêmes.

G E N I E *des Richesses.*

Hé d'où vient tâter au gâteau ?

Que ne les laissez-vous sortir *incognito*.

P O L Y T R O P E .

Seroient-ils moins des maux s'ils étoient invisibles.

G E N I E *du Jeu.*

Oh non.

P R O T H Y M E .

Votre union nous les rend plus sensibles.

FRONIME *aux Genies flatteurs.*

Hé , séparez-vous d'eux , c'est vous que nous suivons.

GENIE *du faux Goût.*

Nous séparer ! nous ne pouvons.

SIMPLICE.

Mais ils sont odieux , & vous êtes aimables.

GENIE *de la Mode.*

Et nous sommes inséparables.

GENIE *du faux Sçavoir.*

Est-il du bien sans mal , du plaisir sans douleur ?

MERCURE *à part.*

Çà , mes petits Messieurs , sentez votre malheur.

L'ENVIE *tenant le Genie des Honneurs.*

Il faut expliquer ce mystère.

Connoissez notre caractère :

L'envie est aux Honneurs attachée à jamais ,

Aimez-les à ce prix , & je vous le permets.

LE REMORDS *tenant le Genie des Plaisirs.*

Le Remords au Plaisir pour toujours se cramponne :

L'AVARICE *tenant le Genie des Richesses.*

Et l'Avarice à l'or.

L'INDIGENCE *tenant le Genie du Jeu.*

Et l'Indigence au Jeu.

L'IGNORANCE *tenant le Genie du faux Sçavoir.*

L'Ignorance au Sçavoir , & j'en fais déjà vœu.

LE MÉPRIS *tenant le faux Goût.*

Le Mépris au faux Goût : ma tâche est assez bonne.

Mais j'en viendrai bientôt à bout ;

Puis je brocherai sur le tout.

R iij

264 LA BOËTE DE PANDORE ;
L'INCONSTANCE *tenant le Genie*
de la Mode.

L'Inconstance n'est pas trop mal avec la Mode.

MERCURE *à part.*

C'est ainsi qu'en hymen il faut qu'on s'accommode.

EPIMETHE'E *aux Genies flatteurs.*

Quoi ! vous ne dites mot , je conçois peu vos goûts.

Comment vous entr'aimerez-vous ?

L'ENVIE *aux Genies flatteurs.*

Il dit vrai. Répondez , vous autres.

Nous vous disons nos goûts : exposez-nous les vôtres.

GENIE *des Honneurs.*

Pour cacher nos débats , faisons tous nos efforts.
Imitons les époux , & sauvons les dehors.

GENIE *des Plaisirs.*

Nous fieroit-il d'avoir des querelles bourgeoises ;
Et de rendre un quartier spectateur de nos noises ?

GENIE *du Jeu.*

Faisons en gens de Cour : prenons un air content,
Et paroissions amis , même en nous détestant.

MERCURE *à part dans son coin.*

Ils s'accordent tous en folie.

EUGENE.

Epargnez-nous , je vous supplie.

PAMPHILE.

Et moi je vous l'ordonne , ou je vous fais rentrer
Dans l'étroite prison d'où j'ai sçu vous tirer.

GENIE *des Honneurs.*

Jeune homme , sçachez vous connoître ;
Les airs hautains sont superflus ;

Et les Maux échappés ne se renferment plus.
Soyez donc malheureux , puisque vous voulez
l'être ;

Et pour vous montrer tout de bon
Ce qu'on gagne à le prendre avec nous sur ce ton ;
Boëte , mettez au jour nos tourmens & nos gênes.

(*Il frappe sur la Boëte , & en tire des chaines.*)

GENIE *des Plaisirs.*

Voyez-vous ces liens ?

GENIE *des Richesses.*

Il faut porter ces chaines.

EPIMETHE'E.

Comment ? que dites-vous ?

GENIE *du Jeu.*

Ce que nous prétendons.

GENIE *du faux Goût.*

C'est à vous d'obéir.

GENIE *de la Mode.*

C'est nous qui commandons.

POLYTROPE.

Et qui vous a donné ce pouvoir tyrannique ?

GENIE *du Sçavoir.*

Vous-même.

MERCURE *à part.*

Il a raison ; ils n'ont pas de réplique.

(*Les Genies chargent les hommes de chaines ,
chacun le sien.*)

FRONIME *aux Genies.*

Quel feu , quel caprice vous prend ?

Vous nous parliez tantôt d'un ton bien différent.

UN *des GENIES flatteurs.*

Autre tems , autres mœurs , point de raison , vous
dis-je ;

266 LA BOËTE DE PANDORE,

En vous liant on vous oblige.

EUGENE.

Hélas, vous nous liez, faux biens ;
Et nous avons brisé nous-mêmes vos liens.

PAMPHILE.

Je sçai prendre parti ; libre dans l'esclavage,
C'est moi qui me lie en secret.

Oui, de ma liberté ces fers me font un gage :
Je les quitterois à regret.

UN GENIE *flatteur.*

Le joug te pèsera ; je puis bien t'en répondre.

EPI METHÉE.

Quel plaisir prenez-vous, traitres, à nous confondre ?

Ne nous trouvez-vous pas assez humiliés ?

MERCURE *à part.*

Il est vrai que ses soins ne sont pas mal payés.

GENIE *des Honneurs, après qu'ils sont tous enchainés.*

Mortels, qui des honneurs entrez dans la carrière,
Ne regardez plus en arriere.

Ce n'est qu'à prix d'affronts, de vœux, de pas perdus,

De crimes, de sueurs, & de soins assidus,
Que l'on embrasse une ombre vaine.

Courez & mourez à la peine,

Pour vivre encor quand vous ne serez plus.

GENIE *des Plaisirs.*

Débauche, excès, plaisirs, Syrenes implacables,
Engloutissez les misérables,

Dont le cœur de vos chants est follement flatté.

Qu'à toutes on vous sacrifie
Honneurs , biens , repos , fanté , vie.
C'est le prix de la volupté.

GENIE *des Richesses.*

Soif de l'or , affreuse avarice ,
Deviens des humains le supplice ;

Fais expier dans eux égards , amour , pitié ,
Tendresse , douceur , amitié ;

Porte-les au comble du vice ,

Et consume sans fruit leur cœur sacrifié.

GENIE *du feu.*

Que la fureur du jeu leur laisse pour salaire
Le dépit & la pauvreté.

GENIE *du faux Sçavoir.*

Que l'ardeur de chercher en tout la vérité ,
Les trouble sans les satisfaire !

GENIE *du faux Goût.*

Que le faux ait droit de leur plaire !

GENIE *de la Mode.*

Qu'ils changent du matin au soir ,
Et qu'ils passent du blanc au noir !

L'ENVIE.

Gémissez , malheureux esclaves.

LE REMORDS.

Ou plutôt , dévorez vos pleurs.

L'AVARICE.

Sentez le poids de vos entraves.

L'INDIGENCE.

Nous jouïrons de vos douleurs.

LE MEPRIS.

Je sçai mieux dorer mes pillules ,

Je ne vous rends que ridicules.

L'IGNORANCE.

Je ne vous fais qu'impertinens.

L'INCONSTANCE.

Je vous ôte un peu le bon sens ,

Mais...

MERCURE *à part.*

Cela n'en vaut pas la peine.

J'apperçois Prométhée , il est tems qu'il revienne :

(*Mercurc s'avance au milieu des Acteurs.*)

Vous , Maux , reconnoissez ma voix.

Fuyez , obéissez pour la première fois.

GENIE *des Honneurs* , après avoir un peu rêvé.

Oui , nous obéirons , votre fiere présence

Peut bien pour un tems nous bannir.

Mais leur cœur avec nous déjà d'intelligence

Nous fera bientôt revenir.

GENIE *des Plaisirs.*

Ne défendrons-nous point la place ?

GENIE *des Richesses.*

Non non , souffrons cette disgrâce.

Insensibles à ces affronts ,

Si par un endroit l'on nous chasse ,

Par un autre nous rentrerons.

(*Ils s'en vont tous.*)



S C E N E X.

Les Mêmes , PROMETHE'E.

PROMETHE'E *voyant les Genies
qui s'en vont.*

QUE veut dire ceci , Mercure ,
J'ai vu là-bas des gens d'une étrange figure :
Je ne les ai point vus encor dans l'Univers.
Mais qu'apperçois-je , ô Ciel ! les hommes dans
les fers !

M E R C U R E.

Vous voyez les fruits de la Boëte.
Les Maux de votre absence ont très-bien profité :
Ils sont sortis de leur retraite ,
Grace à la curiosité.

P R O M E T H E'E.

Dieux ! nous voilà perdus , je m'en étois douté :
Parlez , enfans que je déteste ,
Quelle main téméraire a fait ce coup funeste ?

E P I M E T H E'E.

C'est Pamphile.

P. A M P H I L E *montrant Epiméthée.*

C'est lui.

T O U S *ensemble , en s'entremontreant :*

Ce n'est pas moi , c'est vous ;

PROMETHE'E.

Perfides , je le vois , vous êtes tous coupables.

L'un emporté , l'autre plus doux ,
Hardis ou complaisans ; mais tous inexcusables ,
Vous avez tous formé ces projets détestables ;
Et vous nous avez perdu tous.

Mais répondez , malheureux frere ;
Vous que j'avois prié de leur servir de pere ,
Comment avez-vous pu souffrir
Que l'on vîst ce Trésor , & qu'on osât l'ouvrir ,
N'étoit-ce pas à vous d'empêcher la surprise ?

EPIMETHE'E.

Que voulez-vous que je vous dise ,
Eux-seuls ont fait le mal , c'est eux qui l'ont voulu.

PROMETHE'E.

Qui l'ont voulu , Grands Dieux ! cela peut-il
s'entendre ?

N'étiez-vous pas maître absolu ?
C'est aux maîtres trop mous qu'on doit toujours
s'en prendre.

Ingrats , je ne veux plus avec vous de rapport ,
Et je vous abandonne à votre mauvais sort.

(*Il s'en va.*)

MERCURE.

Je vous suis : mais le mal est-il donc sans remede ?

PROMETHE'E.

Mercure , laissez-moi.

MERCURE.

Le dépit le possède.
Je ne vous quitte point.

S C E N E X I.

EPIMETHE'E, & sa Suite.

EUGENE.

Q U'allons-nous devenir ?

PAMPHILE.

De ces lieux pour jamais il falloit nous bannir.

POLYTROPE.

Ne peut-on regagner un pere ?

PROTHYME.

Tâchons de calmer sa colere.

FRONIME.

Nous rendra-t-il les biens que nous avons perdus ?

SIMPLICE.

Helas ! je ne me connois plus.

EPIMETHE'E *s'approchant de la Boëte.*

Trésor fatal à l'innocence ,

Tous les Maux sont-ils donc échappés de ton sein ?

Tous sont sortis ; je cherche en vain.

Mais que vois-je ?



SCENE XII.

Les Mêmes , l'ESPERANCE
sortant de la Boëte.

L'ESPERANCE.

C'EST l'Espérance.
Je viens vous consoler , humains , ne fuyez pas.
Pour adoucir vos maux je puis vous être utile ,
Et vous retrouverez dans mes tristes appas ,
Contre vos malheurs un asyle.
Pourquoi me craignez-vous ? quelle frayeur vous
prend ?

EUGENE.

Les Maux nous en disoient autant.

EPIMETHE'E.

Séduits par de fausses tendresses ,
Pouvons-nous ne pas nous troubler ?
De vos freres cruels les voix enchanteresses
Nous ont trop appris à trembler.

L'ESPERANCE.

Ah ! Je n'ai point leur caractère ,
C'est par moi qu'on revit , par moi-seule on espere.
Fidèle dans les maux , comptant sur l'avenir ,
J'accompagne les cœurs jusqu'au dernier soupir :
Au-devant de l'objet avec moi le cœur vole.
En un mot , pour me définir ,
Si je ne guéris , je console.

PAMPHILE.

PAMPHILE.

Peut-être trompez-vous : mais vous persuadez.

L'ESPERANCE.

Si je vous trompe , humains , c'est à votre avantage ,

Espérer est toujours le parti le plus sage.

Pour en faire l'épreuve , essayez , commandez.

POLYTROPE.

Hé que voulez-vous qu'on espere ?

L'ESPERANCE.

Vous le disiez tantôt , de regagner un pere.

FRONIME.

Soit , il faut l'appaiser , venez , secondez-nous.

L'ESPERANCE.

Je le veux , il paroît , embrassez ses genoux.

S C E N E X I I I.

PROMETHE'E , MERCURE ,
*les Hommes se jettent aux pieds de Prométhée.***R**ECEVEZ ces enfans dont je prends la défense ,
Et ne dédaignez pas les vœux de l'Espérance.

MERCURE à Prométhée.

Allons , il faut vous rendre.

PROMETHE'E.

Ah ! mon cœur s'est rendu ,

Et jusqu'à ce moment il n'a pas attendu :

Tome IV.

S

274 LA BOËTE DE PANDORE.

Chers enfans... Mais hélas , Déesse trop aimable ,
Brisez ces fers honteux dont le poids les accable.

L'ESPÉRANCE.

Ce n'est pas l'affaire d'un jour.

Que ne puis-je aujourd'hui les rompre sans retour !

Otons-les toutefois... Ciel ! ils aiment leurs peines,

Et je vois qu'à regret ils déposent leurs chaînes.

Mortels , à vos dépens trop instruits désormais ,

Rentrez dans le devoir pour n'en sortir jamais.

Vous rougissez : du moins conservez cette honte :

Elle punit vos cœurs. Faites qu'elle les dompte.

PROMETHE'E.

Allons chercher en vain notre félicité.

MERCURE.

Et sur-tout évitez la curiosité.

F I N.

PLUTUS,

COMEDIE

en trois Actes.

PERSONNAGES.

MINOS , Juge des Enfers.

PLUTUS.

LA PAUVRETE' , *on entend ici la Médiocrité.*

CHRYSOGENE.	{	<i>Peres de famille , ressuscités & repré- sentans :</i>	{	l'Age d'Or.
ARGYRON.				l'Age d'Argent.
CALCIS.				l'Age d'Airain.
SIDERONIDE.				l'Age de Fer.

UN NEVEU , Héritier de Sideronide.

VALERE.

DAMIS.

La Scene est à Paris.

S U J E T.

PLUTUS, Dieu de l'or, de l'oisiveté, & des vices, par l'abus qu'on en fait; & la Pauvreté, Déesse du travail, des vertus, & des biens simples, tels que ceux des premiers tems, se disputent l'empire d'un nouveau Monde, composé des hommes qu'on suppose revenir du séjour des morts. Quelques Scenes du PLUTUS d'Aristophane ont donné lieu à cette Piece, qui a besoin d'indulgence, aussi-bien que la précédente.





PLUTUS,

COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PLUTUS, LA PAUVRETE'.

LA PAUVRETE'.

Nous voici dans Paris ; c'est fait : n'en parlons plus.

Oui , je consens à tout , mon cher Monsieur Plutus.

PLUTUS.

Et moi du meilleur de mon ame ,
J'y donne aussi les mains , ma très-chere Madame.

LA PAUVRETE'.

Hé sans tant de façons , nommez-moi Pauvreté.

PLUTUS.

Vous êtes , je le sçai , la Médiocrité.

Déesse du vieux tems , pauvre avec quelque aisance,

S iiiij .

Commode & sans argent , riche & sans opulence ;
 Préférant le travail à mon oisiveté ,
 Les biens purs à mon or , l'air simple à la fierté.
 Horace dans ses vers vous a trop bien parée ,
 Pour ne pas avec lui vous appeller *Dorée*.

L A P A U V R E T E'.

Dorée , ou non ; mon culte est plus vieux que
 vos dons.

P L U T U S.

Le fait n'est pas douteux ; mais enfin revenons :
 Qu'espérez-vous de votre stratagème ?

L A P A U V R E T E'.

Venger l'humaine race , & me venger moi-même.
 Voici le jour qu'aux yeux du monde détrompé ,
 Vous vous repentirez de l'avoir trop dupé.
 L'on ne vit qu'une fois. C'est l'inexpérience ,
 Qui fait qu'on court vers vous , & que l'on vous
 encense.

Mais si tous les Mortels revenus à leur choix
 En repassant les bords qu'on ne voit qu'une fois ,
 Pouvoient de vous à moi faire la différence ,
 Nous verrions qui des deux auroit la préférence.
 C'est sur ce sage avis que le Dieu des Enfers
 Veut bien pour ce jour seul qu'ils soient enfin
 r'ouverts.

Par un commun accord quatre chefs des quatre
 Ages ,

Sans boire aux eaux d'Oubli vont revoir ces rivages.
 Minos dans un moment va nous les amener ;
 Voyons qui de nous deux ils sçauront couronner.

Si c'est vous que leur main couronne ,
Ils jouiront des biens & des maux que l'or donne.
Si c'est moi , je les rends pareils à leurs ayeux ,
Non moins riches que vous , aussi fortunés qu'eux.

P L U T U S.

Allez leur étaler toute votre morale.

On sçait qu'elle est charmante , & que rien ne
l'égale :

Pour moi qui n'ai point l'art des grands & beaux
discours ,

Je ne fais que paroître , & je prévaux toujours.

L A P A U V R E T E'.

Voyons , Minos arrive ; & voici nos quatre
Ombres.

S C E N E II.

Les Mêmes , & MINOS , *avec quatre
Hommes couverts de longs crêpes noirs , &
placés dans un coin du Théâtre.*

MINOS *tenant le Caducée.*

JE vais à ces Humains ôter leurs voiles sombres ;
Ce Symbole puissant que Mercure a prêté ,
Du jour qu'ils ont perdu leur rendra la clarté.
Préparez vos efforts ; & moi juge fidelle ,
Je sçaurai terminer votre vieille querelle.
Songez-y toutefois , vous n'avez que ce jour ;
Et je vous jugerai tous les deux sans retour.

PLUTUS,
LA PAUVRETE'.

Puissant Juge des morts , écoutez ma requête ;
J'accepte ce combat , & vous me voyez prête.
Mais contre un ennemi doux , artificieux ,
Fermez , je vous supplie , & l'oreille & les yeux.

MINOS.

Pensez-vous qu'aux Enfers pour l'or & vos pa-
reilles ,
Themis ait jamais eu des yeux & des oreilles.

PLUTUS.

Je la laisse tout dire , & ne demande rien.

LA PAUVRETE'.

Plutus est un flatteur : souvenez-vous en bien.

MINOS.

Suffit ; écarterez-vous.

(*Minos approche des Ombres , les dévoile , & les
touche du Caducée.*)

Manes , que je découvre ,
Revivez , & voyez ce ciel que je vous ouvre.

S C E N E I I I.

Les Mêmes , & les quatre REVENANS.

O CHYSOGENE.
U suis-je ?

ARGYRON.

Qu'ai-je vu ?

C A L C I S.

Quel songe !

S I D E R O N I D E.

Quel sommeil !

C H R Y S O G E N E.

Quel jour !

A R G Y R O N.

Et quels climats !

C A L C I S.

Veillai-je ?

S I D E R O N I D E.

Est-ce un reveil ?

P L U T U S *derrière eux à part.*

Cela sent bien le style d'Ode.

Déjà nos Revenans font des vers à la mode :

Je les vois s'approcher. Que les voilà surpris !

Attendons un moment que leurs sens soient remis :

(Minos , Plutus , & la Pauvreté se retirent.)

S C E N E I V.

Les quatre Hommes.

C H R Y S O G E N E.

PAR Pluton , dites-moi , sommes-nous au Ténare ?

A R G Y R O N.

Chrysogene , est-ce vous ?

C H R Y S O G E N E.

Est-ce vous , Argyron ?

Et vous , Calcis ?

CALCIS.

Et vous , Sideronide ?

SIDERONIDE.

Non :

Du moins j'en doute encore. Aventure plus rare

N'a jamais séduit ma raison.

Qu'en pensez-vous ? vivons-nous tout de bon ?

CHRYSOGENE.

Plus je me sens , plus je vous examine ,

Et plus je vous prendrois pour vivans à la mine.

ARGYRON.

Laissons-donc là Messieurs les Morts ; . .

Et pour vivre loin d'eux , faisons tous nos efforts.

CALCIS.

La vision me semble assez jolie :

Vivans ou morts , jouïssons de la vie.

SIDERONIDE.

Ce n'est plus vision. Nous revoyons les Cieux :

Je suis le dernier mort , & je m'en souviens mieux.

CHRYSOGENE.

Depuis bien six mille ans qu'au Styx on m'a fait
boire ,

J'ai de ce monde-ci dû perdre la mémoire.

Il me souvient pourtant que l'air en étoit doux ,

Et je le goûte enfin à peu près comme vous.

ARGYRON.

Un peu moins vieux que Chryfogene ,

Je le tiens mon aîné de deux siècles au plus ;

Mais cela n'en vaut pas la peine ,
Et je me trouve ici tel que jadis je fus.

C A L C I S.

Honneur aux Anciens de trois milliers d'années :
Vous étiez vieux défunts tous deux quand je
mourus.

S I D E R O N I D E.

Pour moi sans envier vos vieilles destinées ;
Je vous avoûrai franc & net ,
Que je suis aux Enfers votre petit cadet ,
J'y suis d'avant-hier , & dans peu de journées ;
Je sçaurai retrouver mon fripon d'héritier ;
Et nous verrons des deux qui rira le dernier.

C H R Y S O G E N E.

Un héritier ! quelle est , s'il vous plaît , cette bête ?

S I D E R O N I D E.

C'est un fils ou neveu qui se met dans la tête
De dépouiller les morts même avant le trépas.

C A L C I S.

Les miens , s'il m'en souvient , ne m'attrapèrent
pas.

Abusant des bontés d'un oncle trop peu sage ,

Ils dévoroient mon héritage :

En me remariant je punis les ingrats.

A R G Y R O N.

A ne rien déguiser de la vérité pure ,

Je n'entens point le fin de cette énigme obscure.

C H R Y S O G E N E.

Ce langage m'est tout nouveau :

Expliquez-nous ; de grace , un usage si beau.

La loi du tien , du mien vous est donc inconnue ;
C'est être encor bien loin de la loi , meurs ou rue.
Mais dites-nous , vous-même , en quel tems viviez-
vous ?

Quelles mœurs,quelles loix vous réunissoient tous?

S C E N E V.

Tous Les Mêmes , DAMIS , VALERE.

V A L E R E.

MESSIEURS les Revenans , approchez-vous
sans crainte.

On nous permet de vous entretenir ,
Dites-nous donc sans feinte ,
Quel sujet vous fait revenir.

C H R Y S O G E N E.

Nous ne sçavons encor ; mais enfin nous voilà.

V A L E R E.

Contez au moins votre aventure.

D A M I S.

Ils nous l'apprendront , chose sûre ;
Nous les avons surpris lorsqu'ils en étoient-là.

C H R Y S O G E N E.

J'étois au siecle d'Or sous Saturne & sous Rhée :
Les Dieux nous gouvernoient , unis avec Astrée.
Avant leur union nous errions dans les bois :
Leur bonté nous donna des mœurs & point de loix ,

Mœurs simples dont la source étoit dans la nature ;
Qu'entretenoit toujours une paix douce & pure.
Epouse , Pere , enfans , nous vivions tous d'ac-
cord ,

Et ne nous séparions que par la triste mort :
Encore falloit-il qu'un long tissu d'années ,
Par d'innombrables jours l'une à l'autre enchaî-
nées ,

Aux vieillards tout chenus enlevât la clarté ,
Comme on cueille les fruits dans leur maturité.

V A L E R E.

Viviez-vous bien cent ans ?

C H R Y S O G E N E.

Bon cent ans , mettez mille.

V A L E R E.

Nous avons fort changé de style ;
On devoit être las de vivre si longtems ,
Pour moi , sur quoi que l'on se fonde ,
Je ne veux pas vivre mille ans.
Que faire mille ans dans ce monde ?
Quelquefois du plaisir , & de l'ennui toujours ,
Les hommes ont bien fait d'en abréger le cours.

D A M I S.

D'autres feroient d'avis contraire.

V A L E R E.

Par quel charmant secret viviez-vous donc si
vieux ?

C H R Y S O G E N E.

La terre étoit à tous ; & cette aimable mere
Nous tiroit de son sein de quoi nous satisfaire.
Sans peine , sans travail , en rendant grace aux
Dieux ,

Nous goûtions du repos l'appas délicieux ;
 L'égalité regnoit ; la charmante jeunesse
 Écouteoit les leçons de la sage vieilleffe ,
 Et donnant à son tour nos mœurs à ses neveux ;
 Leur laissoit le bonheur de ses premiers ayeux.

V A L E R E.

Cet heureux tems n'est plus , de cette rare em-
 plette

Nous avons perdu la recette.

D A M I S.

Aussi n'en sommes-nous pas mieux.

A R G Y R O N.

Pour nous , peu satisfaits de rochers pour asyles ,
 Dans le siècle d'argent nous bâtimez des villes ,
 Des maisons sans apprêt , des temples sans atour :
 Un simple mur de pieux en faisoit le contour ;
 Mais c'étoit déjà trop. Je vois par votre histoire
 Que chez nous de vos mœurs s'effaçoit la mé-
 moire.

Le fâcheux intérêt commençoit à regner.
 De nos pénibles arts la nature rivale

Chez vous de ses biens libérale ,
 Pour peine commençoit à nous les épargner.

Nos plaisirs quoique sans licence ,
 N'avoient plus toutefois leur première innocence :
 L'intérêt gâtoit tout.

V A L E R E.

Dites-moi , s'il vous plaît ;
 Où se fourroit-donc l'intérêt ?

Vous n'aviez rien que des chaumières ,
 Va-t-on

Va-t-on se battre pour si peu ?
Passe que l'interêt eût lieu ,
Dès que l'or fut tiré des mines.

A R G Y R O N.

Aussi l'interêt détesté

Ne se montroit-il pas sous un air effronté :
Nous nous sentions du sol où nous primes naissance ,
Mais quoi, tout dégénere ; & nos vieillards pleurans
Se disoient vicieux au prix de leurs parens.
L'on voyoit des erreurs , non pas encor des crimes :
Quelques loix sur le cuivre énonçoient nos maximes.

Des menaces au plus , point de supplice alors :
La peine du coupable étoit le seul remords.

C A L C I S.

Que les tems ont changé ces remords légitimes !

J'ai vu dans le siecle d'airain

Le glaive armer le Souverain.

J'ai vu le sang couler , & la peine stérile
Devenir pour le crime un frein presque inutile.
Mais ce qui marque plus les vertus aux abois ,
J'ai vu qu'on se jouoit impunément des loix.
Themis eut beau parler : l'implacable chicane
Sçut s'ériger contre elle un tribunal profane ,
Où j'ai vu des Plaideurs l'encens prostitué
Nourrir de cent procès l'amas perpetué.
J'ai vu sœurs contre sœurs , & freres contre freres ;
Les fils impatiens , comptant les jours des Peres ;
Et si l'on n'alloit point jusques aux attentats ,

Tome IV.

T

Du moins connoissoit-on des héritiers ingrats.

DAMIS.

Nous héritons de vous ce vice ;
Pour l'ingrat cependant il n'est point de supplice.
N'avez-vous rien de pis , vous , dites-le tout bas.

SIDERONIDE.

Tout ceci n'est que jeu : le fer du dernier Age
Eut de la dureté le funeste avantage ;
Non qu'il n'ait surpassé les siècles révolus ,
Par ses arts , ses talens , & même ses vertus.
Mais il a sçu tourner par ses doux artifices ,
Les vices en vertus & les vertus en vices.
La politesse fine est son grand ornement :
Tout se porte chez nous jusqu'au raffinement.

VALERE.

Le beau siècle au moins , c'est le nôtre ;
Il faut en convenir. A-t-on vu dans quelque'autre
Plus de grandeur & plus de dignité ?

CALCIS.

Nous en conviendrons tous , Messieurs , en vérité ;
Si Minos veut contenter notre envie.

Mais laissons ce propos , & comme en cette vie
Il faut vivre avec les vivans ,
Si nous n'avons ici pour tout bien que les vens ,
Il nous vaudroit autant rentrer dans le Cocyte.

SIDERONIDE.

Vous avez bien raison : même souci m'agite :
Mais je retrouverai mon coquin de neveu.

CHRYSOGENE.

Nous qui n'en avons point , que faire dans ce lieu ?

Car six mille ans , je crois , font une différence
 Qui ne me permet pas d'espérer dans la France
 De trouver d'héritiers ni d'arrières neveux ,
 Qui voulussent m'avoir pour un de leurs ayeux.

ARGYRON.

J'en dis autant que vous.

CALCIS.

Je cours la même chance :
 L'on n'aime point à voir des ayeux de si loin.
 Je serois pourtant bien tige noble au besoin.

DAMIS.

Nous allons publier , Messieurs , votre aventure ,
 Elle paroîtra , je vous jure ,
 Toute nouvelle dans Paris.

VALERE.

Des Revenans dans une ville
 En fait de merveilleux si finement habiles ,
 Sont une nouveauté qui doit avoir son prix ,
 Et de nombreux bienfaits vous serez tous suivis.
 (Ils sortent.)

S C E N E V I.

Les Mêmes , MINOS.

MINOS *aux Revenans qui marquent de l'effroi.*

Q'U'est-ce donc , qu'avez-vous ?

CHRYSOGENE.

C'est Minos en personne.

T ij

PLUTUS,
SIDERONIDE.

Ah, vient-il nous ravir le jour qu'il nous redonne?

MINOS.

Mortels, rassurez-vous. Je ne viens en ces lieux,

(Loin de vous ravir la lumière,)

Que vous la faire goûter mieux.

Comme on ne vit point d'air dans ce double hémisphère ,

A deux Divinités je vais vous présenter.

L'une ou l'autre à coup sûr sçaura vous contenter.

Il s'agit de choisir. Dans ce choix d'importance

Employez , croyez-moi , le tems & la prudence :

De ces deux bienfaiteurs l'un de l'autre est jaloux ;

Et votre sort enfin ne dépend que de vous.

Je vous les ferai voir ; que la première vue

Retienne , s'il se peut , votre ame suspendue.

Vous les connoîtrez mieux quand il en sera tems :

Ne précipitez rien , & vous serez contents.

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

LA PAUVRETE', Les quatre Hommes.

J LA PAUVRETE'.
 E vous vois étonnés , Mortels , à mon aspect.
 Vous me témoignez plus de frayeur que de joie :
 Mon cœur fait cependant que pour vous je m'emploie ;

C'est le cœur que je veux , & non pas le respect.
 Avec ces sentimens je pense
 Qu'on ne doit point s'attendre à tant d'indifférence.
 Mon air vous seroit-il suspect ?

SIDERONIDE.

A ne vous rien céler , pour vous goûter en
 France ,
 Il faut s'accoutumer quelque tems à vous voir.
 L'habitude fait tout. Peut-être le devoir
 Fera-t-il plus que la reconnoissance.

LA PAUVRETE'.

Hé que trouvez-vous donc de rebutant en moi ?

SIDERONIDE *froidement*.

Rien. (*à part.*) Tout.

LA PAUVRETE'.

Peut-on , Calcis , compter sur votre foi ?

CALCIS.
Peut-on vous honorer fans vous connoître encore ?
Laissez avec le tems nos sentimens éclore.

LA PAUVRETE'.

Et vous, cher Argyron ?

ARGYRON.

Je sens je ne sçai quoi ;
Qui me dit que je puis vivre sous votre loi.

CHRYSOGENE.

Oui, je vous trouve l'air des Dieux de mes An-
cêtres,

Qui n'avoient pour Autels que le creux de nos
hêtres.

Astrée avec ce front paroïssoit à mes yeux,
L'habit pauvre, & le port simple & majestueux.

Je me soumets d'avance à votre aimable empire :
Minos sçait là-dessus ce que j'ai pu lui dire.

Ce que j'ajouterois sembleroit trop flatteur ;
Et je ne suis point fait pour être adulateur.

LA PAUVRETE'.

Il suffit : j'en vois deux, au moins fort raisonna-
bles,

Mais songez que je veux des sentimens durables.
Jalouse d'un encens que je crois mériter ;

Le partage entré deux ne peut que m'irriter.

Je vous dirai mon nom. Mon rival qui s'avance,
M'ouvrira de vos cœurs l'entiere intelligence.



S C E N E II.

Les Mêmes , P L U T U S.

P L U T U S.

BON jour , petits Humains ; que dit-on , que fait-on ?

L'air de ce pays-ci vous a-t-il semblé bon ?

Voici la Pauvreté qui vous apprend à vivre ,

Je vous conseille moi , sans façon de la suivre.

L A P A U V R E T É.

Ils n'en feroient que mieux : mais eux & leurs pareils

Se passeront fort bien d'écouter vos conseils.

P L U T U S.

Mes conseils ? & qu'ont-ils pour y trouver à dire ?

Suffit , je veux vous plaire. Adieu je me retire.

S I D E R O N I D E.

Ah ne nous quittez pas : car qui que vous soyez ,
Je me livre à vous seul.

P L U T U S *à la Pauvreté.*

Je fuis , vous le voyez ;

Je vous laisse la place , & malgré mon silence ,

Les Mortels ont déjà regretté ma présence ,

Que faire ? croyez-moi , retirons-nous tous deux ;

Et laissons-les ici délibérer entr'eux.

Çà nous vous reverrons , amis ; vive la joie :

Pour se la procurer , il suffit qu'on me voie.

S i i i j

Venez-donc au-plûtôt.

PLUTUS *riant*.

Ah les pauvres Humains !

LA PAUVRETE' *aux Hommes*.

Et ne me dit-on rien ?

SIDERONIDE.

Nous vous baisons les mains.

SCENE III.

Les quatre Hommes.

SIDERONIDE *à Chryfogene & Argyron*.

Vous demeurez muets , d'où vient cette surprise ?

Que dites-vous de ma franchise ?

Ou je me trompe fort , ou ce Dieu tout nouveau

Nous fera le sort le plus beau ;

Et si vous m'en croyez , c'est une affaire faite.

Pourquoi tant balancer ? cherchons une défaite ,

Pour nous tirer des mains de l'autre honnêtement :

Si vous ne me suivez , votre cœur vous dément.

CALCIS.

Je tope à ce projet : il est juste , il est sage ,

Et ce Dieu me paroît un Dieu du nouvel âge.

Quelle taille ! quel port ! quelle agreable humeur !

Nos vieilles Dêités n'ont point cette grandeur.

A R G Y R O N.

Il est vrai ; toutefois dans sa maniere aisée ,
Je lui trouve pour moi la mine un peu rusée.
Par de secrets ressorts il a sçu me lier ;
Mais je me dis tout bas qu'il faut s'en défier.

C H R Y S O G E N E.

Je me le dis tout haut ; mais il faut que j'avoüe
Qu'il a je ne sçai quoi , qui , je ne sçai comment ,
Saisit le cœur en un moment.

Si je ne l'aime pas , j'aime à voir qu'on le loüe.

C A L C I S.

Pourquoi s'en défier ? Minos n'est pas trompeur :
L'une ou l'autre , a-t-il dit , fera notre bonheur.

A R G Y R O N.

Oui ; mais il penche plus pour l'une que pour
l'autre.

S I D E R O N I D E.

Ce n'est pas son affaire après tout , c'est la nôtre.

C H R Y S O G E N E.

En vérité ses discours me font peur.

Pour un choix de cette importance ,

Il veut du tems , de la prudence ;

Et nous ne connoissons ces guides inconnus
Que du premier coup d'œil qui nous a prévenus.
Prions-les tout au moins de se faire connoître ,
Et chacun de son choix alors fera le maitre.

A R G Y R O N.

C'est bien dit : il faudra qu'ils déclinent leur nom ;

Ou bien je ne dis oui ni non.

De ce guide nouveau j'aime & je crains l'empire ;

Je crains tout ce qui sent les mœurs des derniers jours.

S I D E R O N I D E .

Moi je pense autrement , quoi qu'on ait pu nous dire ,

Je doute si ce monde est pire ,
Et l'on vit à peu près , comme on vécut toujours :

S C E N E I V .

Les Mêmes , M I N O S .

M I N O S .

P OURROIT-ON sçavoir vos idées ?
 Vos inclinations sont-elles décidées ?
 Les rivaux vont venir ; ils vont se déclarer ;
 Et de l'un ou de l'autre il faut vous séparer.

C H R Y S O G E N E .

Souvent le plus chéri n'est pas le plus aimable.
 Le second a ravi nos inclinations :

Mais il m'a paru redoutable ,
 Et je me réglerai sur vos décisions.

A R G Y R O N .

Nous le craindrions moins si nous le connoissions.

C A L C I S .

Je penche trop pour lui : rendez-le moi traitable ;
 Et c'est tout ce que j'ose ici vous demander.

SIDERONIDE.

De mon fort à moi-seul puis-que je suis comptable,
En faveur du second je prétens décider.

MINOS.

Je comprends vos raisons ; & je les ai pesées :
Mais puis-que vous voulez pénétrer mes pensées ;
Défiez-vous sur-tout de ce second rival ;
Son empire est trop dur ; il vous feroit fatal.
Au reste tous les deux vont étaler leurs titres ;
Et de votre destin vous ferez les arbitres.

S C E N E V.

Les Mêmes , PLUTUS , & la PAU-
VRETE' , DAMIS , & VALERE.

MINOS *aux deux Divinités.*

SERONS-nous , & parlez.

PLUTUS.

Mortels , je suis Plutus.

Ce nom seul vous dit tout , & je n'en veux pas
plus :

Qui dit le Dieu Plutus , dit le Dieu des richesses ,
Des plaisirs , du crédit , des grandeurs , des lar-
ges ,

Le plus puissant moteur du monde d'ici-bas ,

Le Roi des Nations , & l'ame des Etats.

C'est à moi que doit Mars le succès de ses armes ;

L'hymen ses liaisons , & l'amitié ses charmes.
Je donne à tout du lustre , & même à la vertu.

V A L E R E .

Elle ne vaudroit pas , sans Plutus , un fêtu.

P L U T U S .

Je ne vous cèle point qu'imitant la Fortune,
Je laisse en vain gémir une foule importune.
Elle a beau m'implorer , je ris de ses soupirs ,
Et me fais un devoir d'irriter ses désirs.
Jugez de quel bonheur votre ame est prévenue ,
Si jusqu'à vous Plutus daigne abbaïsser la vue.

D A M I S .

Il vous fait trop d'honneur ; voyons l'autre côté.

L A P A U V R E T É .

Je n'ai point cet orgueil ; je suis la Pauvreté ;
J'étois avant Plutus parmi vous annoblie :
Avec moi vous couliez des jours dignes d'en-
vie ,

Heureux si connoissant mes faveurs & leur prix ,
Vous eussiez à Plutus réservé vos mépris.
Mais ce Dieu comptoit bien sur les erreurs hu-
maines :

Il sortit à vos yeux des grottes souterraines ;
Il vint , il fut vainqueur , & je me vis bannir :
La vertu me suivit. Je daigne revenir ,
Et pour dernier effort je réunis quatre âges ,
Pour voir si vous osez refuser vos suffrages
A celle qui pourroit vous rendre tous heureux.

V A L E R E .

Ils ne le voudront pas , & j'en répons pour eux.

LA PAUVRETE'.

Les aveugles humains n'ont point cette science :

Je pardonne aisément au peu d'expérience :

Mais vous qui renaîssez ; je puis sans hasarder ,

Entre Plutus & moi vous faire décider.

Je ne vous promets point cette grandeur brillante

Qui séduit les Mortels , & perd ceux qu'elle enchante.

Je vous promets des biens plus tranquilles , plus sûrs ,

Et des plaisirs moins vifs , mais durables & purs,

V A L E R E.

C'est là proposer de l'eau claire ;

De tels plaisirs sont trop unis ,

Et ce ne sont pas ceux que l'on aime à Paris.

P L U T U S.

Son discours me ravit ; je vous le réitère ,

Suivez la Pauvreté : vous ne pouvez mieux faire :

Il est vrai qu'elle parle , & ne vous donne rien :

Mais la Philosophie est un assez grand bien.

M I N O S.

Mortels , pour le payer de cette raillerie ,

Quittez qui vous rebute , & suivez qui vous prie :

Sans vous laisser frapper d'un éclat suborneur ,

Prenez Plutus au mot ; fixez votre bonheur.

P L U T U S.

Tout s'arme contre moi : mais ma gloire suprême

Est de les attirer à moi , malgré moi-même.

Voici mon grand secret.

(Il ouvre un Coffre-fort rempli d'or , qu'il offre
aux hommes.)

Regardez ce Trésor ;
Humains , & résistez à la force de l'or.

L A P A U V R E T E'.

Je ne me pique point d'un si riche partage :
Je vous offre ma bêche , Humains ; rien davantage ;

P L U T U S.

Une bêche , triste héritage !

L A P A U V R E T E'.

Mais que dis-je ? ce rien est un trésor plus grand
Que tout l'or enchanteur de mon fier concurrent.
Trop heureux les humains , si contents de naître
Pour un pareil bonheur , ils sçavent le connoître :
Ils n'auront , j'en conviens , ni ces riches lambris ,
Ni ces murs azurés , où volent les foudris ,
Ni ces vastes fallons où sans cesser d'attendre ,
On voit les Courtisans à grands flots se répandre ;
Ni ces pompeux amas de meubles précieux ,
Où la laine apprend l'art de fasciner les yeux.

V A L E R E.

Cela ne gâte rien pourtant , ou je m'abuse :

Et c'est ainsi qu'en pestant de son mieux ;

Le Philosophe même en use.

Un peu de luxe à tout donne un air gracieux.

L A P A U V R E T E'.

En dédommagement d'une folle richesse
Dont l'éclat brille moins que le fardeau ne blesse ;
Je donne l'abondance & l'innocent repos ,
Fruits exquis de ma bêche , effets de mes travaux.
Voulez-vous de ces fruits qui frappent votre vue ,
Fruits que je donne seule , & que l'or diminue ?

(Elle leur fait tourner les yeux vers un endroit
écarté du Théâtre.)

Regardez ces troupeaux , ces vergers , ces guerets ;
Et les dons de Bacchus , & les dons de Cérès.
Voilà ce que vous offre une pauvreté riche ;
Ce n'est que depuis l'or que la terre est en friche.

PLUTUS.

Elle offre le travail , & moi l'oïveté.
Avec l'or on a tout sans travail & sans gêne ;
Mais vous pouvez choisir , aimer ou fuir la peine.
Je vous le dis encor , suivez la Pauvreté ,
Par elle vous aurez la joie & la sagesse.

LA PAUVRETE'.

L'or ne vous produira que soucis que tristesse.

PLUTUS.

Vous goûterez les fruits de la sobriété.

LA PAUVRETE'.

Avec l'or vous perdrez & repos & santé.

PLUTUS.

Jusques dans le travail vous trouverez des charmes.

LA PAUVRETE'.

L'on ne trouve dans l'or que fureurs & qu'alarmes.

Parlez , il en est tems.

SIDERONIDE.

Je parlerai pour tous.

Plus que jamais , Plutus , je m'abandonne à vous.

MINOS à Sideronide.

Sçavez-vous leur avis ! leur goût est-il le vôtre ?

Hier dans les Enfers votre goût fut tout autre :
 Vous maudissiez Plutus dans votre emportement ;

SIDERONIDE.

Je revois la lumière , & je pense autrement.
 La mort avoit un peu barbouillé mes idées :
 Le jour que je revois me les a déridées.
 Les morts sont sérieux , autres sont les vivans :
 Aux tems , aux lieux , aux mœurs j'ajuste mes
 talens ;

Je pleurois étant mort , je ris étant en vie.
 Pester contre Plutus , c'étoit mélancolie :
 Plutus & la gayeté regnent dans ces climats ;
 Je les suis à leur tour sans songer au trepas.

DAMIS.

Il suit assez la mode , on ne le niera pas.

SIDERONIDE.

Je passe au Dieu de l'or ses vices ,
 Comme il me passe mes caprices.
 Je veux vivre en un mot sous son autorité ;
 Serviteur à la Pauvreté.

PLUTUS à Sideronide.

Sçavez-vous si je veux vous être favorable ?

SIDERONIDE.

Ah pour ne l'être pas , vous êtes trop aimable.

(Il prend de l'or.)

MINOS à la Pauvreté.

Et d'un , vous l'entendez , Déesse des vieux tems :
 Il vous faut essuyer ce fâcheux contretems.

LA PAUVRETE.

Que le fieu de fer est ancré dans son ame !

PLUTUS.

Vous ne vous plaindrez pas au moins de moi ;
Madame.

Écoutons-en un autre.

CALCIS à *Plutus*.

En vain Minos & vous

Décriez des appas dont nous sommes jaloux.

L'Or enlève mes vœux , & quoi qu'on puisse dire ,

Je ne reconnois point ici-bas d'autre empire.

Avec l'or on est craint , cheri , goûté , flaté :

Je me livre avec joie à cet heureux délire ;

Serviteur à la Pauvreté.

(*Il prend de l'or.*)

M I N O S.

Et deux.

L A P A U V R E T É.

C'est s'exprimer sans ambiguïté :

Mais je compte sur vous , hommes des premiers
âges.

A R G Y R O N à *la Pauvreté*.

Je connoissois peu l'or , & ses nombreux usages :

Mais puisque son pouvoir est aujourd'hui si grand ,

Ne trouvez- pas mauvais qu'on suive le torrent.

Plutus porte en son or mon crime & mon excuse ;

Et c'est uniquement sa faute s'il m'abuse :

Par lui mon cœur est emporté ;

Serviteur à la Pauvreté.

(*Il prend de l'or.*)

M I N O S.

Et trois : voilà déjà la balance penchée :

Déesse , à ces ingrats cessez d'être attachée ;

Tome IV.

V

Ne vous reduisez plus à la nécessité
D'entendre à votre nez la triste vérité.

L A P A U V R E T E'.

Non , je veux jusqu'au bout pousser cette aventure ,

Et voir si Chrysogene ose me faire injure :
Ils reviendront à moi ; je sçaurai m'en venger.

P L U T U S.

Je ris de les voir tous , malgré moi , s'engager.
Car je compte sur l'âge , à qui par préférence ,
L'or donna le beau nom d'Age de l'Innocence.

L A P A U V R E T E'.

Ah vous le corrompez , s'il se livre à vos loix.

M I N O S.

Taisons-nous : laissons-lui la liberté du choix.

C H R Y S O G E N E.

Quand j'ai loüé tantôt mon siecle & ses manieres ;
Je ne connoissois pas encore les dernieres.

Sur le rapport d'autrui j'en avois jugé mal :
J'écoutois le roman de chacun des quatre Ages ;
Et je disois le mien pour gagner les suffrages :
Mais je vois , & trop tard , que tout n'est pas égal.
Par-tout les passions sont sans doute les mêmes ;
Mais en ignorant l'or , & ses charmes suprêmes
Mon siecle cède à son rival.

V A L E R E à *Damis*.

Je vous l'avois prédit : notre siecle l'emporte ;
Le siecle d'Or vient lui prêter main forte.
Il parle comme eût fait Nestor ,
Et le siecle de Fer va triompher par l'or.

CHRYSOGENE.

Je ne sçai si l'erreur m'arrache ces paroles ;
Mais mon erreur m'est chere , & je la veux aimer ;

Disparoissez , craintes frivoles ;

Moins j'ai connu Plutus , plus je sçai l'estimer.
De mon enchantement je ne suis plus le maître ;
Cet or a trop d'attraits pour ne les pas connoître.
Que risquai-je après tout ? si cet essai me nuit ,
Je m'enfévelirai dans l'éternelle nuit.

Déesse , pardonnez si ce discours vous blesse ;

Vous fûtes jadis ma Déesse ;

Il est tems que Plutus me gouverne à son tour :
Aussi-bien , malgré moi ravit-il mon amour.
L'or ébloûit mes yeux , il m'attire , il me presse :
Pardonnez ; car enfin , soit raison , soit foiblesse ,
Plus que de vos faveurs je m'en vois enchanté ;
De vos dons trop longtems , Déesse , j'ai goûté ,
Et si vous m'enviez une si douce yvresse ,
Serviteur à la Pauvreté.

(*Il prend de l'or.*)

MINOS à la Pauvreté.

Et quatre bien comptés. Quand il en viendrait mille
Je crois qu'il vous seroit mille fois repeté ,

Serviteur à la Pauvreté.

PLUTUS à la Pauvreté.

Mon triomphe , Déesse , est modeste & tranquille ;
Et je ne vous dis point , comme eux , avec fierté ,
Serviteur à la Pauvreté.

LA PAUVRETE'.

Ah cessons de railler. Songez-vous , Chrysogene ,
Que jadis dans mes bras seule je vous nourris.

Helas , que deviendra votre vertu , mon fils !
Mes intérêts à part , c'est ce qui fait ma peine ;
Et vous , cher Argyron , vous qui m'abandonnez ;
Souvenez-vous des biens que je vous ai donnés.
Je vous chéris encore malgré votre délire ;
Vous viendrez à mes pieds , j'ose vous le prédire ,
Et... je vous recevrai , si vous y revenez.

SIDERONIDE.

Laiſſons-la dire : allons où Plutus nous appelle.

PLUTUS.

Partagez avec moi mes biens , troupe fidèle ;
Et venez de nouveau montrer que l'or peut tout.

MINOS.

Ils le font aſſez voir. Suivons-les juſqu'au bout.

*(Valere & Damis ſe retirent à la fin du ſecond Aſte,
avec Minos & les autres Aſteurs.)*

Fin du ſecond Aſte.



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

Les quatre Hommes.

CHRYSOGENE.

JE suis au désespoir.

ARGYRON.

Ah je ne me sens plus.

CALCIS.

Trop crédule Calcis !

SIDERONIDE.

Trop perfide Plutus !

CHRYSOGENE.

Avec quel noir excès de raillerie amere ,
Le barbare à nos yeux rit de notre misère !
Je n'aurois jamais cru le monde si pervers ,
Et je veux de dépit retourner aux Enfers.
Ignorant de ce Dieu les cruels artifices ,
J'épouse en un moment ses faveurs & ses vices.
Dépositaire heureux du plus riche Thrésor ,
Pour le mieux conserver j'enterre tout mon or.
Un voleur me l'enlève ; à Plutus j'en appelle ;
Et mes maux ont encor réjouï l'infidèle.

Me voilà comme vous au comble de mes maux.
Je trouve des buveurs , de ces gens de grand'chère ,
Que dans mon siècle , hélas , l'on ne connoissoit
guère.

Charmé d'être entouré de mille amis nouveaux ,
Je les comble de biens , de présens , de cadeaux.
Ils ont en peu de tems dévoré ma finance :

A Plutus , comme vous , je vais compter ma
chance.

Plutus & mes amis , ils m'ont tous méconnu ;
Ils jurent à l'envi qu'ils ne m'ont jamais vu.

C A L C I S.

Vous m'avez fait bien pis , joüeurs que je déteste ,
Vous deviez achever votre intrigue funeste ,
Et ligués de concert à me faire périr
M'enlever la clarté que je ne puis souffrir.
O Ciel ! vit-on jamais un attentat semblable ?
J'ai vu tout mon destin sur la fatale table ,
Où , comme en un autel , sans pouvoir me venger ,
Vingt bourreaux d'un air doux sont venus m'é-
gorger.

Là Plutus déguisé dans le jeu m'assassine ,
Il me vole ses dons , & fier de ma ruine ,
Fier de sa trahison , il se démasque enfin :
„ Reconnois , m'a-t-il dit , ma force & ton destin. “

S I D E R O N I D E.

Chacun de vous , amis , s'est perdu par un vice ,
Et j'ai donné dans tous , guidé par mon caprice.
Aussi plus malheureux que vous ne l'êtes tous

J'ai moi-seul éprouvé plus de revers que vois.
Mais un point me console , & Plutus a beau faire :
J'aurai seul malgré lui de quoi vous satisfaire.
Paix , paix , voici sur qui je fonde mon espoir.

S C E N E II.

Les Mêmes, L'HERITIER *de Sideronide.*

SIDERONIDE.

ARRESTE. Connois - tu l'oncle qui te vient
voir ?

L'HERITIER *effrayé.*

Aye. Que voulez-vous , trop odieux fantôme ?

Retournez au sombre Royaume ,

Laissez votre Heritier en paix.

Je reviens de vos funérailles ,

Votre corps est en plomb entre quatre murailles ,

Et vos Manes sont satisfaits.

SIDERONIDE.

En effet , j'ai bien lieu de l'être de tes larmes.

Je sçai quel fut l'objet de tes feintes allarmes ,

Et qu'après que l'on m'eut dûement empaqueté ,

La douleur à l'instant fit place à la gayeté.

L'HERITIER.

Ignorez-vous la mode ? & que faut-il qu'on fasse ?

N'étoit-il donc pas tems que de vous j'héritasse ?

Ne m'avez-vous pas vu près du lit soupirant ?

Voulez-vous après tout qu'on hérite en pleurant ?

PLUTUS,
SIDERONIDE.

L'ingrat ! mais il s'agit aujourd'hui d'autre chose.

Voici mon texte : & vous ferez la glose :

J'étois mort , je revis : je rentre dans mes biens.

L'HERITIER.

Mais quelle illusion ! quels propos sont les siens !

SIDERONIDE.

Treuve d'illusion : je suis vivant , vous dis-je.

L'HERITIER.

Vivant ! votre Ombre est folle.

CHRYSOGENE.

Il vit , j'en suis témoin ;

Car nous vivons nous-même , & venons d'aussi loin.

ARGYRON.

Ceci vous paroît un prestige ;

Rien n'est pourtant plus vrai.

CALCIS.

Rien de plus assuré.

L'HERITIER.

Quoi donc , de Revenans je me vois entouré !

SIDERONIDE.

Oui , oui de Revenans : l'on vous dira l'histoire.

L'HERITIER.

Ils s'entr'accordent tous comme larrons en foire.

Oh , Monsieur le Vivant , je vous soutiendrai moi

Que vous êtes bien mort. Ces papiers en font foi.

Lisez votre Extrait mortuaire ,

Et le billet d'Enterrement ;

Plus le Recepissé du Medecin Clement :

Voici les Actes du Notaire ;
Et le meilleur de tous : c'est votre Testament.
Ainsi , Monsieur le mort , soit dit sans vous déplaire ,
Dans Paris désormais vous n'avez rien à faire.
Retournez , s'il vous plaît au monde de là-bas ;
Bien sûr que le neveu ne vous y suivra pas.

S I D E R O N I D E.

Allons , allons plaider.

L' H E R I T I E R.

O la plaisante affaire !

Un si joli Procès fera certes nouveau.
Pluton le jugera , c'est chose toute claire ;
Ainsi je n'irai pas plaider dans le tombeau.
Mais raisonnons un peu ; car ces morts-ci raisonnent :
Avez-vous oublié ce que les Loix ordonnent ?
Le mort saisit le vif. Du livre Coutumier ,
Si vous ne le sçavez , c'est l'Article premier.
Mais ces discours de morts me rendent l'humeur
noire :
Messieurs , à vos santés sur le champ je vais boire.
(*Il s'en va.*)



SCENE III.

Les quatre Hommes.

SIDERONIDE.

IL fuit ! ah ! le perfide , ah l'ingrat de neveu !
Et je l'aimois ! hélas je le connoissois peu.
Pauvres défunts , voilà comme on vous traite :
Et vous croyez qu'on vous regrette !

CALCIS.

Voilà donc notre espoir à bas.
Que ferons-nous , amis ? que ne ferons-nous pas ?

SCENE IV.

Les Mêmes , LA PAUVRETE'.

LA PAUVRETE'.

JE viens vous consoler. Admirez ma foiblesse ;
Je sens encor pour vous que mon cœur s'inté-
resse :

Vous préférez Plutus , & Plutus vous trahit ;
Vous dédaignez mes soins , & mon cœur vous
poursuit.

Sçachez-donc , ô Mortels , que je suis votre asyle :
Connoissez-en le prix ; je puis vous être utile.

Je vous pardonne tout , si par un prompt retour
Punissant vos dédains , vous vengez mon amour.

S I D E R O N I D E.

Mais en quoi pouvez-vous encor nous être utile ?

L A P A U V R E T E'.

Pour un don de Plutus je vous en ferai mille ;
Et sans compter ici les fruits d'un doux travail ,
Plus précieux cent fois que ceux d'un vil métal ;
Sans compter de la Paix la richesse innocente ,
Je vous donne de plus cent mille écus de rente.

S I D E R O N I D E.

Cent mille écus ! grands Dieux ! Hé que ne par-
liez-vous ?

C A L C I S.

Cent mille écus de rente !

L A P A U V R E T E'.

Ecoutez-moi bien tous.

D'abord en Marquisats , Fiefs , Titres , Armoiries ,
Meubles , tableaux de prix , vaisselle & pierreries ,
De quatre ans tout au moins je mets les revenus :
Je donne même encor gratis tout ce surplus.

Pour vivre en grand Seigneur , il vous faut table
ouverte ;

Mettons cent mille francs. Pour les jeux & la
perte ,

Entretien de Madame , entretien de Monsieur ,
(Afin de ressembler au plus sage Seigneur ,)

Dix mille écus pour vous , quinze mille pour elle.
Encor n'est-ce pas trop. Mais le marchand par
zele ,

Peut bien , sans s'appauvrir , attendre son payement ;

Rarement grand Seigneur a payé sur le champ.
Mettons sur ce qui reste , officiers , équipages ,
Médecins , beaux esprits , meute , chevaux , &
pages.

Et si pour plus d'aïfance il faut mille louis ,
Je veux bien les donner ; je fais ce que je puis.
Hé bien , que vous paroît cette riche fortune ?

SIDERONIDE.

Certes jamais Plutus ne m'en offriroit une ,
Qui pût en approcher : je m'en tiens à cela.

LA PAUVRETE'.

Si vous pouvez entrer dans mon sens , la voilà.
Le mépris des grandeurs qui passent comme une
ombre ,

Voilà mes Marquisats & mes Comtés sans nombre.
Un grand fond de sagesse & de sobriété ,
Voilà la table ouverte en argent bien compté ;
Et c'est cent mille francs , je crois , qui vous re-
viennent.

Si vos femmes , vos fils de vertu s'entretiennent ;
Par la fuite du faste , & par l'horreur du jeu ,
De vingt-cinq mille écus je m'éloignerai peu.
Si le travail payé d'une santé parfaite ,
Vous fait aimer toujours la paisible retraite ,
Si vous aimez enfin des plaisirs sans apprêts ,
Vous tenant lieu d'un monde au milieu des forêts :
Adieu cour , officiers , gens qui blessent la vue ,
D'un homme qui se fuit importune cohue.

Que d'argent revenu !... Quel est le dernier mot ?

S I D E R O N I D E.

Que nous voilà pareils à *la Fille sans dot*.

Je ne me repais point de semblable chimère ,

Et je trouve sensé l'Avare de Molière.

C H R Y S O G E N E à *la Pauvreté*.

Je ne demande plus ce qu'on fera de nous :

Votre bonté me charme , & je reviens à vous.

A R G Y R O N.

J'abjure mon erreur , Déesse trop aimable ;

Plus tendre que Plutus , soyez-nous secourable !

C A L C I S.

Je me rends à vos loix ; je ne résiste plus ;

Et puissai-je par-là faire enrager Plutus !

S I D E R O N I D E.

Faire enrager Plutus , seroit bien mon envie ;

Mais c'est en enrageant qu'on fait cette folie.

Il le faut toutefois ; & mon cœur combattu

Fait de nécessité vertu.

L A P A U V R E T É.

Bien ou mal , tenons-nous unis comme nous sommes.

(à part.)

Il faut bien ; tels qu'ils sont , prendre après tout les hommes.



SCENE V.

Les Mêmes , MINOS.

MINOS.

MALGRE' les dures loix de ma sévérité,
Je ne vous revois point comme un Juge
irrité ;

Humains , je suis ravi qu'un repentir sincère
Etouffe dans vos cœurs une passion chere.
Par ce repentir seul le crime est effacé ;
Songeons à l'avenir , oublions le passé.
Mais pour mettre à couvert une vertu si neuve,
Je dois vous épargner une nouvelle épreuve.
Fuyez le Dieu Plutus : ne vous exposez pas
A redouter encor ses funestes appas.

SIDERONIDE *bas.*

Ah si... Mais le voilà.

MINOS.

Fuyez , fuyez , vous dis-je.



S C E N E V I.

Les Mêmes , P L U T U S.

C A L C I S.

N O N , n'apprehendez rien ; je crains peu son
prestige ,

Je ne l'ai pas encore assez humilié.

Minos soyez témoin de mon inimitié.

(à Plutus.)

Traître , perfide , ingrat , monstre plein de par-
jures...

P L U T U S.

Dans Homere lit-on de si belles injures !

A R G Y R O N.

Voici la Pauvreté ; je l'adore à tes yeux.

C H R Y S O G E N E.

Je voudrois voir ton or , pour le mépriser mieux ;

P L U T U S *ouvrant son Coffre.*

En voilà : méprisez.

S I D E R O N I D E *se jettant sur l'or qu'il prend.*

C'en est là la methode ;

Et du mépris de l'or telle est souvent la mode.

Puis-je me venger mieux d'avoir été duppé ?

L'on veut dupper autrui , lorsque l'on est trompé !

P L U T U S.

Oh oh , comme il se venge ! il pourra bien tout
prendre ,

Si je le laisse faire.

C A L C I S *prenant de l'or.*

Hé pourquoi tant attendre ?

Chrysogène hait l'or , & désire d'en voir ;

Et moi pour le haïr je prétends en avoir.

P L U T U S.

Vous n'insultez donc plus dès que l'or vous attire !

Je suis bon Prince , allez.

C A L C I S.

Ce n'étoit que pour rire.

P L U T U S.

Et vous autres , vieux morts , de vos grands yeux ouverts

Vous lorgnez , comme fait un Tantale aux Enfers.

Mais ne craignez-vous point que cet or ne s'enfuye ?

A R G Y R O N.

O Ciel ! je n'ai jamais tant souffert de ma vie ;

Que ferons-nous ?

L A P A U V R E T E'.

Fuyez.

P L U T U S.

Pourquoi tant de façons ?

Est-ce non ? est-ce oui ? vite , presto , parlons.

Je ne suis pas toujours d'une humeur si facile ;

Profitez du moment.

A R G Y R O N *à Plutus.*

En un mot comme en mille ,

Composons. Serez-vous plus constant désormais ?

P L U T U S.

PLUTUS *riant & présentant sa main.*

Ah ah , nous composons ! c'est fait ; faisons la paix :

ARGYRON *prend de l'or.*

Je le veux.

LA PAUVRETE'.

Juste Ciel ! du moins , cher Chryfogene ;
Résistez au penchant qui déjà vous entraîne.

PLUTUS *à Chryfogene.*

Mon mignon , quoiqu'ainé , (je vous le dis tout
net ,)

Hâtez-vous , ou craignez partage de cadet.

CHRYSOGENE.

C'est bien dit. Pauvreté , par votre indigne ruse
J'ai déjà tardé trop , & sot est qui refuse.

LA PAUVRETE'.

Ah Dieux !

MINOS *s'asseyant.*

La piece est faite ; & je vais prononcer :

Déesse , il ne faut point ici vous offenser ;
Vous sçavez que pour vous ma raison s'intéresse ;
Mais l'équité l'emporte , & bannit la tendresse ;
Oubliez les humains ; ces ingrats entre nous
De vous & de Plutus méritent le courroux ;
De vous , puisque sçachant tout le prix de vos
charmes ,

A Plutus à l'instant ils vont rendre les armes ;
De Plutus , par l'abus qu'ils font de ses faveurs ,
Abus , dont sa fierté ne peut guérir leurs cœurs.
Ils vous vengent tous deux ; non pas que leur ca-
price

A tous les deux pourtant ne rende assez justice ;

Ils prisent dans le cœur la Médiocrité ;
 Ils connoissent de l'or toute la vanité ;
 Mais ce même caprice , & l'humaine inconstance
 Leur font fuir qui les aime , aimer qui les offense ;
 Et revinssent-ils tous du ténébreux séjour ,
 Leur estime est à vous , à Plutus leur amour.
 Entre vous deux ainsi je suspens la balance.

SCENE derniere.

VALERE & DAMIS *arrivent* ,
 & MINOS *continue*.

Vous , Valere & Damis , jugez ces Revenans ,
 Et je prononcerai ma dernière Sentence.

VALERE à Minos.

Hé comment les juger ; ils sont si bonnes gens ,
 Voulez-vous que je les condamne ?

Ah ne leur cherchons pas chicane ,
 Il faudroit condamner tout le monde avec eux.
 Ils font tout ce qu'ont fait leurs arrières neveux ,
 Ils préfèrent Plutus aux Dieux du premier âge ,
 Ils suivent leur instinct. Le monde n'étoit sage ,
 Que quand il ignoroit encor l'art d'être fou.
 Dans quelques milliers d'ans , peut-être un autre
 usage

Nous viendra de je ne sçais où ;

Et comme en vieillissant on devient sage ou prude,
Le monde décrépît employra son étude,

A copier le monde enfant ,

Et se rendra le goût aussi pur qu'innocent.

C'est mon avis , voyez si vous voulez le suivre.

D A M I S à *Minos*.

Si vous les punissez , condamnez-les à vivre.

M I N O S.

Je ferai plus pour eux , je n'ose les punir.

Rentrez dans les Enfers pour n'en plus revenir.

C H R Y S O G E N E.

Allons , courons cacher ma douleur & ma honte.

S I D E R O N I D E.

Que dites-vous , Minos , ce n'est pas là mon
compte ,

Je suis mort de trois jours , & j'ai vécu si peu !

Laissez-moi faire au moins pénitence en ce lieu.

M I N O S.

Vous la ferez là-bas.

A R G Y R O N.

Ce tour est lâche & traître.

Ah , pour mourir si-tôt , falloit-il donc renaître !

C A L C I S.

Reprenez tout votre or ; laissez couler nos jours.

M I N O S.

Partons. Les Dieux d'Enfer sont aveugles & sourds.

Fin du Tome quatrième.

TABLE



TABLE DU RECUEIL.

TOME PREMIER.

L ECTORI.	Pag. i.
Pensées sur la décadence de la Poësie Latine en Europe.	P. 3.
Et sur ce qu'on entend par Eloquence de choses, & Eloquence de mots.	P. 24.
<i>De motibus animi Libri duodecim. Liber I.</i>	P. 43.
Les Passions, Poëme en douze chants. Chant I.	
Passions meres.	P. 49.
<i>Liber secundus. Varii amores.</i>	P. 88.
Chant II. Caractères de divers penchans.	P. 89.
<i>Liber III. Motuum animi origo, progressus, signa.</i>	P. 120.
Chant III. Naissance, progrès, & signes des Passions.	P. 121.
<i>Liber IV. Latitia.</i>	P. 154.
Chant IV. La Joie.	P. 155.
<i>Liber V. Mœror & dolor.</i>	P. 188.
Chant V. La Tristesse & la Douleur.	P. 189.
<i>Liber VI. Risus & Lacryma.</i>	P. 290.
Chant VI. Les Ris & les Larmes.	P. 291.
<i>Liber VII. Desiderium & Vota.</i>	P. 254.
Chant VII. Le Desir & les Vœux.	P. 255.
<i>Errata.</i>	P. 284.

TOME SECOND.

D E <i>Motibus animi</i> , <i>Liber VIII. Motus animi mansuetiores.</i>	p. 2.
Les Passions , Chant VIII. Passions douces.	p. 3.
<i>Liber IX. Motus animi ferociores.</i>	p. 42.
Chant IX. Passions violentes.	p. 43.
<i>Liber X. Cupiditatum vitia & dotes.</i>	p. 76.
Chant X. Vices & vertus des Passions.	p. 77.
<i>Liber XI. Ars movendi animos.</i>	p. 114.
Chant XI. L'art d'émouvoir les cœurs.	p. 115.
<i>Liber XII. Ars regendi animos.</i>	p. 156.
Chant XII. L'art de gouverner les Passions.	p. 157.
Lettre à M*** sur la Question , sçavoir : <i>De toutes les Passions laquelle est la plus forte.</i>	p. 195.
Plaidoyer pour la Paresse.	p. 216.
Les Complimens , à M. Guynet Intendant à Caën , l'an 1712.	p. 225.
Avertissement sur les Plaidoyers.	p. 230.
Plaidoyer pour l'Académie des Inscriptions & des Belles Lettres.	p. 233.
Plaidoyer pour l'Académie de Peintures.	p. 246.
Description du Parnasse François de M. Titon du Tillet , imitée de la Lettre latine du P. Vaniere à M. de Caulet Président à Mortier du Parlement de Toulouse.	p. 261.
<i>Errata</i> , à la fin.	

TOME TROISIE'ME.

D E <i>Arte vitraria Libri quatuor. Liber I. Vitri materia.</i>	p. 2.
L'Art de la Verrerie , Poëme en quatre Chants.	
	X iij

TABLE

Chant I. La matiere du Verre.	p. 3.
<i>Liber II. Vitri fabricatio.</i>	p. 30.
Chant II. Fabrique du Verre.	p. 31.
<i>Liber III. Opera vitrea & physica.</i>	p. 54.
Chant III. Ouvrages propres à l'Astronomie & à la Physique.	p. 55.
<i>Liber IV. Opera usibus & artibus accommodata.</i>	p. 80.
Chant IV. Ouvrages d'Arts & d'Usage ordinaire.	p. 81.
Pieces diverses. <i>Atropos & Dii supplices ad illu-</i> <i>strissimum Prasulem Petrum Daniele Huetium è</i> <i>gravi morbo recreatum. Fabula.</i>	p. 120.
Atropos & les Dieux supplians. Fable allégorique à Monseigneur l'ancien Evêque d'Avranches, Pierre Daniel Huet , sur sa convalescence en 1712.	p. 121.
Lettre de Monseigneur Pierre Daniel Huet à l'Autheur.	p. 126.
<i>Divo Joanni Francisco Regis.</i>	p. 128.
<i>Ludovici Magni Epitaphium.</i>	p. 129.
<i>Majestas & amor. Fabula.</i>	p. 130.
La Majesté & l'amour. Traduction.	p. 131.
Le Cœur de Louis le Grand , Ode en 1715.	p. 134.
Au Roy. Remercement au sujet d'un Médaillon d'or donné par Sa Majesté , avec cette Inscription de sa main : Pour la Bibliotheque des Jésuites. an. 1723.	p. 140.
Au Roy. Sur ce que S. M. demanda au P. de Lignieres les noms de ceux dont il lui avoit présenté des Vers au sujet du Médaillon.	p. 141.
Lettre à Monseigneur le Cardinal de Gesvres sur sa Promotion au Cardinalat. an. 1719.	p. 143.
Ode sur une Lyre enlevée.	p. 151.
L'Oiseleur, Allégorie sur l'éducation des enfans.	p. 160.
<i>Oratio de fama immortalis desiderio.</i>	p. 166.
Discours sur l'immortalité du nom.	p. 167.
<i>Epistola Mortuorum. Pompeius Casari,</i>	p. 236.

DU RECUEIL.

Epîtres des Morts. Pompée à César.	p. 237.
<i>Stribonius Consul Romanis.</i>	p. 244.
Stribonius Consul aux Romains.	p. 245.
<i>Codrus Atheniensibus.</i>	p. 254.
Codrus aux Athéniens.	p. 255.
<i>Soror Horatii occisa fratri.</i>	p. 264.
La Sœur d'Horace à son frere.	p. 265.
<i>Euridice Orpheo.</i>	p. 274.
Euridice à Orphée.	p. 275.
L'Epicurien , Ode.	p. 284.
<i>Errata.</i> à la fin.	

TOME QUATRIÈME.

PIECES DE THEATRE.

A vertissement sur ces Pieces.	p. 3.
Isac , Tragédie en cinq Actes.	p. 6.
JONATHAS , ou le Triomphe de l'Amitié , Tragédie en trois Actes.	p. 79.
Prologue & Sujet.	p. 81.
La Piece.	p. 83.
LE COURONNEMENT DU JEUNE DAVID , Pastorale en quatre Actes.	p. 135.
LA BOËTE DE PANDORE , ou la Curiosité punie , Comédie en trois Actes avec Intermèdes.	p. 175.
Avertissement.	p. 177.
La Piece.	p. 179.
PLUTUS , Comédie en trois Actes.	p. 275.
<i>Errata</i> à la fin.	

Fin de la Table.

Approbatio R. P. Provincialis.

EGO infrà scriptus , Provincialis Provinciae Franciae Societatis Jesu ; potestate mihi factâ à Reverendo admodum Patre nostro Francisco Retz , Societati nostrae Præposito Generali , facultatem concedo Patri Petro Br * * , ut librum inscriptum : *Recueil de divers Ouvrages en Prose & en Vers* , quem composuit , & quem ejusdem Societatis Viri tres approbaverunt , in lucem edere possit : in cujus rei fidem has ei litteras manu nostrâ subscriptas & sigillo nostro munitas dedimus. Blesis , die 4. Aug. an. 1740.

Joannes LAVAUD ,
è Societate Jesu.

*Approbation de Mr. COURCHETET,
Censeur Royal.*

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier , le *Recueil de divers Ouvrages en Prose & en Vers* , par le P. B. de la C. de J. Et je crois que l'on peut en permettre l'impression. A Paris , ce 16. Décembre 1740.
COURCHETET.

PRIVILEGE DU ROI.

L OUIS PAR LA GRACE DE DIEU ;
ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE ,
A nos amés & féaux Conseillers , les
Gens tenans nos Cours de Parlement ,
Maîtres des Requêtes ordinaires de notre
Hôtel , Grand-Conseil , Prevôt de Paris ,
Baillis , Sénéchaux , leurs Lieutenans Ci-
vils , & autres nos Justiciers qu'il appar-
tiendra , Salut. Notre bien amé le Pere
BRUMOV Jesuite , Nous a fait remontrer
qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner
au Public un Manuscrit qui a pour titre ,
*Recueil de divers Ouvrages en Prose & en
Vers* , par ledit Pere BRUMOV , s'il Nous
plaisoit lui accorder nos Lettres de Pri-
vilége sur ce nécessaires ; offrant pour cet
effet de le faire imprimer en bon papier ,
& beaux caractères , suivant la feuille im-
primée & attachée pour modèle sous le
Contrescel des Présentes. A CES CAUSES ,
voulant traiter favorablement ledit Ex-
posant ; Nous lui avons permis & per-
mettons par ces Présentes , de faire im-
primer ledit *Recueil de divers Ouvrages en
Prose & en Vers* , en un ou plusieurs vo-

lumes , conjointement ou séparément , & autant de fois que bon lui semblera , & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume , pendant le tems de neuf années consécutives , à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi à tous Libraires , Imprimeurs , & autres , d'imprimer , faire imprimer , vendre , faire vendre , débiter ni contrefaire ledit Recueil ci-dessus spécifié , en tout ni en partie , ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit , d'augmentation , correction , changement de titre , ou autrement , sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ; ou de ceux qui auront droit de lui ; A peine de confiscation des Exemplaires contrefaits , de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans , dont un tiers à Nous , un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris , l'autre tiers audit Exposant , & de tous dépens , dommages & intérêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris , dans

trois mois de la date d'icelles ; Que l'impression dudit Recueil sera faite dans notre Royaume & non ailleurs , & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie ; & notamment à celui du dixième Avril mil sept cent vingt-cinq ; & qu'avant que de l'exposer en vente , le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Recueil , sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée , ès mains de notre très-cher & féal Chevalier , le Sieur D A G U E S S E A U , Chancelier de France , Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur D A G U E S S E A U , Chancelier de France , Commandeur de nos Ordres ; Le tout à peine de nullité des Présentes , du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant ou ses Ayans cause , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes , qui sera imprimée tout au long , au commencement ou à la fin

dudit Recueil , soit tenue pour dûement signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers & Secretaires , foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent , de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , & nonobstant Clameur de Haro , Chartre Normande , & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Paris , le vingt-septième jour de Janvier , l'an de grace mil sept cent quarante-un , & de notre Regne le vingt-sixième. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

J'ai cédé le présent Privilège à Messieurs Coignard , & Rollin fils , pour en jouir pour toujours , suivant l'accord fait entre nous. A Paris , le 5. Février , 1741.

BRUMOY. J.

Registré ensemble la Cession , sur le Registre X. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris , N^o. 452. folio 452. conformément au Reglement de 1723. qui fait défense , Art. IV. à toutes personnes de quelque qualité qu'elles soient , autres que les

les Libraires & Imprimeurs , de vendre , débiter , & faire afficher aucuns livres , pour les vendre en leurs noms , soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement , & à la charge de fournir à ladite Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris , les huit Exemplaires prescrits par l'Article CVIII. du même Reglement. A Paris ce septième Février , mil sept cent quarante-un.

Signé SAUGRAIN , Syndic.

Fautes à corriger dans ce Volume.

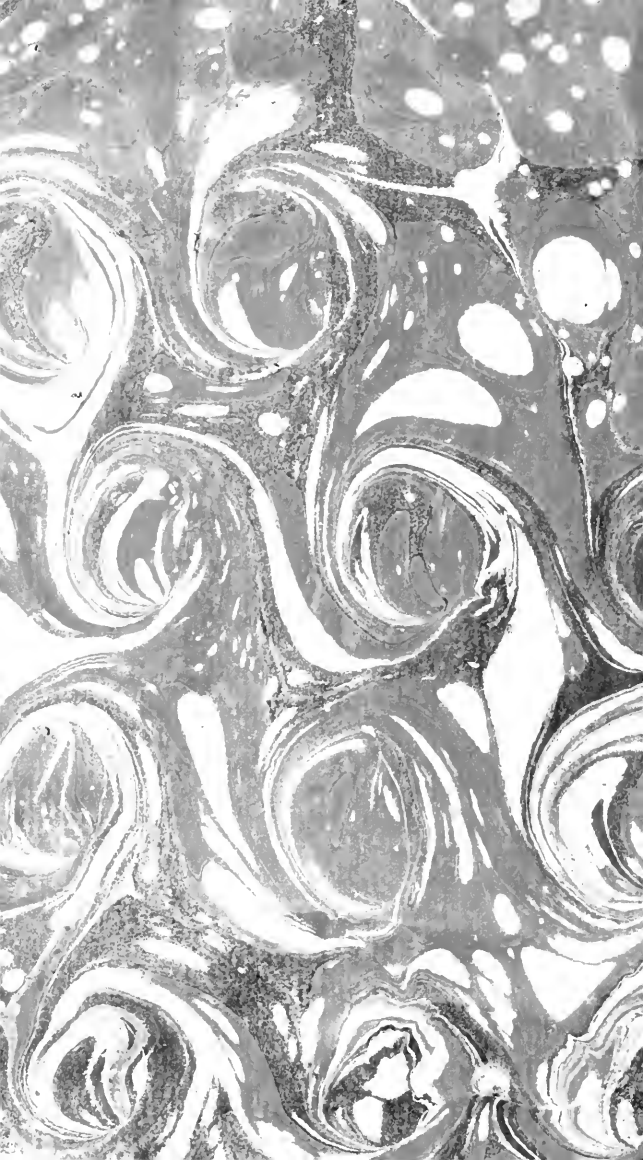
<i>Fautes.</i>	<i>Lisez.</i>
Pag. 51. ligne 17. encore	encor
Pag. 56. l. 8. même faute.	
Pag. 60. l. 13. l'un ou l'autre	l'un & l'autre
Pag. 91. l. 26. la fuite	sa fuite
Pag. 100. l. 20. des larmes	de larmes
Pag. 122. l. 11. fidèle appui	solide
Pag. 143. l. 15. conseiller	consulter
Pag. 271. l. 15. Epiméthée s'approchant de la Boëte.	ajoutez pour la fermer;
Tome IV.	Y.











a 39003 010471372b



